

VII MARS MCCLXXIV—VII MARS MDCCCLXXIV

SAINT  
THOMAS D'AQUIN

PAR

JULES DIDOT  
DOCTEUR EN THÉOLOGIE

Io fui degli agni della santa greggia  
Che Domenico mena per cammino  
U' ben s'impingua, se non si vaneggia.

(DANTE, *Paradiso*, canto x, v. 94-96.)

PARIS  
LIBRAIRIE POUSSIELGUE

27, RUE CASSETTE

VERDUN  
CH. LAURENT, ÉDITEUR  
1, RUE DES GROS-DEGRÉS

1874

J. ARDIE

MINI

THOMAS

DE 1021

2112

BX4700

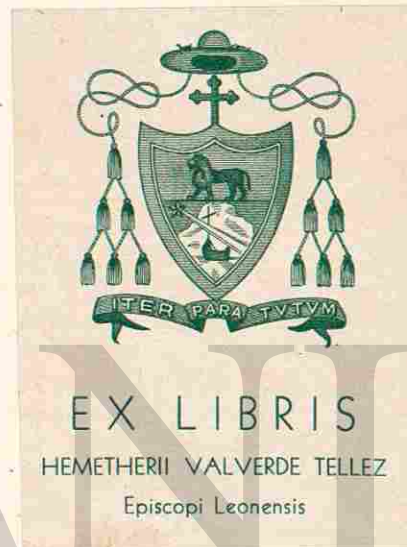
.T6

D5

C. 1



1080021257

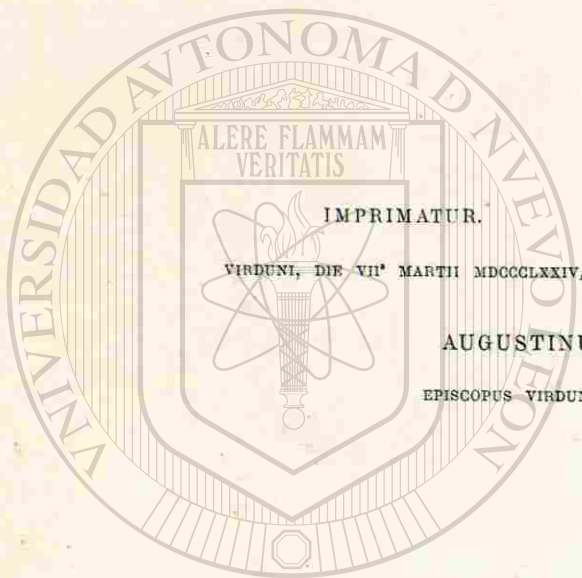


UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

J. DE GIGORD, ÉDITEUR A PARIS  
RUE CASSETTE, 45  
MAJORATION TEMPORAIRE DE  
**20 %**  
DU PRIX MARQUÉ





SAINT

THOMAS D'AQUIN

U A N L

---

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

VII MARS MCCLXXIV — VII MARS MDCCLXXIV

SAINT  
THOMAS D'AQUIN

PAR

JULES DIDOT

DOCTEUR EN THÉOLOGIE



Capilla Alfonsina  
Biblioteca Universitaria

Io fui degli agni della santa greggia  
Che Domenico mena per cammino  
U' ben s'impingua, se non si vaneggia.  
(DANTE, *Paradiso*, canto x, v. 94-96.)

DU MÊME AUTEUR :

Saint Rouin et son pèlerinage; 4 vol. in-18; Verdun,  
Ch. Laurent, 1872.

N. Arnou, dominicain verdunois, philosophe  
et théologien du XVII<sup>e</sup> siècle; 1 broch. in-8°;  
Verdun, Ch. Laurent, 1873.

Bibliothèque ascétique d'après S. Thomas  
d'Aquin :

I. L'état religieux; 1 vol. in-12; Verdun, Ch. Laurent, 1871.

II. (Pour paraître prochainement) La Perfection.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE

27, RUE CASSETTE

VERDUN

CH. LAURENT, ÉDITEUR

1, RUE DES GROS-DEGRÉS

1874

VERDUN.—IMPRIMERIE DE CH. LAURENT

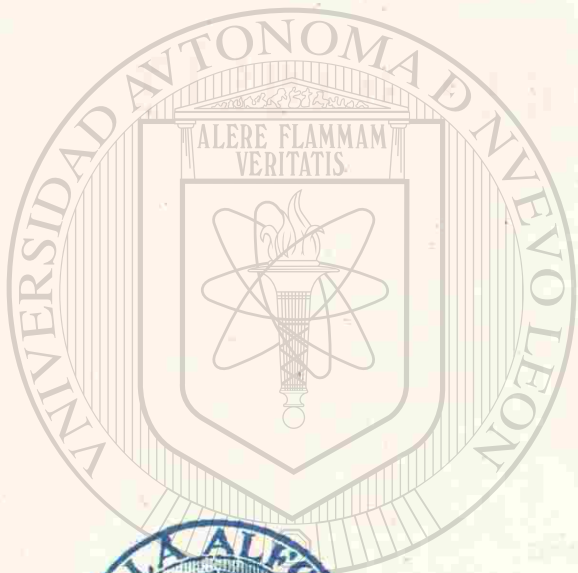
UNIVERSIDAD DE NUEVO LEÓN  
Biblioteca Valverde y Teller

45673

V  
922  
T

BX 4700.T6

D5



FONDO EMETERIO  
VALVERDE Y TELLEZ

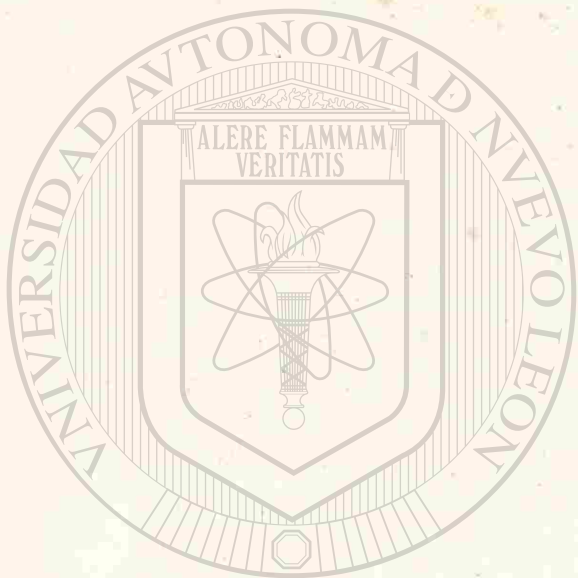
CLARISSIMIS VIRIS  
COLLEGII ROMANI SOCIETATIS IESV  
THEOLOGIS DOCTORIBVS  
HOC QVALECVMQVE  
GRATI ATQVE AMANTIS DISCIPVLI  
MVNVS  
IVLIVS DIDIOT VIRDVNENSIS  
OFFEREBAT

UANIL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

®

009110



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Le 7 mars 1274, il y a juste six siècles, saint Thomas d'Aquin, religieux de l'ordre des frères-prêcheurs et maître en théologie de l'université de Paris, expirait au monastère cistercien de Fossa-Nuova, dans le diocèse napolitain de Terracine. Il était né quarante-neuf ans auparavant, à quelques lieues de là, sur cette terre d'Italie qui, longtemps privée de sa présence, lui servit du moins de couche funèbre de même qu'elle avait été son berceau. Les derniers accents de sa

voix furent ici-bas pour la grande famille bénédictine, la première institutrice de son génie au Mont-Cassin. Son corps très-chaste, sa tête puissante et souvent éclairée de la lumière du ciel, vinrent reposer à Toulouse, comme la pierre angulaire de l'université nouvellement fondée en cette ville et comme le plus solide rempart de la foi chrétienne contre l'hérésie albigeoise. Son bras droit fut donné en héritage à la cité de Paris où il avait écrit et enseigné avec tant de force. L'une de ses mains, gage d'amitié fraternelle, demeura d'abord au pouvoir de sa sœur, la comtesse Théodora de San-Severino, pour devenir bientôt l'une des perles les plus précieuses de la ville de Salerne. Naples a conservé sa pauvre cellule, sa chaire de professeur, le crucifix qui un jour lui parla et loua sa doctrine. Anagni vénère l'école où il enseigna la théologie, la salle souterraine qui l'abritait durant les orages et où il peignit une croix célèbre, transportée depuis dans l'église conventuelle. Verceil possède la ceinture virgineale qu'il

reçut des anges. Rome et l'Espagne ont eu part, elles aussi, au trésor sacré de ses reliques.

Mais l'angélique docteur laissait au monde de plus grands biens, incomparables richesses de sa pauvreté volontaire. L'Eglise universelle recueillit ses leçons; l'ordre des frères-prêcheurs et toutes les congrégations régulières s'attachèrent à ses exemples; la jeunesse catholique se ceignit les reins du cordon de sa milice; les philosophes apprirent de lui à entendre et à compléter Aristote; les théologiens lui demandèrent le secret des plus difficiles problèmes que la foi propose à la raison; les peintres de la grande école italienne s'inspirèrent de ses pensées et de l'histoire de sa vie; les poètes chrétiens, ou voulurent le chanter, ou s'attristèrent de ne pouvoir chanter comme lui.

Jamais la pensée d'un homme ne devint, à un égal degré, la pensée même du monde. Saint Thomas d'Aquin saisissant, de main de maître, tous les bons éléments de la philosophie grecque, et les pétrissant pour ainsi dire avec les dogmes



catholiques et avec les conceptions sublimes de l'Aréopagite, de Boèce, de saint Augustin, de Pierre Lombard et d'Albert-le-grand, en fit une œuvre de génie, et, pour quatre siècles au moins, la doctrine officielle de toutes les universités<sup>1</sup>. C'est par lui surtout que ces nouvelles écoles trouvèrent leur voie particulière, leur propre méthode scolastique, et qu'elles prirent nettement conscience de leur rôle si différent de celui que Dieu avait assigné aux écoles épiscopales et monastiques des âges antérieurs.

A peine les docteurs de Paris apprennent-ils la mort de leur glorieux collègue, qu'ils s'adressent au chapitre général des dominicains alors assemblé à Lyon, réclamant avec instance le corps de frère Thomas d'Aquin et les écrits de

1. « Est enim omnibus manifestum quod in toto mundo inter fideles catholicos in philosophia et theologia in omnibus scholis nihil aliud legitur quam quod de ejus scriptis hauritur; quamvis multi alii magistri ejus stylum scribendi quo potuerunt studio imitantes, quasi ex ejus scriptis clavem habentes scientiæ, ingressi sunt divinorum secreta cellaria, et multa volumina scripserunt, suum exercitantes studium supra positum dicti doctoris fundamentum. » Ainsi parlait le premier historien de S. Thomas d'Aquin, moins de cinquante ans après sa mort. (*G. de Thoco*, ap. *Boll.*, tom. 1. mart., p. 664.)

philosophie qu'il n'avait pu qu'ébaucher à Paris, spécialement ses traités de *logique*, ses commentaires sur les livres d'Aristote : *du ciel et du monde*, son exposition du *Timée* de Platon, ses travaux enfin sur l'*hydraulique* et la *mécanique*<sup>1</sup>. Et ils l'appellent « une étoile du matin que la Providence divine a fait lever sur le monde, une splendeur qui éclaire le siècle, un soleil qui préside au jour et nous inonde de ses rayons, une nature donnée aux hommes pour leur dévoiler les secrets de la nature. »

L'Eglise ne tardera pas à l'exalter davantage encore et d'une voix infiniment plus autorisée. Lorsque le procès de sa canonisation est introduit devant le tribunal infaillible du Saint-Siège, le pape Jean XXII répond au postulateur de la cause : « Nous croyons qu'en vérité frère Thomas jouit déjà de la gloire du ciel, car sa vie a été

1. « De aquarum conductibus et ingentis erigendis. » Le P. Touron, dans sa *Vie de S. Thomas d'Aquin*, (Paris, in-4°, 1737, p. 311,) a pensé que le second des deux traités ici indiqués avait pour but « la manière d'élever les esprits; » c'est de la construction des *engins* qu'il s'agit tout simplement.

sainte, et sa science ne pouvait être que miraculeuse. » Et trois jours après, s'adressant aux cardinaux réunis en consistoire : « Mes frères, dit cet illustre pontife, nous estimons que ce sera une grande gloire pour nous et pour l'Eglise si nous pouvons trouver quelques miracles opérés par ce docteur et ainsi l'inscrire au catalogue des saints, car à lui seul il a donné plus de lumières à l'Eglise que tous les autres docteurs, et l'on profite plus en une année seulement dans ses livres que pendant une vie tout entière dans les écrits des autres. » Jean XXII disait encore : « Il a fait autant de miracles qu'il a composé d'articles ; » parole fameuse que le cardinal Casanate devait rappeler plus tard, en faisant graver cette sentence dans la bibliothèque de la

Minerve à Rome : « En vain liriez-vous tous les auteurs, si vous ne lisez Thomas d'Aquin ; et si vous le lisez seul, c'est assez, il vous suffit. »

Urbain V déclare que « ce très-saint docteur a revêtu d'un style très-agréable les plus magnifiques pensées ; » il veut donc que son corps soit

déposé en un lieu aussi beau et aussi élégant que possible, et c'est pourquoi il choisit la vaste et splendide église des dominicains de Toulouse, dans une contrée, ajoute-t-il, « égale aux plus religieuses par sa piété. » Deux de ses bulles, datées de la sixième année de son pontificat, proclament saint Thomas « un docteur excellent dont les enseignements éloquents, toujours lucides et salutaires, toujours fécondés par la grâce céleste, fidèles échos des leçons de saint Augustin, ont rempli de clarté l'université de Paris et l'Eglise entière, expliqué bien des énigmes de l'Ecriture-Sainte, résolu bien des doutes, délié une foule de nœuds inextricables et dissipé quantité de nuages et de ténèbres. »

Clément VIII, dans un bref à la ville de Naples, vante « l'ordre et la netteté de ses écrits si nombreux, si variés, et néanmoins exempts d'erreurs. » Paul V l'appelle « un très-splendide athlète de la foi catholique, » et sa doctrine, « un bouclier par lequel l'Eglise militante repousse heureusement tous les traits des hérésies. »

tiques. » Saint Pie V lui donne enfin le titre liturgique de Docteur, et dans les saints mystères, jusqu'à la fin du monde, on implorera la grâce de comprendre son enseignement et d'imiter ses vertus.

Les conciles, celui de Trente surtout, ont environné d'honneur sa mémoire et ses livres ; même, ils lui ont emprunté plus d'une fois, pour leurs définitions souveraines, ces expressions énergiques, ces lumineuses formules, ces expositions profondes où il a particulièrement excellé.

Ce n'est pas que de puissants esprits, mais bien plus souvent de médiocres adversaires, n'aient essayé de le combattre. Sa mort est encore toute récente, et déjà quelques professeurs de Paris se soulèvent contre sa doctrine ; mais ils ne font que lui ménager un éclatant

1. La démonstration de l'excellence des livres que nous a laissés S. Thomas est très-bien et complètement fournie par le P. Touron (*op. cit.*, p. 593-670.) et par le P. Goudin, (*Philosophia juxta inconcussa tutissimaque divi Thomæ dogmata*, dissert. I, vol. 1 ; en français, trad. du P. Bourard, 4 vol. in-8°, Paris, Poussielgue.)

triomphe. Albert-le-grand, son ancien maître, entend parler des attaques téméraires dont frère Thomas d'Aquin est l'objet, et aussitôt il déclare qu'il ira le défendre à Paris même. Les amis du vieillard veulent le retenir ; depuis longtemps ils craignent que sa mémoire et son intelligence ne s'affaiblissent ; ils ne voudraient point qu'il allât exposer sa grande réputation de docteur et sa dignité d'évêque de Ratisbonne en des luttes qui ne sont plus de son âge ; ils le voient verser des larmes amères chaque fois que l'on prononce devant lui le nom de son élève, et ils craignent que sa vive et peut-être sénile affection ne nuise à l'énergie de son argumentation ; d'ailleurs la route est si longue, si difficile, de Cologne à Paris. Il n'importe ; le bienheureux Albert fait le voyage par amour de celui qu'il nommait « la fleur et l'honneur du monde. »

A son arrivée, il convoque toute l'université au couvent de Saint-Jacques, monte en chaire et commence ainsi : « Quelle louange serait-ce pour un vivant d'être loué par des morts ? » car,

pour lui, saint Thomas était véritablement vivant et ses ennemis n'étaient que des morts; puis il célébra sa gloire d'une manière très-ardente et très-noble, se déclarant prêt à défendre tous ses doctes et saints écrits, et à les justifier aux yeux des vrais savants. Et après avoir beaucoup parlé et cité bien des preuves en faveur de son élève, il revint à Cologne. Il s'y fit lire de nouveau et par ordre toutes les œuvres de frère Thomas d'Aquin. Dans une réunion générale de professeurs et d'étudiants, il prononça une dernière fois son éloge, et conclut en affirmant que cet admirable docteur avait, par ses écrits, dépassé et pour ainsi dire condamné à l'inutilité tous les travaux qu'on entreprendrait à l'avenir, et que jusqu'à la fin du monde on essaierait vainement d'élargir ou de continuer le sillon qu'il avait tracé. Quoi de plus touchant que cette tendresse d'Albert-le-grand pour Thomas d'Aquin? Quoi de plus décisif pour légitimer l'admiration que les siècles ont vouée au docteur angélique?

La subtilité prodigieuse de Scot et ses objec-

tions habiles, l'audace d'Occam et de Ramus, les injures haineuses du protestantisme, ne font que donner plus d'importance et d'éclat à l'enseignement de saint Thomas; ses disciples redoublent de zèle pour sa doctrine, d'amour pour sa mémoire<sup>1</sup>. Il remplit de son nom le seizième siècle et le dix-septième tout entiers; les fameuses controverses sur la grâce, la prédestination et le libre-arbitre, sur la contrition, le quiétisme et les états d'oraison, ne sont très-souvent que des discussions d'exégèse sur le texte de sa *Somme théologique* ou de ses *Commentaires*.

Les plus habiles maîtres, à Rome, à Paris, à Salamanque, à Mexico, ne font guère que lire et expliquer ses œuvres. Il leur épargne de longues recherches où les meilleurs esprits auraient con-

1. « Plura scripta magnorum et doctorum per mortem eorum inveniuntur impugnata et lacerata; sed scripta ipsius fratris Thomæ, licet post ejus mortem a multis et magnis impugnata fuerint et reprehensionum morsibus attentata, tamen nunquam decrevit ejus auctoritas sed semper invaluit, et fuit diffusa ubique terrarum cum cultu et reverentia, et sicut idem testis audivit a multis et multis, etiam ad barbaras nationes. » C'est le témoignage de Barthélemi de Capoue, logothète et protonotaire du royaume de Sicile, dans le procès de canonisation de S. Thomas, 4 août 1319. (*Boll.*, tom. cit., p. 714.)

sumé leur temps et leurs forces; du premier coup, il les élève sur les cimes de la science sacrée, et comme l'aigle fait de ses aiglons, il les porte d'un premier essor au foyer même de la lumière. Ce que lui doivent Cajetan, Soto, Gotti, Suarez, de Lugo, tous les théologiens, tous les philosophes de l'Ecole, est à vrai dire incalculable; et quant à l'explication scientifique des dogmes, autant qu'elle est possible en la vie présente, quant à la déduction féconde et rigoureuse des vérités rationnelles, quant à l'alliance du *savoir* et du *croire*, on peut affirmer qu'à lui seul il a plus légué à ses successeurs qu'il n'avait reçu de tous ses devanciers.

Dès avant la fin du xiii<sup>e</sup> siècle, le docteur Jacques de Viterbe, archevêque de Naples, disait souvent à ses familiers qu'il croyait, de par la foi et le Saint-Esprit, que le divin Sauveur avait successivement envoyé trois docteurs de vérité pour éclairer le monde et l'Eglise universelle: premièrement l'apôtre Paul, ensuite saint Augustin, et dans les derniers temps frère Thomas

d'Aquin; et il ne pensait pas qu'on pût en espérer d'autres, aussi lumineux que ceux-là, jusqu'à la consommation des siècles. Il racontait encore que frère Gilles de Rome, maître en théologie de l'ordre augustinin, lui avait dit fréquemment dans leurs intimes conversations à Paris: « Frère Jacques, si les frères-prêcheurs avaient voulu, ils auraient été seuls savants et intelligents, et nous, de vrais idiots; ils n'avaient, pour cela, qu'à refuser de nous communiquer les écrits de frère Thomas. » Et l'archevêque de Naples ajoutait: « Dans les livres de ce docteur on trouve toujours la vérité, toujours la clarté, toujours l'illumination de l'âme, toujours l'ordre des pensées et un enseignement qui vous fait rapidement parvenir à une pleine intelligence des choses. Après en avoir goûté la douceur, je n'ai plus voulu voir d'autres ouvrages que les manuscrits et les livres de frère Thomas. Sa science n'était pas le produit de l'esprit de l'homme, mais une connaissance surnaturelle dérivée des lumières de l'Esprit-Saint. » Et

quand le même Jacques de Viterbe vint pour la première fois à Naples et qu'il visita le couvent des dominicains, il se fit conduire à la cellule du docteur angélique et demanda l'endroit où était placée sa table de travail; et aussitôt, fléchissant les genoux, il dit en présence d'un grand nombre de frères : « Je suis venu adorer dans le lieu même où ont posé ses pieds. »

Cette estime, cette dévotion, ces louanges, ont été celles de l'Europe pendant de longs siècles, et l'on peut dire que dans le monde chrétien toutes les âmes se nourrissaient des doctrines de saint Thomas, comme les convives à la table d'un festin royal.

Mais la manne tombée des cieus n'a-t-elle pas déplu aux hommes? Ne nous laissons-nous pas, tant notre misère est grande, de nos meilleures richesses? La renaissance du paganisme dans les arts, les lettres et la philosophie, donnant la main à la révolte du protestantisme et répondant à cette passion de changement qui sans cesse tourmente les peuples, diminua d'abord la

confiance des esprits en l'autorité du docteur angélique; nuisit, par des idées et par des définitions nouvelles, à la bonne intelligence de ses livres; fit douter de son mérite et secouer enfin son joug qui n'était pourtant qu'un puissant moyen de progrès. Son œuvre fut comme reprise à rebours. Il avait imprimé aux philosophes anciens le caractère de la foi chrétienne; on les fit apostasier. Il les avait revêtus du manteau de la vérité et cicatrisé leurs plaies souvent honteuses; on les dépouilla de leur gloire, et l'on rouvrit, on creusa même davantage leurs blessures. Et la conscience catholique ne pouvant se résoudre, quoi que l'on tentât pour la séduire, à accepter de tels maîtres et de tels guides, toute la sagesse antique disparut soudain et le champ resta libre aux plus hardis novateurs. Mais ni la hardiesse, ni la nouveauté ne sont la science. La philosophie et la théologie qui n'avaient cessé de croître depuis seize cents ans subirent tous les désastres d'une rapide décadence. Les nouvelles doctrines, impuissantes à nourrir des

âmes accoutumées à un aliment bien autrement solide, n'ont pas su empêcher et ne sauront point réparer ces ruines morales, profondes et immenses, que nous sommes contraints aujourd'hui de déplorer par-dessus tant de ruines matérielles, si déplorablement cependant.

L'humanité ne vit pas seulement de pain; il lui faut autre chose que l'industrie, l'agriculture, le commerce et la guerre; elle a besoin de théologiens et de philosophes, et elle n'en trouvera d'assez éclairés que dans l'Ecole dont saint Thomas d'Aquin fut le plus glorieux maître. Voilà ce que les erreurs modernes, l'affaiblissement des intelligences, la bassesse et l'égoïsme des âmes, ont mieux démontré peut-être que n'avaient pu le faire toutes les splendeurs du passé. La preuve est désormais complète; notre regard attristé en lit les dernières pages. Mais aussi nous voyons qu'elle a déjà commencé de porter ses fruits en de courageux esprits. Les traditions se réveillent; le feu sacré dont le Saint-Siège, l'église d'Espagne, l'ordre de saint

Dominique, la Compagnie de Jésus, avaient gardé la précieuse étincelle au milieu des tempêtes, nous rend sa lumière et sa chaleur; les doctrines scolastiques ont retrouvé des maîtres et des élèves; les œuvres du docteur angélique reprennent dans toute l'Eglise leur empire d'autrefois; et nous ne craignons pas de dire hautement que l'avenir des sciences métaphysiques et morales est désormais sans espoir ou qu'il appartiendra bientôt aux disciples de Thomas d'Aquin.

On a célébré, en ces derniers temps, les anniversaires séculaires de quelques morts illustres; mais après celui des apôtres Pierre et Paul, aucun n'est plus légitime et plus nécessaire que celui de saint Thomas. Qu'importe à la foule la mémoire d'un astronome, d'un politique ou d'un physicien? Mais le sixième centenaire du 7 mars

1274 intéresse le peuple chrétien tout entier; non-seulement les docteurs, les savants, les religieux, mais les plus humbles et les plus petites âmes. C'est un triomphe de vertu et de sainteté non moins que de haute science; c'est un mémorial de pureté virginale, de pauvreté volontaire, de travail infatigable, autant que de lumière angélique; personne parmi nous, si étranger qu'il soit aux disputes des écoles, n'est incapable de comprendre les enseignements de cette vie et de cette mort que nous fêtons aujourd'hui pour la six-centième fois. Un témoin disait, dans le procès de canonisation du docteur angélique: « Chacun, suivant la petite mesure de son intelligence et de sa capacité, peut facilement tirer du fruit des écrits de ce saint; aussi,

les laïques eux-mêmes et les gens de peu de science désirent et recherchent ses livres<sup>1</sup>. »

1. « Quilibet secundum modulum suæ cogitationis seu capacitatis potest facile capere fructum ex scriptis ejusdem; et propterea etiam laïci et parum intelligentes quærant et appetunt ipsa scripta habere. » Ainsi dépose le logothète B. de Capoue. (*Boll.*, tom. cit., p. 714.)

Combien plus accessibles et plus instructifs encore sont les exemples de sa vertu!

Si nous exaltons l'une des gloires les plus brillantes de l'Eglise, si nous unissons la reconnaissance à l'admiration et l'amour à la louange, n'oublions pas cependant de donner à cet anniversaire solennel un caractère de regret et aussi d'espérance. Pourquoi l'Europe a-t-elle un jour brisé avec les traditions chrétiennes du moyen-âge, et cherché, dans des voies nouvelles et désastreuses, le progrès qu'elle eût obtenu, plus lentement peut-être, mais plus complètement et plus heureusement, dans le premier chemin où la grâce divine l'avait engagée? Fidèles à votre enseignement, ô maître angélique, quelle ne serait pas aujourd'hui la perfection de notre société, quel ne serait pas le bonheur de cette France que vous avez aimée comme une seconde patrie? Mais, je le sais, la lumière que Dieu a placée, le 7 mars 1274, au firmament de son Eglise, peut encore dissiper nos ténèbres et faire reflourir notre désert. Si le centenaire



d'aujourd'hui n'est pas sans tristesse quand on le compare à ceux qui l'ont précédé, il semble néanmoins nous dire qu'il est plutôt une aurore que le crépuscule du soir, et que, dans cent ans, nos descendants nous féliciteront de n'avoir pas désespéré du ciel, ni de nous-mêmes.

Et cependant l'université catholique de Paris n'est plus là pour célébrer le plus sublime de ses docteurs; le couvent où il enseigna, la chapelle royale où son bras reposait, se sont effondrés dans nos malheurs. Toulouse n'a plus cette grande école que le pape Urbain V voulait perpétuer dans la solide et ferme doctrine de Thomas d'Aquin<sup>1</sup>; Toulouse n'a plus cette magnifique église ni cet autel admirable où elle avait donné au docteur angélique l'hospitalité demandée pour lui par le Vicaire même de Jésus-Christ. Rome et sa campagne, Naples et Salerne,

1. « Ibi est universitas nova in theologia quam volo fundari in doctrina solida et firma illius sancti, ut ibi universitas clericorum, quæ singulis septimanis consuevit convenire in ecclesia vestra Prædicatorum, ipsam sequatur de præsentis meo mandato. » (Boll., tom. cit., p. 730.)

Aquin et Verceil, l'Italie entière, sont dans le deuil. Le couvent de la Minerve ne verra point les cardinaux de la congrégation des études ecclésiastiques se réunir dans ses murs pour entendre le panégyrique de l'Ange de l'Ecole. Près de là, le Collège Romain, si pieusement attaché à son enseignement, n'est plus désormais qu'une ruine en des mains étrangères; on y célébrera peut-être Pétrarque, mais on n'y applaudira point aux stances admirables par lesquelles Dante Alighieri a chanté Thomas d'Aquin et Bonaventure<sup>1</sup>. L'église d'Espagne, si habile à commenter la *Somme théologique*, si ardente à l'étudier, ne saurait plus la lire qu'à travers ses larmes. La Rome du Nord, où Albert-le-grand forma ce disciple qui devait le dépasser en science comme en sainteté, Cologne gémit de se voir divisée par le schisme.

Tant de douleurs ne nous feront cependant

1. On sait que trois fêtes centenaires se rencontrent en cette année 1874 : S. Thomas mourut le 7 mars 1274; S. Bonaventure, quelques mois après, le 14 juillet 1274; et Pétrarque, le 18 juillet 1374.

point oublier ce que la justice et l'espérance nous imposent; garder le silence en cette fête séculaire, ce serait nous manquer à nous-mêmes plus encore qu'à notre docteur.

Voici donc, ô mon angélique maître, quelques accents pour l'hymne qui vous est dû, quelques fleurs pour votre couronne, quelques grains de sable pour votre arc-de-triomphe. Puissent ces pages exhaler le parfum d'antiquité simple et naïve que j'ai tant aimé à respirer dans les premiers récits de votre vie! Car, c'est vous-même que j'ai voulu contempler et non les modernes

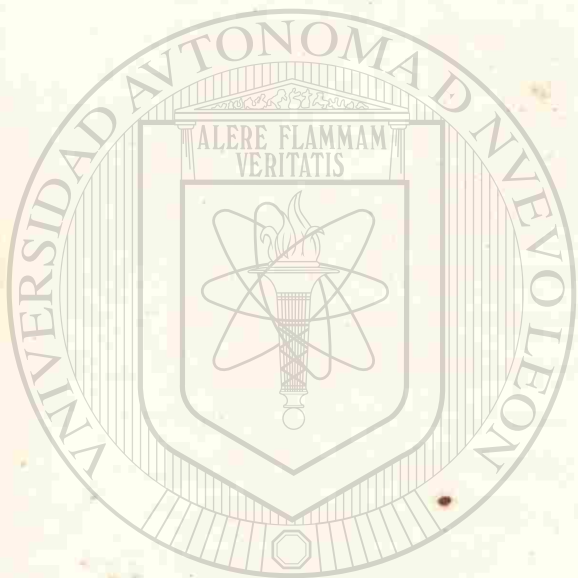
et pâles images que l'on a faites de vous. Souvent vos commentateurs m'ont paru voiler votre lumière, affaiblir votre parole; souvent aussi vos historiens m'ont plutôt dérobé que révélé votre physionomie.

A mesure que je me suis rapproché de vous,

j'ai goûté davantage la douceur de votre voix, j'ai davantage admiré la beauté de votre figure :  
*Vox tua dulcis et facies tua decora!*

Verdun, 7 mars 1874.

1. Les *actes* du Saint-Siège, principalement le procès et la bulle de canonisation de S. Thomas d'Aquin, les monuments liturgiques de son culte, ses plus anciens historiens, nous ont servi pour cette courte étude biographique. Ces documents sont réunis pour la plupart dans la collection des Bollandistes, (tome 1<sup>er</sup> de mars,) dans la Bibliothèque de l'ordre des frères-prêcheurs par Quétil et Echard, dans la Vie de S. Thomas par le P. Tournon. Nous avons suivi de préférence les dépositions des témoins dans le procès de canonisation et la Vie écrite par l'un d'eux, Guillaume de Tocco. Quoi qu'en dise Ad. Baillet, (*Vie des Saints*, tom. 3, p. v, édit. de 1739,) il est difficile de trouver des monuments plus graves, plus certains, plus voisins des événements.



I

Le sang de la famille ducale et impériale de Souabe; celui des comtes napolitains d'Aquin, patriciens de la campagne romaine, parents des princes lombards de Capoue et des ducs de Gaëte et de Bénévent; enfin, celui des Caraccioli, comtes de Théate, normands devenus siciliens par la conquête, coulaient à la fois dans les veines de saint Thomas. Ses ancêtres avaient glorieusement porté l'épée dans les camps de Charlemagne, de Robert Guiscard et de Frédéric

Barberousse ; leur postérité se fit admirer aux croisades, dans toutes les luttes du moyen-âge, au temps même de Louis XIV et de la guerre de la succession d'Espagne.

Le docteur angélique est presque le seul de cette haute lignée qui n'ait été ni général d'armée, ni vice-roi, ni ambassadeur, ni conseiller des rois et des empereurs. Il devait être incomparablement plus, en s'attachant à n'être rien. Il ne put cependant renoncer à tout : la patience et la ténacité germaniques, la facilité de l'esprit latin, l'ardeur chevaleresque des français du nord, ces trois caractères de sa famille, se réunirent pour former en lui une nature capable des plus grandes grâces, de même qu'un peu plus tard, et par une remarquable analogie, son éducation devait se composer de trois périodes : l'une, latine, au Mont-Cassin et à Naples ; l'autre,

1. Le *Dictionnaire historique* de Moréri (vo AQUINO,) donne d'intéressants renseignements sur cette race guerrière et sur ses nobles alliances. Parmi les fiefs de la maison d'Aquin au temps de S. Thomas, citons Lorelle, Lacerra, Belcastro.

allemande, à Cologne et sous Albert-le-grand ; la dernière, française, à l'université de Paris.

Le comte Landolfe, son père, vivait militairement au château-fort de Rocca-Secca, au-dessus de la petite ville d'Aquin et de sa riante campagne. Cette montagne, ou plutôt ce rocher taillé à pic, ce véritable nid d'aigle, qui fait face à l'abbaye du Mont-Cassin et au Mont-Saint-Jean, autre fief des comtes d'Aquin, convenait bien à la naissance du plus sublime et du plus poétique de tous les docteurs chrétiens.

Grand homme de guerre, à la façon de ses contemporains, Landolfe paraît avoir confié à la comtesse Théodora, sa femme, le soin exclusif d'élever cet enfant qu'il ne destinait point au métier des armes comme ses aînés, mais au cloître ou à l'Eglise. Il ne paraît pas davantage être intervenu de sa personne dans les assauts terribles que la chair et le sang livrèrent à la vocation religieuse de Thomas d'Aquin ; il les tolérait sans doute, mais il les trouvait peut-être indignes d'un cœur de soldat et de père. Il ne

vit pas les désastres de sa maison au temps des vengeances de Frédéric II contre le Saint-Siège et ses défenseurs. Il ne vit point non plus ici-bas les triomphes de son jeune fils ; il était mort avant que sa gloire n'éclatât au grand jour. Pouvait-il penser que ce pieux transfuge du monde honorerait mille fois plus sa famille, par ses livres et ses vertus, qu'elle ne s'était honorée elle-même par tant de siècles de batailles, de victoires et de conquêtes ?

Au témoignage des écrivains de ce temps-là, Théodora Caracciolo, comtesse d'Aquin, était d'une admirable pureté de vie. Elle donnait à ses enfants l'exemple de la sainteté ; ses œuvres édifiantes et son heureuse mort ont été louées avec celles de son fils bien-aimé. On vantait surtout son esprit de dévotion et de mortification ; elle avait coutume de faire chaque jour de nombreuses gémissements et de prier toute prosternée à terre, de telle sorte que ses mains et ses genoux en étaient blessés.

Avant la naissance de Thomas d'Aquin, Théo-

dora, qui en est avertie par un saint ermite de Rocca-Secca, ne s'estime point digne d'enfanter un si grand docteur, et ce n'est qu'avec un profond sentiment de religion qu'elle accepte de la divine Providence le rôle et l'honneur de préparer cet enfant à ses hautes destinées. Quand elle l'a mis au monde, elle le considère comme son principal trésor ; elle le préfère seul à tous les autres. Redoutant pour lui le contact dangereux du siècle, elle se prive bientôt de sa présence pour le remettre tout innocent aux mains des bénédictins du Mont-Cassin. Elle écoute avec une joie indicible ce qu'on lui rapporte de son fils ; elle conserve avec amour les moindres souvenirs de cette admirable enfance ; plus tard elle les racontera fidèlement à sa petite-fille Catherine de Marsico, comtesse de Marra, qui en rappellera les principaux points dans le procès de canonisation du docteur angélique, et c'est ainsi que la mère deviendra le premier historien du fils.

Elle ne fut pas obstinément opposée à son

entrée en religion ; elle n'était point assez son ennemie pour étouffer en lui l'inspiration de la grâce. Au-dessus de l'affection humaine et des élans de la nature, il y avait dans le cœur de Théodora, dit un contemporain, un amour surnaturel et chrétien de son fils, une fermeté qui venait de Dieu et qui l'empêchait de céder, comme une femme ordinaire, au trouble des passions maternelles. Il semble qu'elle ne survécut pas beaucoup au comte Landolfe, son mari.

Saint Thomas fut le dernier de leurs six enfants. Des trois sœurs qu'il avait, l'une mourut dans un âge fort tendre encore ; les deux autres, Mariette et Théodora, furent converties par lui à l'amour de Dieu, tandis qu'elles s'efforçaient de le gagner au monde. Ce fut la première victoire de son apostolat et non la moins brillante ; car Mariette, renonçant à tous les biens terrestres, se consacra entièrement au Seigneur dans l'abbaye de Sainte-Marie de Capoue, sous la règle de saint Benoît. Elle y montra même

tant de ferveur et d'intelligence des choses spirituelles, qu'elle fut élue pour abbesse, l'an 1235.

La plus jeune, nommée Théodora comme sa mère, épousa Roger, comte de Marsico, de l'illustre famille napolitaine de San-Severino. Elle habitait d'ordinaire le château féodal de Saint-Séverin, non loin de Salerne, sur les frontières de la Basilicate et de la Principauté-citérienne. Sa mémoire était sigulièrement révéree dans les Deux-Sicules. On savait combien elle avait été austère envers elle-même, douce au prochain, secourable aux pauvres, adonnée à toutes les œuvres de miséricorde. Vivant de peu, passant la plus grande partie des nuits en oraisons et en pénitences, se flagellant avec une chaîne de fer, discrète, prudente et magnifique, rivalisant dans toutes les vertus avec sa sœur, l'abbesse de Capoue, elle fut glorieuse jusque en son tombeau. Car, la vénération dont elle était l'objet ayant fait décider la translation de son corps, on le trouva intègre, sans corruption, ré-

pendant un parfum miraculeux. Voilà ce que l'Ange de l'Ecole, captif dans la maison paternelle, avait su faire d'une jeune fille mondaine, mille fois plus soucieuse du temps que de l'éternité.

Son influence fut non moins efficace, quoique plus tardive, sur ses deux frères aînés, Landolfé et Raynald d'Aquin. Ces rudes chevaliers, lieutenants de l'empereur Frédéric pendant de longues années de guerre, étaient alors aussi les imitateurs par trop fidèles de leur suzerain. Instruments dociles de la persécution que leur mère Théodora, pour un temps égarée par son amour, faisait subir à son jeune fils, ils exagérèrent cruellement ses desseins et dépassèrent toutes les bornes qu'elle eût voulu leur faire garder.

Mais au fond, ils avaient encore plus de foi chrétienne que de courage militaire ; vassaux de l'Eglise avant de l'être de l'empereur, ils surent préférer leur conscience à leurs intérêts politiques, quelque graves qu'ils fussent. On les vit rompre en visière à Frédéric excommu-

nié, soutenir énergiquement les droits du Saint-Siège, supporter sans faiblir la ruine de leur forteresse et de leur ville d'Aquin, et braver l'exil, les tourments et la prison. Raynald donna même tout son sang pour Dieu, et reçut en échange la couronne du martyr. Expiation sublime d'une erreur de jeunesse ; mais aussi réparation de l'outrage fait directement à Notre-Seigneur et à son Eglise, dans la personne d'un simple novice appelé par la voix de la grâce à la vie religieuse et à la pratique des conseils évangéliques.

Thomas d'Aquin professait la théologie à Paris, lorsqu'il apprit la mort de sa sœur Mariette, et son cœur ému d'une profonde et fraternelle douleur, s'empressa de chercher sa consolation en Dieu. Il l'y trouva, et plus abondamment qu'il n'aurait osé l'espérer. Car, dans une vision très-distincte, Mariette lui apparut, lui dit qu'elle était encore retenue en purgatoire, mais qu'avec le secours de ses prières et d'un certain nombre de messes qu'elle lui demanda, elle par-

viendrait prochainement à la céleste patrie. Le docteur appela ses disciples, leur fit part de cette révélation et réclama leurs saints-sacrifices et leur intercession pour sa sœur.

Quelque temps après il était à Rome, affligé de nouveau par la mort presque simultanée de ses deux frères, Landolfe et Raynald. L'abbesse de Sainte-Marie lui apparut encore une fois, mais délivrée du purgatoire et jouissant de la gloire éternelle. Thomas lui demanda ce qu'il devait penser de lui-même. Elle répondit : « Vous, mon frère, vous êtes en bon état et bientôt vous viendrez à nous ; mais une plus grande gloire que la nôtre vous est réservée. Tenez seulement ce que vous avez déjà. » Il l'interrogea ensuite sur son frère Landolfe ; elle répondit qu'il était en purgatoire ; puis sur Raynald, et elle affirma qu'il était en paradis.

Dans une autre vision, un ange lui montra un livre merveilleux dont les lignes étaient d'or ou d'azur ; parmi celles qui étaient d'or et qui étaient consacrées aux martyrs, il trouva le nom

de Raynald tombé depuis peu sous les coups des partisans de Frédéric. Dans les lignes d'azur il aurait pu lire sans doute les noms de son père et de sa mère, de son frère Landolfe et de sa sœur Mariette.

La comtesse Théodora de San-Severino, qui eut la douleur de lui survivre, avait un fils, le comte Thomasius de Marsico, digne héritier de ses vertus, et une nièce, Françoise, qui épousa le comte Annibaldi de Ceccano, seigneur du château de Maënza où le docteur angélique se reposa quelques jours avant sa mort.

Si nous joignons à ces noms illustres celui d'un oncle paternel de saint Thomas, Landolfe Sinibald, 56<sup>e</sup> abbé du Mont-Cassin et légat du Saint-Siège, et ceux de ses nièces, sœur Flora, religieuse franciscaine de Naples, et Catherine de Marra que le procès de canonisation nous représente comme une vieille dame, très-noble et très-pieuse, nous aurons pour ainsi dire le cadre de famille dans lequel il faut placer, pour la bien comprendre, la ferme



et haute physionomie que nous essayons de peindre.

On se tromperait à croire que ce philosophe était sans tendresse pour les siens, ou que ce théologien les aimait avec faiblesse : il avait pour eux une juste et nécessaire affection, ne voulant leur sacrifier, nous le verrons, ni sa vocation ni sa pauvreté; ne les pleurant point, quand il les perdait, à la façon de ceux qui n'ont d'espérance ni pour eux-mêmes ni pour leurs proches; mais, modérant sa tristesse par les principes de la foi, il priait d'abord et faisait prier pour ses chers morts; et son visage, ses yeux, ses paroles, ses actions, gardaient leur puissante et calme sérénité<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> « Quando moriebantur nepotes et alii carnales consanguinei ipsius, et dicebatur eidem de ipsorum morte, ipse nec faciem nec oculum immutabat, nec verbo nec facto indicabat doloris indicium; sed facie serena et quieta faciebat celebrare et orare et ipse orabat pro eis; per significationem mortis eorundem nepotum et consanguineorum nulla in eo mutatio poterat cognosci. » Déposition du grand logothète de Naples dans le procès de canonisation. (Boll., tom. cit., p. 714.)

## II.

Autour du château de Rocca-Secca vivaient depuis longtemps de pieux ermites. L'un d'eux, fort connu pour ses austérités et sa bonté, avait prophétisé la naissance de Thomas d'Aquin, et il avait dit à la comtesse : « Il ne sera pas bénédictin comme on le souhaitera, mais frère-prêcheur, grand docteur et grand saint dans l'Eglise. » L'enfant prédestiné à cette gloire naquit dans les derniers mois de 1224 ou dans les premières semaines de 1225. Une chapelle con-

sacrant le souvenir de sa naissance existait encore au dix-septième siècle dans la vieille tour féodale qui domine Aquin<sup>1</sup>. Les fils de saint Dominique n'ayant pas alors, en ce pays, d'autre résidence que leur maison de Gaëte, l'Ange de l'Ecole aimait à se dire le vassal et le sujet de ce couvent.

Peu après sa venue au monde, une tempête horrible éclate sur Rocca-Secca; la foudre frappe le donjon, écrase les chevaux du comte et tue, pendant son sommeil, l'une des sœurs de saint Thomas. Théodora s'élançe, toute tremblante, vers le berceau où son jeune fils repose près de la nourrice et de l'enfant foudroyée; et la joie de le trouver sain et sauf adoucit du moins la douleur d'une si cruelle catastrophe.

Un jour, sa nourrice le porte aux bains de la ville de Naples, et tandis que la comtesse s'en-

1. Pour la date de la naissance de S. Thomas, nous suivons le sentiment des Bollandistes, appuyé sur un texte formel de G. de Tocco (*Boll.*, tom. cit., p. 657 et 678); le P. Echard, d'après d'autres témoignages, assez sérieux, la placerait volontiers au commencement de 1227. (*Scriptores ordinis predicatorum*, tom. 1, p. 271 et 273.) Quant au lieu natal de notre docteur, les objections tendant à éliminer Rocca-Secca n'ont absolument rien de grave.

retient avec d'autres nobles dames, l'enfant rencontre, on ne sait comment, un petit fragment de parchemin sur lequel sont écrits ces mots : « Ave, Maria. » Il le saisit; il le garde avec amour; il se défend, par ses pleurs et ses cris, de l'abandonner à sa nourrice; et ce n'est qu'au retour à la maison que sa mère parvient à lui entr'ouvrir de vive force la main; désormais, pour calmer les douleurs de cet enfant, il suffira de lui rendre son *Ave Maria*; il le baisera aussitôt et ses plaintes seront apaisées : naïf et gracieux présage où les contemporains reconnurent l'annonce de sa dévotion envers la Sainte-Vierge, de son affection singulière pour la pureté, de son aptitude merveilleuse pour la science sacrée.

Elevé, pendant les cinq premières années de sa vie, avec toute l'attention que réclamaient et encourageaient des marques aussi spéciales de la protection divine, Thomas d'Aquin fut ensuite offert à Dieu par ses parents et conduit au Mont-Cassin, accompagné de sa nourrice et

d'une escorte convenable à son rang, dit un antique historien. L'abbé Sinibald était, nous l'avons observé, le frère du comte Landolfe à qui ce lien de famille pouvait faire espérer qu'un jour le jeune Thomas succéderait à la dignité de son oncle. L'ermite de Rocca-Secca avait dit : « Vous aurez l'espoir de posséder, par son élévation à cette prélature, les riches revenus du monastère; » et Landolfe, sinon Théodora, obéissait en réalité à cette ambition. Assurément il ne pouvait point, en 1230, engager son fils dans l'état monastique; tout s'y opposait, l'âge de l'enfant, la régularité exemplaire de l'abbaye du Mont-Cassin à cette époque, et surtout les desseins arrêtés de la Providence; mais il lui fit du moins recevoir une éducation propre à lui inspirer le goût de la vie bénédictine; et comme on voit encore aujourd'hui de jeunes enfants élevés dans des monastères et vêtus de l'habit religieux qu'ils déposent ensuite ou qu'ils conservent à leur gré, ainsi Thomas d'Aquin put très-bien revêtir la robe et le scapulaire

noirs, sans appartenir pour cela à l'ordre de saint Benoît<sup>1</sup>. Il avait un maître particulièrement attaché à sa personne et il montrait une extraordinaire ardeur d'apprendre à connaître Dieu. Il se retirait souvent de la compagnie des jeunes nobles, ses compagnons d'études, pour étudier plus à loisir le manuscrit où se trouvaient les rudiments de la science. Dès lors, il était peu empressé aux conversations mondaines, mais plutôt méditatif, taciturne, d'un caractère pieux et recueilli.

L'abbé Sinibald, étonné de ses progrès rapides, donna au comte et à la comtesse d'Aquin le conseil de l'envoyer de bonne heure à l'université de Naples. Il n'avait encore que dix ans, mais déjà il était suffisamment instruit dans la grammaire, il avait quelques notions de logique et savait les éléments des sciences naturelles.

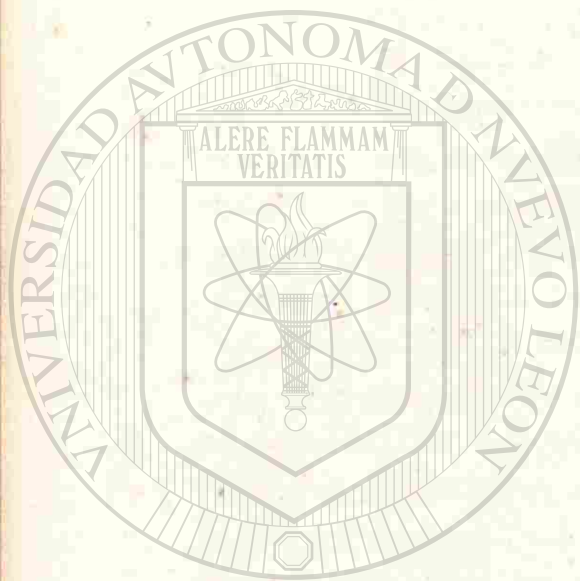
<sup>1</sup> Tel est évidemment le sens de la déposition de B. de Capoue dans le procès de canonisation : « Pater dicti fr. Thomae, origine nobilis atque potens, monachavit dictum fr. Thomam puerum, disponens eum abbatiae praeficere. » (*Boll.*, tom. cit., p. 711; cf. Echard, *tom. cit.*, p. 273.)

S'éloignant donc, avec une légitime tristesse, des cloîtres sévères et pourtant si aimables du Mont-Cassin, il passa plusieurs semaines dans sa famille, au château de Lorette; et, sur la fin de l'année 1235, il se fit inscrire au cours de belles-lettres et de dialectique que le docteur Pierre Martin professait à Naples. Ensuite il étudia la physique, la métaphysique et la morale, à l'école de maître Pierre-l'Irlandais.

Son génie et principalement sa sainteté se développèrent beaucoup pendant les huit années de ses études académiques. Dans les assemblées que tenaient les écoliers pour s'exercer à l'art de l'enseignement, il ajoutait toujours à la clarté, à la profondeur, à la sublimité des leçons de ses professeurs.

L'attrait de son âme pour la vie religieuse mêlée de contemplation et d'action, telle que la menaient les dominicains de Naples, le conduisit dans leur maison. Un d'entre eux eut même à son sujet trois visions surnaturelles où il l'aperçut comme changé en un soleil très-lumineux

qui jetait ses rayons jusqu'aux extrémités du monde. Frère Jean de Saint-Julien l'aidait de ses avis, de son expérience, de son appui considérable, car c'était un homme de grand mérite et de grande réputation. Cependant, bien que la vocation du jeune comte d'Aquin lui parût certaine, il n'osa lui permettre de la suivre qu'après que l'empereur Frédéric et ses deux lieutenants, Landolfé et Raynald, frères de Thomas, eurent quitté Naples où ils demeuraient depuis trois ans. Leur ravir un tel trésor, c'était impossible tant qu'ils ne seraient pas tout occupés de nouvelles guerres. La reprise de Viterbe par les troupes du pape Innocent IV les contraignit de partir précipitamment au mois d'août 1243; et, quelques jours après, celui qui devait être le docteur angélique entra au noviciat des frères-prêcheurs et y recevait l'habit religieux, probablement des mains de frère Thomas Agni de Lentino, prieur de Naples, historien de saint Pierre-Martyr, plus tard patriarche de Jérusalem.



III.

Saint Thomas d'Aquin avait de 18 à 19 ans lorsqu'il donna, à la noblesse napolitaine et aux élèves de l'université, l'étrange spectacle d'un fils de famille, héritier d'un beau nom et d'une riche fortune, allant ensevelir, sous le froc d'un ordre mendiant, sa rare intelligence, ses espérances et son avenir. Les vassaux de Rocca-Secca en furent consternés, car ils aimaient ardemment leur jeune seigneur, si simple, si doux et si généreux. Leurs larmes, leurs plaintes

amères, dénoncèrent sa résolution à la comtesse d'Aquin. Théodora savait voir au-delà des frivolités de la terre; elle fut heureuse de constater que les prédictions de l'ermite commençaient à se vérifier. Entourée d'un brillant cortège, elle se mit en route pour Naples, voulant dire un dernier et bien légitime adieu à son cher transfuge, voulant même, nous devons l'en croire, le fortifier par sa présence et par ses conseils.

Mais les frères-prêcheurs redoutèrent d'autres sentiments; ils tremblèrent pour leur néophyte, il faut dire, leur trésor.

Sachant la prochaine arrivée de la comtesse, plusieurs d'entre eux conduisent rapidement le saint jeune homme à Terracine d'abord, puis à Anagni, enfin à Rome, au couvent de Sainte-Sabine. Désolée de sa fuite, inquiète de son sort, Théodora se hâte de le poursuivre jusque dans Rome, mais il s'échappe de nouveau, et avant que d'avoir revu sa mère il prend la route de France.

C'en était trop pour le cœur à la fois tendre et fier d'une telle femme. Offensée de l'incrédulité persistante et des refus qu'on oppose à sa promesse de ne voir son fils que pour l'encourager dans ses résolutions, elle dépêche promptement un messager à Landolfe et Raynald, ses deux aînés, qui tiennent garnison avec l'empereur Frédéric dans la citadelle d'Acquapendente, en Toscane. Elle leur commande, de par son droit maternel, d'arrêter bon gré mal gré le fugitif et de le lui envoyer sous bonne garde.

Elle ne pouvait mieux entrer dans leurs vues mondaines. Se munissant d'une autorisation impériale, ils apostent des soldats sur tous les chemins, ils interceptent tous les passages. Thomas et quatre dominicains avec lui, parmi lesquels se trouvait peut-être le maître-général de l'ordre, Jean-le-teutonique, se reposaient au bord d'un ruisseau, non loin d'Acquapendente, lorsque les deux comtes d'Aquin tombèrent sur eux à l'improviste, se saisirent durement de leur frère selon la chair et le sang et le séparèrent de ses

frères suivant la grâce. Ils ne réussirent cependant pas à lui ôter son vêtement religieux; c'était la vie même qu'ils auraient été obligés de lui ôter auparavant. Ils l'envoyèrent donc ainsi, portant la pauvre livrée de Notre-Seigneur, à la comtesse leur mère.

La colère avait fait oublier à Théodora ses pieuses dispositions d'autrefois; elle douta peut-être des prophéties du bon ermite, et elle tenta d'éprouver et d'ébranler par ses caresses la vocation du courageux novice. Puis, désespérant du succès, elle le constitua prisonnier, tantôt au Mont-Saint-Jean, tantôt à Rocca-Secca, vers le mois de septembre 1243.

Les frères-prêcheurs ne tardèrent pas à porter plainte au pape Innocent IV, et celui-ci, profitant des négociations de paix qui se faisaient alors entre le Saint-Siège et l'empire, pria Frédéric de punir un tel excès d'audace commis par ses officiers contre un ordre religieux approuvé dans l'Eglise. Landolfe et Raynald furent arrêtés et décrétés d'accusation; mais les frères-

prêcheurs, quoique invités à leur intenter une action juridique, redoutèrent le scandale d'un pareil procès, et apprenant d'ailleurs l'inébranlable constance de leur bien-aimé captif, ils se désistèrent. Cela arriva entre Pâques et la fête de saint Pierre de l'année 1244.

Captif, le jeune dominicain ne l'était pas quant à l'esprit: la vraie liberté des enfants de Dieu augmentait même en lui avec les dons de la grâce et avec les lumières de la science. Dans son étroite cellule, il devint tout-à-fait homme d'oraison et d'étude. Il avait pu se procurer un bréviaire, un exemplaire de la Bible, quelques livres de théologie et de philosophie. Il lut entièrement les Saintes-Ecritures; il apprit de mémoire le texte, fort long comme on sait, du Maître des Sentences; il médita le traité d'Aristote sur les *sophismes*. Préludant à l'enseignement sacré dont il devait bientôt porter si glorieusement le fardeau, non seulement il réfuta les objections affectueuses et habiles que ses deux sœurs, envoyées par leur père, opposaient à sa conduite,

mais il les convertit elles-mêmes au mépris du monde, il les captiva heureusement sous le joug suave de Jésus-Christ, il les instruisit enfin dans la science des lettres humaines et sacrées. Nous avons dit les suites de son triomphe et comment, par la vocation de Mariette à la vie bénédictine, il paya magnifiquement sa dette de reconnaissance au Patriarche du Mont-Cassin.

La persuasion et les menaces, la douceur et les mauvais traitements, les caresses et les injures, tout servait à fortifier davantage son âme. Alors ses frères reparurent à la maison paternelle, doublement outrés de sa résistance et de la détention qu'ils avaient subie à son sujet. Ils vinrent insulter à sa faiblesse et à ses chaînes. Ils déchirèrent avec fureur le vêtement religieux qu'il avait gardé jusque-là; mais il en recueillit les lambeaux et se drapa fièrement dans ces haillons de la pauvreté, dans ces misérables débris de laine blanche, ou plutôt, dans ce manteau royal de chasteté qui le faisait ressembler, lui, l'Ange de l'Ecole, au lis des champs

dont Notre-Seigneur a dit qu'il surpasse la splendeur même de Salomon.

Le comte Landolfe, son père, le visita en cette occasion et lui offrit, pour remplacer sa robe dominicaine, de riches vêtements mondains, ou bien le costume monastique de saint Benoît qu'il avait porté en sa première enfance. L'ambition terrestre se voilait ici sous les dehors de l'affection paternelle, et Thomas refusa. Landolfe ainsi déçu se retira, laissant aux deux officiers de Frédéric le pouvoir de continuer cette guerre si nouvelle où le plus faible était sans cesse le plus fort.

Ils se décident à employer comme bonnes toutes les armes, même les plus meurtrières, même les plus honteuses. Ils essaieront d'une tentation infâme qu'ils ont dû découvrir dans l'histoire des persécutions de Néron et de Domitien; et puisqu'ils ne peuvent rien contre l'esprit de leur prisonnier, ils essaieront de corrompre son cœur. Ce nouveau martyr de la chasteté voit soudain le vice apparaître au seuil de son

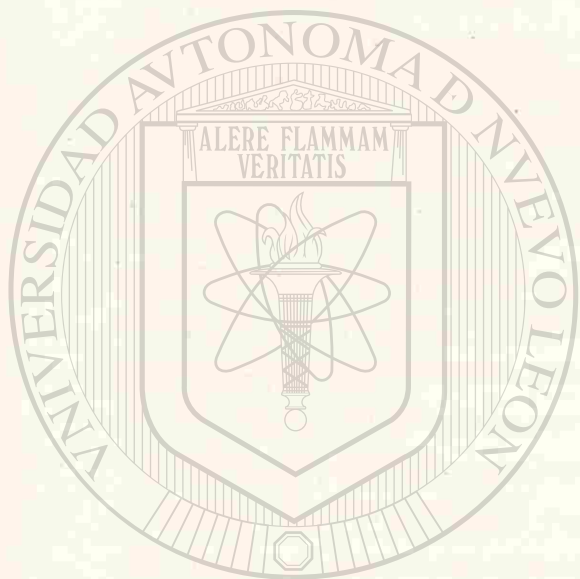


cachot; d'abord il recule d'effroi; mais, par un coup d'inspiration divine, il saisit à son foyer, car c'était alors l'hiver, un tison enflammé; il s'élançe, il repousse cette vile courtisane, il est vainqueur de ses ennemis et de lui-même; il est fidèle à son très-pur et unique amour de la sagesse éternelle; et pour attester sa victoire, revenant dans l'angle de la prison, il trace sur la muraille et avec l'extrémité du tison, comme un chevalier avec son épée, un large et glorieux signe de croix. Devant cette croix il se prosterne tout en larmes; il demande à Dieu le don d'une virginité perpétuelle et supérieure à toutes les attaques. Un sommeil extatique s'empare de lui; deux anges lui sont envoyés du ciel qui le félicitent, l'assurent du bon succès de sa prière, et de la part de Dieu lui ceignent fortement les reins d'une ceinture de chasteté. La douleur qu'il en ressent lui arrache un cri et le réveille; ses gardiens accourent; ils l'interrogent, mais inutilement; il ne révélera que plus tard et à son plus intime ami le privilège qui désormais

le met à l'abri de ces injurieux et diaboliques soufflets dont le grand apôtre saint Paul se plaignait lui-même au milieu de ses révélations.

Le comte et la comtesse d'Aquin semblent avoir été touchés par l'héroïsme du jeune captif. Ils se relâchèrent de leur sévérité; ils favorisèrent même, certainement contre le gré de Landolfe et de Raynald, les visites que frère Jean de Saint-Julien lui fit plusieurs fois, lui apportant, avec des consolations et des livres, de nouveaux vêtements pour remplacer ceux que ses persécuteurs avaient déchirés.

Enfin, après une captivité d'environ une année et sur la fin de l'été de 1244, les sœurs de saint Thomas se concertèrent avec les dominicains pour le faire évader; elle le descendirent pendant la nuit par une fenêtre de la tour, la comtesse leur mère ayant su éloigner les soldats de garde. Des chevaux étaient prêts au pied des remparts, et Thomas d'Aquin rendu à sa famille spirituelle prit en toute hâte le chemin de Naples. Il avait alors un peu plus de 19 ans.



IV.

Ce novice avait trop bien gagné son droit à la profession religieuse pour l'en priver plus longtemps; ce génie donnait trop d'espérances pour qu'on tardât à lui accorder le bienfait des hautes études universitaires. Les frères-prêcheurs de Naples ne le conservèrent donc qu'un moment et l'envoyèrent aussitôt à Rome où il fit ses vœux de religion entre les mains de Jean-le-

009110

leutonique, pour l'accompagner ensuite jusqu'à Paris. Leur séjour en cette ville, au couvent de Saint-Jacques, fut pareillement très-court; l'hiver approchait et le maître-général voulait arriver à Cologne avant la réouverture des classes de théologie que frère Thomas devait d'abord fréquenter quelque temps, de compagnie avec l'élite des étudiants de son ordre. Albert-le-grand était leur professeur; il ne fallait rien moins que ce puissant esprit pour servir d'initiateur et de guide au docteur angélique.

Les écoliers rhénans furent vivement frappés de la haute taille du nouveau-venu, de son application à l'étude, de sa patience inouïe, de son obstination à se tenir recueilli et silencieux. Ils le surnommaient donc en riant « le grand bœuf muet de Sicile; » et sans doute cette plaisanterie rappelait à Thomas d'Aquin la fine et naïve réflexion du pape saint Grégoire au sujet des bœufs et des ânesses de Job, par lesquels sont désignés les docteurs de l'Eglise, assidus aux labeurs spirituels, et les fidèles qui doivent docilement

écouter leurs leçons et ne point s'écarter de leurs pâturages mystiques<sup>1</sup>.

Maître Albert *lisait* et commentait alors le livre de l'Aréopagite sur les *noms divins*. Un des étudiants eut compassion de la peine que le Sicilien devait éprouver à comprendre un enseignement si relevé et lui offrit des répétitions, bien inutiles assurément; néanmoins elles furent acceptées avec autant de reconnaissance que d'humilité. Mais l'officieux et prétentieux répétiteur s'étant lui-même fort égaré dans sa matière, Thomas d'Aquin dut venir à son secours, et comme s'il eût déjà reçu du ciel, dit un antique écrivain, la licence académique d'enseigner, il répéta la leçon du professeur avec une surprenante clarté et avec des additions nombreuses, en sorte que son compagnon, frappé d'une admiration soudaine, le conjura d'intervertir les rôles et de vouloir bien désormais demeurer son conseiller et son appui. Thomas y consentit,

<sup>1</sup> *Moralia super Job*, l. II, c. 18; cf. *Summa theol.*, 22. q. II. a. 6, *sed contra*.

pourvu qu'il gardât le secret. Mais la condition ne fut pas observée ; le maître ou préfet des étudiants put assister, sans être aperçu, aux conférences de l'angélique disciple, et crut devoir donner à Albert-le-grand la consolation de se savoir écouté par un semblable génie. Une question très-difficile, expliquée en ce temps-là par le même maître et parfaitement résumée par saint Thomas, fut l'occasion qui le fit pleinement connaître ; car sa rédaction, s'étant trouvée perdue devant sa cellule, fut portée immédiatement au professeur ; et Albert, convaincu cette fois par sa propre expérience, commanda au préfet des étudiants de charger frère Thomas, pour le lendemain matin, de soutenir publiquement une thèse fort ardue. L'obéissance surmontant en lui la défiance et l'humilité, il se prépara d'abord par une fervente prière à ce premier acte scolastique. Le moment venu, il prit la parole avec une modestie et une autorité singulières ; il reproduisit les objections du maître ; puis, se servant d'un procédé inusité jusque-là dans ces

sortes de tournois scientifiques, il établit une proposition dont le seul développement répondait à tous les arguments de l'adversaire sans qu'il fût besoin de les examiner l'un après l'autre dans le détail. Le maître lui dit : « Frère Thomas, vous parlez plutôt en professeur définissant avec autorité qu'en simple candidat répondant à son interrogateur. » Il répondit du ton le plus respectueux : « Maître, je ne vois réellement pas comment je pourrais répondre autrement à votre question. » Et le maître : « Maintenant, abordez de front les objections en y appliquant votre théorie ; » et il lui proposa quatre difficultés très-embarrassantes où il croyait l'avoir complètement enfermé. Mais l'admirable soutenant y satisfit d'une manière extrêmement brillante, et Albert ne put s'empêcher de dire, comme par une intuition prophétique : « Nous l'appelons un bœuf muet ; mais son enseignement deviendra un tel mugissement qu'il retentira dans le monde entier. »

Désormais, Thomas d'Aquin fut chargé de

défendre, parmi ses condisciples, les thèses les plus épineuses qui se rapportaient au livre des *noms divins*; mais cette marque d'estime, jointe aux éloges de son illustre professeur, n'altéra en rien l'humilité et la candeur de son âme.

Son séjour à Cologne ne fut pas alors de longue durée. Au mois d'octobre 1245, après une première année d'études théologiques, il revint à Paris avec Albert-le-grand. Celui-ci, se préparant à recevoir les grades universitaires, commença d'expliquer les quatre livres des *Sentences* dans l'une des deux écoles dominicaines de Saint-Jacques. Thomas d'Aquin suivait exactement son cours, aussi bien que ceux des autres professeurs du couvent. Cela dura trois ans, pendant lesquels le bienheureux Albert fut graduellement élevé à la licence et à la qualité de régent des études.

Le maître et l'élève retournèrent à Cologne, vers la fin de 1248, pour y contribuer à la fondation d'une haute école de théologie que le chapitre général, assemblé cette année-là même

à Paris, avait décidé d'établir aux bords du Rhin, sur le modèle de celle de Saint-Jacques. Mais c'est probablement avant ce départ que le jeune comte d'Aquin avait dû se rendre à la cour pontificale, alors en résidence à Lyon, afin d'y défendre, au tribunal d'Innocent IV, la validité de sa profession religieuse toujours attaquée par ses frères Landolfe et Raynald. Il n'eut pas de peine à prouver qu'il avait agi dans la plénitude de son intelligence, de sa liberté, et du droit absolu qu'une âme chrétienne a de préférer les conseils évangéliques aux vues et aux préjugés du monde.

Alors ses frères, reprenant les projets formés autrefois par le comte d'Aquin leur père, sollicitèrent pour cet invincible héros de la vie religieuse l'abbaye du Mont-Cassin. Le souverain pontife accueillit avec plaisir leur demande; il y voyait un moyen de s'attacher de plus près le jeune dominicain et de l'employer, comme Landolfe Sinibald son oncle, aux légations du Saint-Siège où il ne manquerait pas de réussir. Il y

voyait aussi une réparation des injustices de l'empereur Frédéric II contre la maison d'Aquin, un légitime secours à donner à de fidèles serviteurs de la papauté, ruinés et exilés pour sa cause. Il offrit même à Thomas d'Aquin de lui laisser l'habit et la règle de saint Dominique, tout en le faisant abbé du Mont-Cassin; mais il ne put lui persuader de consentir à une mesure qui lui aurait enlevé, ne fût-ce qu'en partie, sa chère liberté de vivre humble et pauvre, uniquement occupé de prière, d'étude et d'enseignement. Thomas recourut même de nouveau à la fuite et s'empressa de rejoindre Albert-le-grand.

A Cologne, il ne reparaissait plus comme étudiant, mais comme professeur; et bien qu'il fût âgé seulement de 23 ans, il égala facilement les succès d'Albert devenu lui-même recteur général de la nouvelle académie des frères-prêcheurs. Enseigner la philosophie, commenter l'Écriture-Sainte, expliquer les livres de Pierre Lombard, et mériter ainsi le premier des degrés

universitaires qui comportait les titres de *maître des étudiants* et de *lecteur biblique*<sup>1</sup>, telle fut son occupation pendant les quatre ou cinq années que dura son second séjour en Allemagne. C'est alors aussi qu'il composa ses traités de *l'être et de l'essence*, des *principes de la nature*, peut-être encore quelques autres opuscules, témoignages d'une science consommée et qui ferait le plus bel honneur à des métaphysiciens vieilliss dans l'étude de la philosophie.

Le tour étant arrivé, pour la province dominicaine des bords du Rhin, d'envoyer un de ses sujets prendre tous ses grades à l'université de Paris, Albert-le-grand s'empressa de désigner frère Thomas dont il était devenu l'admirateur non moins que le protecteur déclaré. Jean-le-teutonique hésitait à confirmer ce choix, le candidat lui paraissant probablement encore trop jeune et insuffisamment préparé à une tâche devenue particulièrement difficile à cause des

1. Le lecteur biblique se nommait aussi *cursor*, et *secundarius theologiae*. (Cf. Echard, *tom. cit.*, p. 278.)

troubles que certains docteurs suscitaient déjà contre les ordres mendiants et contre leur aggrégation à l'université. Albert maintint cependant sa proposition ; le cardinal Hugues de Saint-Cher l'appuya vivement, et, au mois d'octobre 1253, Thomas d'Aquin, tout humilié d'une semblable mission, revint au couvent de Saint-Jacques à Paris, prêt à enseigner, suivant l'usage, le texte du *Maitre des sentences*.

Il entra donc dans l'école de frère Elie Bruneti de Périgueux et professa d'abord sous sa direction, avec le grade de bachelier. Ce fut le temps où il rédigea d'une manière définitive ses *commentaires* sur Pierre Lombard, en profitant des travaux qu'il avait faits précédemment à Cologne.

« Cet ouvrage, dit l'un de ses premiers biographes, est d'un style disert et d'une science profonde, il est très-accessible au lecteur et enrichi de nouvelles questions. »

En effet, deux qualités surtout recommandaient le jeune bachelier et furent beaucoup

remarquées dans l'université de Paris : premièrement, la hardiesse avec laquelle il s'engageait en des chemins que nul avant lui n'avait frayés, soit qu'il traitât des sujets nouveaux, soit qu'il appliquât aux anciens une méthode nouvelle et de nouveaux arguments ; on admirait ensuite l'habileté qu'il déployait dans l'usage des sciences naturelles et humaines, les accordant avec la doctrine révélée et les faisant servir, par une rare puissance de jugement, à développer les connaissances surnaturelles que nous tenons de la révélation. Sur quoi le biographe que je citais tout-à-l'heure, et qui vécut avec le docteur angélique lui-même, fait cette juste et toujours utile observation : « Que personne ne trouve absurde le projet d'employer ainsi les sciences mondaines à expliquer les sentences de la science sacrée ; car c'est la même intelligence infinie qui est la source d'où toutes les sciences reçoivent leur objet propre ; c'est d'elle qu'émanent les vérités de la théologie, reine légitime de toutes les sciences ; c'est d'elle aussi que procède le savoir

qui s'acquiert par les forces de la raison humaine<sup>1</sup>. »

Les leçons de frère Thomas d'Aquin eurent un vif succès : son exposition claire et solide attirait une foule d'étudiants qui se prenaient d'un ardent amour, inconnu jusque-là parmi eux, pour la science théologique ; leur nombre augmenta même tellement que les autres chaires se virent presque abandonnées. Mais l'admiration excitée par le jeune bachelier devait retarder au lieu de hâter sa promotion au doctorat.

Depuis le carême de l'année 1253, Guillaume de Saint-Amour, Siger, et quelques autres maîtres de l'université de Paris avec eux, attaquaient violemment les ordres de saint Dominique et de saint François d'Assise, soutenant que sans le travail des mains, par la seule étude et la seule contemplation de la vérité, ils ne pouvaient

1. « Nec absurdum videatur aliquibus quod, in sapientiæ divinæ sentiētiis, secularibus quis utatur scientiis, cum ab eodem intellectu divino objecta omnium scientiarum prodeant, a quo divinæ sapientiæ veritates emanant, cui omnes scientiæ juris (*jure*) deserviunt a qua et humanitus acquisita procedunt. » (*G. de Thoco*, ap. *Boll.*, tom. cit., p. 663.)

arriver au salut éternel. Une interprétation erronée des conseils évangéliques, et particulièrement de la pauvreté ; une fausse notion de l'état religieux, des vœux qu'on y fait et des règles qu'on y observe ; mais surtout une jalousie déclarée, une basse envie des succès obtenus par les deux ordres nouveaux, telles furent les sources d'un libelle haineux, plein de malveillance, d'hérésie et d'impiété, qui fut alors publié et partout répandu à profusion. Les auteurs ne manquaient pas de réputation ; ils écrivaient habilement ; ils affichaient des sentiments de zèle et se disaient tout dévoués à la tradition chrétienne ; ils faisaient grand bruit de l'accueil favorable, disaient-ils, que leur pamphlet avait trouvé à la cour romaine. Ils arrivaient, par toutes ces perfidies, à tromper l'opinion publique et à justifier leurs agressions contre les docteurs dominicains et franciscains ; ils en exclurent plusieurs de leur compagnie et empêchèrent Thomas d'Aquin de prendre sa licence, comme il y avait droit, dans les derniers mois de l'année 1254.



Son humilité fut cause que, loin d'en souffrir, il en ressentit une véritable joie.

Il reprit donc, toujours en qualité de bachelier, son commentaire sur le *Maître des sentences*. En vain les appariteurs de l'université se présentaient-ils de temps à autre dans les écoles du couvent de Saint-Jacques pour interdire, au nom de Saint-Amour et de ses complices, d'y continuer les leçons accoutumées; les étudiants repoussaient énergiquement de telles invasions et demeuraient fidèles à leurs professeurs. Le chancelier de l'église de Paris ne désapprouvait point ces sentiments d'estime et d'affection; il ne put tolérer, au-delà d'une année, l'injustice flagrante dont frère Thomas avait été la victime, et, au mois d'octobre 1255, il se décida, malgré les intrigues des universitaires, à lui conférer le grade de licencié.

L'Ange de l'Ecole eût désiré se soustraire encore à cet honneur; il objectait son âge, car ce n'était guère qu'au delà de trente ans que l'on devenait alors maître en théologie; il fai-

sait remarquer la date récente de son arrivée à Paris et surtout, disait-il, son peu de science et de grâces surnaturelles pour une si grave dignité. Le chancelier répondit qu'il ne craignait pas de faire une exception en sa faveur; et finalement il dit au prier de Saint-Jacques de lui ordonner formellement, de par son vœu d'obéissance, de se disposer immédiatement et sans nouvelle résistance à la réception du doctorat.

Une humble soumission à cet ordre, une fervente prière aux pieds de Notre-Seigneur, ce fut d'abord tout ce dont il se trouva capable. Prosterné la face contre terre, il implorait avec larmes la sagesse et la grâce, répétant toujours ces paroles du psalmiste : « Seigneur, sauvez-moi, car vos vérités saintes ont été diminuées par les enfants des hommes; » et il tremblait de les affaiblir lui-même davantage. Vaincu enfin par la fatigue, il s'endormit, et un messenger céleste, majestueux vieillard revêtu de la robe des frères-prêcheurs, lui apparut et lui dit : « Frère Thomas, pourquoi priez-vous ainsi tout en

pleurs? » Il répondit : « Parce que l'on m'impose le fardeau du doctorat et que je ne trouve pas même de sujet pour ma leçon d'inauguration. » Et le vieillard lui dit : « Voici que vous avez été exaucé; acceptez donc la charge de maître en théologie; et quant à l'objet de votre première leçon, proposez et expliquez simplement ce verset de l'Écriture : O mon Dieu! des hauteurs du ciel vous arrosez le sommet des montagnes, et la terre sera rassasiée du fruit de vos œuvres. » Thomas d'Aquin se réveilla, rendit grâces au Seigneur qui l'avait si promptement secouru, et rédigea, sur le texte qui lui avait été miraculeusement indiqué, son discours solennel de réception. Comment ne pas reconnaître, avec les contemporains de saint Thomas, une signification prophétique dans le choix d'un tel sujet? Cette rosée qui tombe du ciel sur les montagnes et qui fait germer le froment dans les sillons de la plaine, n'est-ce pas la sagesse divine communiquée au docteur angélique, en ses sublimes contemplations, et transmise par

ses leçons à toutes les écoles du monde catholique?

Mais si les partisans de Siger et de Saint-Amour n'avaient pas réussi à détourner le chancelier Aymeric de donner à frère Thomas la licence doctorale, ils parvinrent du moins à empêcher, à main armée, la séance publique où le nouveau maître devait inaugurer son cours, et, suivant le langage d'alors, faire son commencement ou son début; de sorte que son grade, manquant de cette sanction nécessaire, ne lui conférait ni droits ni privilèges. On dirait que l'esprit du mensonge et du mal, présentant les coups décisifs que lui porterait bientôt l'Ange de l'École, ourdissait lui-même toutes ces conjurations et voulait à tout prix l'éloigner de l'enseignement académique.

Depuis un an, le bienheureux Albert était en cour de Rome pour y soutenir la cause des frères-prêcheurs. Le pape Alexandre IV, instruit par lui de tant d'intrigues, venait de donner l'ordre formel de promouvoir Thomas d'Aquin

à la licence, quand il apprit que le chancelier Aymeric avait fait pour cela tout son possible. Il l'en félicita par un bref daté du palais de Latran, le 3 mars 1256.

« Il nous est agréable, disait le souverain pontife, d'apprendre votre promptitude et votre vigilance pour tout ce qui est pieux et honnête; vous en avez donné une preuve évidente en conférant, même avant d'avoir reçu nos lettres spéciales à ce sujet, la licence d'enseigner dans la faculté de théologie à notre bien-aimé fils frère Thomas d'Aquin, de l'ordre des frères-prêcheurs, homme assurément remarquable par la noblesse de sa race, par l'honnêteté de ses mœurs et par ce trésor de science sacrée qu'il s'est acquis avec la grâce de Dieu.

Et comme il est très-convenable que cette affaire, si louablement commencée par vos soins, arrive rapidement à bon terme, nous avons cru devoir vous prier instamment, vous avertir et vous commander, par nos lettres apostoliques, de procurer au même frère Thomas l'occasion

de faire au plus tôt sa leçon d'inauguration<sup>1</sup>. » Mais une bulle du même souverain pontife nous apprend, le 17 juin suivant, que les universitaires ne craignirent pas de prolonger obstinément leur résistance.

Le jeune licencié fut alors appelé en Italie par son maître-général, Humbert de Romans. La cour pontificale se tenait à Anagni, vivement préoccupée de la lutte engagée entre les ordres mendiants et la secte de Guillaume de Saint-Amour. Le libelle composé par celui-ci, sous le titre significatif de *Périls des derniers temps*, et déféré au siège apostolique par le roi saint Louis, fut remis d'office aux supérieurs dominicains et franciscains, afin qu'ils en prissent connaissance et qu'ils présentassent promptement leur justification. Parmi tant de docteurs de son ordre, en présence d'Albert-le-grand lui-même,

1. « Dilecto filio fr. Thoma de Aquino, ordinis prædicatorum, viro utique nobilitate generis et morum honestate conspicuo, ac thesaurum litteralis scientiæ assecuto, dedisti licentiam in theologica facultate docendi ;.... eundem fratrem in prædicta facultate cito facias regiminis habere principium. » (Echard. *op. cit.*, p. 279.)

Thomas d'Aquin fut chargé de cette défense. Le sentiment profond d'humilité que lui inspiraient sa jeunesse et la grandeur de la cause à soutenir se traduisit encore par des larmes et des sanglots. Mais nul de ses frères ne voulant venir du peu de science et de l'incapacité qu'il prétextait, il se recommanda à leurs prières, prit le pamphlet, le lut attentivement, en étudia les secrètes inspirations et ne tarda pas à y découvrir une honteuse jalousie, de graves erreurs contre les bases de la foi, une érudition frivole et sans conscience, enfin de fréquentes altérations des textes allégués ou de leur signification. Il pria donc Humbert de Romans de convoquer de nouveau le chapitre, et prenant la parole :

« Mes frères, dit-il, ayez confiance en Notre-Seigneur qui vous a appelés à son service; car j'ai lu ce libelle rempli de perfidies et je l'ai trouvé mal fondé dans la vérité de la foi, mal construit, mal appuyé sur l'autorité des Saints. Implorons l'Esprit divin qui met à nu les faussetés et qui révèle les choses cachées; et à ce

détestable écrit j'opposerai une réponse conforme à la vérité. » Il la commença par ces mots de l'Écriture : « Voici que vos ennemis ont poussé leurs clameurs; ceux qui vous haïssent ont levé la tête; ils ont accumulé de mauvais desseins contre votre peuple; ils ont nourri de méchantes pensées contre vos saints. » Son œuvre fut terminée en quelques jours; il l'offrit au souverain pontife qui l'accepta avec bienveillance et la déclara parfaitement catholique.

Enfin, le 5 octobre 1256, une sentence définitive fut portée contre Saint-Amour, Siger et leurs sectateurs. Le 18 du même mois, Odon de Douai et Chrestien de Beauvais, envoyés de l'université de Paris, s'engagèrent par acte notarié à recevoir tout prochainement frère Thomas d'Aquin aux honneurs du doctorat. Mais cette promesse fut encore éludée, et, du 15 novembre 1256 au 2 octobre 1257, le pape Alexandre n'expédia pas moins de onze bulles pour en exiger l'accomplissement. Ces délais permirent au glorieux avocat des ordres religieux de revoir

sa plaidoirie, de la compléter, de la faire copier et de la répandre dans le public.

Une complication inattendue, résultat des manœuvres habiles de Guillaume de Saint-Amour, était venue aggraver l'affaire des ordres mendiants et créer de nouveaux devoirs à leur jeune défenseur. En effet, une erreur qu'on avait pu croire éteinte depuis longtemps se ranimait en Italie et en France, plus pernicieuse qu'à sa première apparition, cachant le venin de son ancienne impiété sous les pieux dehors d'un certain *esprit de liberté*, très-convenable, disait-on, à la perfection du christianisme. Ses fauteurs et adhérents s'appelaient *petits frères* ou *fraternelles de la pauvre vie*, et cet humble titre était plein de charme et de séduction pour les âmes simples. On enseignait, dans cette étrange secte, l'existence de deux Eglises sous un chef unique et invisible, Notre-Seigneur Jésus-Christ. On y donnait le nom méprisant d'*Eglise des charnels* à celle que gouvernent le pontife romain, son chef suprême, et les évêques établis par son au-

torité en chaque province. Celle-là, les fraticelles la réprouvaient, se vantant d'appartenir à *l'Eglise des spirituels* qui sont conduits par l'esprit de liberté<sup>1</sup>. Ils se disaient les hommes des temps nouveaux, les précurseurs d'une réforme radicale, les apôtres d'un troisième testament où Jésus-Christ n'aurait plus de part, mais le seul Saint-Esprit. Au demeurant, ils étaient les esclaves d'un esprit d'erreur et de division qui se jouait de leur pauvre imagination, les poussait à tous les crimes, à toutes les hérésies, à toutes les misères, et les divisait en autant de sectes qu'ils étaient de sectaires<sup>2</sup>.

Guillaume de Saint-Amour déféra leurs erreurs et particulièrement leur livre de *l'Evangile éternel* au jugement du Saint-Siège, préten-

1. « Duas fingunt Ecclesias : unam carnalium saper quam summus romanus pontifex præsidet, sub quo, per diversas provincias, ipsam prælati ejus auctoritate gubernant; ... aliam mentiuntur esse ecclesiam spiritualium de qua esse se asserunt inventores erroris pariter et sequaces. » (G. de Tocco, *ap. Boll.*; tom. cit., p. 666.)

2. « Divisionis spiritus et erroris, quot potuit ipsorum phantasias subvertere, tot dedit sectas prævitalis hæreticæ invenire. » On voit par ce texte remarquable de G. de Tocco (*Boll.*, *ibid.*, p. 667), que dès longtemps les écrivains catholiques avaient compris que toute hérésie mène à l'*individualisme* le plus absurde.

dant qu'ils n'étaient que les alliés des dominicains et des franciscains, et les confondant tous ensemble dans un même réquisitoire. Il importait donc de séparer nettement deux causes si opposées, et Thomas d'Aquin s'empressa de combattre les fraticelles avec non moins d'énergie qu'il en déployait contre la secte universitaire de Paris. Il les prit à partie dans ses leçons, dans ses prédications, dans plusieurs de ses écrits, établissant partout que notre évangile est définitif; que le testament de Jésus-Christ est le dernier dont les hommes puissent tirer profit pour arriver à l'héritage céleste; enfin, que l'état présent de l'Eglise est une préparation immédiate et complète à la gloire du ciel.

Et comme les livres de l'abbé Joachim, de l'ordre de Cîteaux, servaient ordinairement, sinon de base, au moins de prétexte, aux rêveries des nouveaux gnostiques, il en fit rechercher un exemplaire, et l'ayant trouvé dans la bibliothèque d'un monastère, il le lut soigneusement et nota au crayon tout ce qu'il y remarqua de sus-

pect ou d'erroné, défendant ainsi de le lire et de le tenir pour vrai, en attendant que le pape Jean XXII en prononçât la condamnation irrévocable. Ainsi fut déjouée la ruse de Saint-Amour.

Dans ces luttes mémorables, Thomas d'Aquin eut pour compagnon d'armes un jeune franciscain, exclu avec lui de l'université de Paris, savant et saint comme lui, docteur vraiment séraphique, frère Bonaventure enfin, dont la vie, la mort et la gloire, ont été inséparables de celles du docteur angélique.

Nés presque au même temps, étudiants, bacheliers et licenciés ensemble, unis par les liens d'une tendre amitié, ils furent l'objet de la même protection et de la même faveur en cour de Rome. Reconnus docteurs le même jour, ce fut au mois d'octobre 1257 et d'après les ordres les plus rigoureux du Saint-Siège, ils prononcèrent leur discours de réception dans la salle accoutumée de l'évêché de Paris. Leurs contemporains les environnèrent d'une égale admiration.

On aimait à les louer l'un par l'autre; on racontait que frère Bonaventure avait déchiré son projet d'office du Saint-Sacrement en entendant lire celui de frère Thomas; et que frère Thomas visitant un jour frère Bonaventure, et le trouvant complètement absorbé par la composition de l'histoire de saint François, s'était retiré sans vouloir le distraire, en disant : « Laissons un saint écrire la vie d'un saint. » Appelés ensemble au concile de Lyon, ils devaient mourir à quatre mois de distance. Aussi, la postérité n'a-t-elle point consenti à désunir leurs noms; les poètes, les artistes, l'Eglise romaine, dans ses actes solennels, se sont plu à les considérer comme deux rayons parallèles d'une seule et très-simple lumière qui est la Sagesse infinie.

## IV.

Devenu maître en théologie, saint Thomas d'Aquin choisit pour sujet de ses leçons les questions relatives à la *vérité*; il en fit un traité que tous les siècles admireront et qui est une des plus belles productions de son génie. Il soutint, à six reprises différentes, pendant les années 1257 et 1258, ces thèses générales qu'on appelait alors *quodlibeta* et qui nous sont restées parmi ses œuvres. A la suite des vacances de 1258, il devint régent des études au couvent de

On aimait à les louer l'un par l'autre; on racontait que frère Bonaventure avait déchiré son projet d'office du Saint-Sacrement en entendant lire celui de frère Thomas; et que frère Thomas visitant un jour frère Bonaventure, et le trouvant complètement absorbé par la composition de l'histoire de saint François, s'était retiré sans vouloir le distraire, en disant : « Laissons un saint écrire la vie d'un saint. » Appelés ensemble au concile de Lyon, ils devaient mourir à quatre mois de distance. Aussi, la postérité n'a-t-elle point consenti à désunir leurs noms; les poètes, les artistes, l'Eglise romaine, dans ses actes solennels, se sont plu à les considérer comme deux rayons parallèles d'une seule et très-simple lumière qui est la Sagesse infinie.

## IV.

Devenu maître en théologie, saint Thomas d'Aquin choisit pour sujet de ses leçons les questions relatives à la *vérité*; il en fit un traité que tous les siècles admireront et qui est une des plus belles productions de son génie. Il soutint, à six reprises différentes, pendant les années 1257 et 1258, ces thèses générales qu'on appelait alors *quodlibeta* et qui nous sont restées parmi ses œuvres. A la suite des vacances de 1258, il devint régent des études au couvent de



Saint-Jacques, avec un bachelier sous ses ordres pour l'explication du Maître des Sentences; quant à lui, il professait des matières beaucoup plus relevées et commentait aussi quelque livre de la Bible.

La droiture et la solidité de son jugement lui acquirent dès l'abord une autorité extraordinaire, en lui épargnant ces changements d'opinion qui se remarquent souvent dans les jeunes maîtres. A fort peu d'exceptions près, il put conserver, dans sa chaire doctorale, toutes les théories qu'il avait adoptées du temps qu'il était simple bachelier. C'est le témoignage que lui a rendu l'un de ses élèves, frère Gilles de Rome, docteur très-fameux dans l'Ecole, une des gloires principales des religieux ermites de saint Augustin, et l'un des plus célèbres archevêques de Bourges. Il avait suivi pendant treize ans ses leçons, et apprenant que certains professeurs, plutôt inspirés par l'envie que par un amour sincère de la vérité, discutaient sa doctrine et la censuraient à la légère, il disait en raillant ces

ridicules pygmées : « Une preuve frappante de sagacité d'esprit et de fermeté de jugement dans l'admirable et à jamais mémorable docteur, frère Thomas d'Aquin, c'est qu'après sa licence il n'eut presque rien à modifier, soit de vive voix, soit par écrit, aux opinions et raisons souvent nouvelles qu'il avait défendues comme bachelier; tandis que nous, maîtres modernes, nous sommes fort incertains et douteux en nos jugements; il nous suffit d'un petit argument pour nous faire soudainement embrasser une doctrine contraire à celle que nous soutenions tout-à-l'heure. Ceux donc qui critiquent si sévèrement ses livres ne comprennent pas ce qu'ils condamnent; la jalousie seule les excite. Ce sont des mouches qui se précipitent follement sur la lumière; ils accusent ce qu'ils ne connaissent pas; la splendeur du vrai qu'ils ignorent, ou qu'ils confondent avec l'erreur, augmente encore leurs ténèbres. L'Eglise pourrait leur appliquer cette parole plaintive du Psalmiste : « Tandis, ô mon Dieu, que du haut des montagnes éternelles

vous répandez à flots votre lumière, toutes les âmes insensées en ont éprouvé un grand trouble<sup>1</sup>. »

La multitude de ses auditeurs croissait donc de plus en plus, au point que les salles du couvent de Saint-Jacques, très-vastes cependant, se trouvaient trop petites. On y venait chercher un progrès assuré dans les sciences; on voulait écouter cet enseignement sobre mais lucide, facile et entraînant, ouvert aux moindres intelligences, dégagé des obscurités et des lenteurs qui étaient pour ainsi dire de tradition dans l'académie de Paris. Aussi de nombreux docteurs, religieux et séculiers, sortirent bientôt de son auditoire et formèrent les premières assises de cette grande Ecole de philosophie et de théologie chrétiennes qui s'est presque identifiée à l'Eglise elle-même.

Mais Thomas d'Aquin ne se contentait pas de ses leçons orales. Il compulsait tous les ouvrages

1. G. de Tocco, *ap. Boll., tom. cit.*, p. 672.

des saints Pères qu'il pouvait découvrir dans les bibliothèques monastiques de Paris. Il en retenait de mémoire d'innombrables extraits qu'il citait ensuite fort à propos dans ses discours et dans ses dictées. Son amour de la tradition catholique avait un caractère particulièrement touchant. Un jour, en compagnie de ses disciples, il était allé à Saint-Denis-en-France pour y vénérer le souvenir de l'Aréopagite, les reliques des martyrs, l'abbaye de Suger et des rois. Et comme il revenait à Paris et qu'il en était assez rapproché pour en reconnaître la magnificence et l'immensité, il se reposa quelques instants, et les étudiants lui dirent : « Maître, voyez combien cette ville est belle ! » Il répondit : « Assurément elle est belle. » Ils dirent encore : « Plût à Dieu qu'elle fût à vous ! Mais l'accepteriez-vous seulement ? » et ils attendaient de lui quelque parole de bonne édification. Il répondit en effet : « Et qu'en ferais-je ? » Ils lui dirent : « Vous la vendriez au roi de France et avec l'argent qui vous en reviendrait,

vous bâtiriez tous les couvents des frères-prêcheurs. » Il répondit : « Ah ! que j'aimerais mieux avoir les homélies de Chrysostôme sur l'évangile de saint Mathieu ! Car cette ville, si elle était à moi, me demanderait beaucoup de soins pour être bien gouvernée ; elle m'arracherait donc à la contemplation des choses divines et me priverait de la meilleure consolation de mon âme. A mesure que l'amour des biens temporels s'augmente en nous, il nous sépare plus complètement et plus dangereusement des biens célestes. »

Aux travaux du professorat il joignait ceux de la prédication chrétienne. Pendant le carême de 1259, il donna une série d'instructions, spécialement pour les écoliers, dans l'église du couvent de Saint-Jacques. L'audace des derniers tenants de Siger et de Saint-Amour était encore extrême et ils ne craignirent pas, le soir du dimanche des Rameaux, de faire interrompre le sermon du docteur angélique par un appariteur de l'université qui vint signifier je ne sais quel ordre

aux étudiants et à leur maître. C'est le souverain pontife Alexandre IV qui nous apprend cet attentat, en le flétrissant, dans sa bulle du 26 juin suivant.

Voici comment un des premiers biographes de l'Ange de l'Ecole, Guillaume de Tocco, apprécie sa manière d'annoncer la parole de Dieu. « Il voulait avant tout plaire au Seigneur et être utile au peuple ; il composait donc ses sermons, non avec le langage piquant de la sagesse humaine, mais avec des pensées surnaturelles et pleines de force. Il évitait d'y faire entrer ce qui flatte la curiosité plutôt que de servir à l'utilité des auditeurs. Il parlait, sans en avoir de honte, le langage vulgaire de son pays natal, n'ayant pu s'en défaire à cause de son état habituel de contemplation<sup>1</sup>. Il choisissait et développait des sujets convenables à la foule, laissant aux

1. « In illo suo vulgari natalis soli, quod propter continuum mentis raptum mutare non potuit, proponebat et prosequabatur utilis populo. » *Boll.*, tom. cit., p. 674. Ce curieux détail convient non seulement aux prédications de S. Thomas en Italie, mais encore à celles qu'il fit en France, les dialectes romans n'étant pas alors si séparés qu'ils le sont aujourd'hui.

disputes d'école toutes les questions subtiles; et le peuple l'écoutait avec autant de respect que si sa prédication fût venue immédiatement de Dieu. D'ailleurs, ce qu'il disait de bouche, il l'accomplissait dans ses œuvres, n'osant rien prêcher aux autres que la grâce divine ne lui eût donné la force de faire lui-même le premier. Il s'étonnait souvent, comme on le lui a entendu répéter mille fois, que des chrétiens et surtout des religieux pussent parler d'autre chose que de Dieu et des objets qui servent à l'édification des âmes. Aussi avait-il coutume, dès sa plus tendre jeunesse, de quitter le parloir et d'abandonner ses visiteurs, quels qu'ils fussent, dès que l'on cessait de s'entretenir de Dieu et de ce qui peut se rapporter à Dieu, comme si une conversation inutile à l'édification d'autrui ne le regardait nullement; il se retirait de même lorsque, parlant de Dieu, on n'en disait pas ce qu'il convient d'en dire. Car, à l'école de la sagesse éternelle, il avait appris à donner à tous ses actes, soit qu'il écrivît, soit qu'il enseignât, une

sorte de mouvement circulaire : d'abord il sortait de lui-même et s'élevait à Dieu par la prière; ensuite il redescendait de Dieu au prochain par l'enseignement, et ceci l'aidait à remonter de nouveau vers Dieu par la contemplation et l'oraison. »

Les phénomènes surnaturels qui se rencontrent si souvent et avec tant de certitude dans la vie des saints, ne tardèrent pas à apparaître dans celle de frère Thomas d'Aquin. Il était encore jeune professeur à l'université de Paris, lorsqu'une nuit, après avoir argumenté tout le jour sur une question qu'il devait exposer et résoudre le lendemain, il s'aperçut, en se levant pour sa prière accoutumée, qu'une sorte de tumeur ou de dent extraordinaire s'était formée dans sa bouche et l'empêchait de parler distinctement. « Ah! mon Dieu! murmura-t-il, cela m'interdira les leçons et la prédication. » Et fort inquiet, car il ne pouvait, à une heure pareille, s'appliquer aucun remède assez prompt, il appela son compagnon et lui exposa sa peine.

• Celui-ci fut d'avis que, dès le matin, l'on prévînt l'université de l'empêchement survenu, et que l'on recourût au fer des chirurgiens. Mais notre docteur, réfléchissant à l'étonnement causé par son absence et au danger de l'opération qu'on lui conseillait, répondit : « Je ne vois pour moi nul remède sinon de me confier à la providence divine. » Et immédiatement il alla prier devant le grand autel de saint Dominique, et soudain il se trouva guéri, la tumeur étant dissoute sans douleur, et la dent tombée sans effort. Il n'était pas d'intelligence étroite, ni de jugement crédule; cependant il reconnut en cette occasion une intervention miraculeuse du Seigneur, et longtemps il conserva cette dent, comme souvenir du bienfait dont il avait été l'objet.

Aux fêtes de la Pentecôte de l'an 1259, il se rendit à Valenciennes, pour le chapitre des provinciaux de son ordre. Il y fut mandé, soit comme assistant du provincial de Rome, car il appartenait toujours à la circonscription dont le couvent de Sainte-Sabine était le centre, soit plutôt

comme consultant extraordinaire pour la réglementation des études. Et de fait, il y fut chargé, avec frère Albert-le-grand, frère Bonhomme-le-brelon, frère Florent de France et frère Pierre de Tarentaise, tous maîtres en théologie de l'académie de Paris, de réviser et d'organiser définitivement les programmes de philosophie et de théologie qui furent suivis par les frères-prêcheurs durant tout le moyen-âge.

Il revint promptement à l'université où il achevait son triennat d'enseignement. Son attention se portait alors tout spécialement sur le progrès que les rêveries dangereuses de l'arabe Averroës faisaient jusque dans le peuple chrétien. Les croisades, en établissant un contact plus fréquent entre l'Europe et les peuples orientaux; les écrits d'Aristote, en nous arrivant enveloppés dans les faux commentaires des philosophes mahométans, favorisaient singulièrement cette infiltration pernicieuse de doctrines fatalistes et panthéistes. Ainsi, la théorie d'après laquelle tous les hommes n'ont qu'une seule et

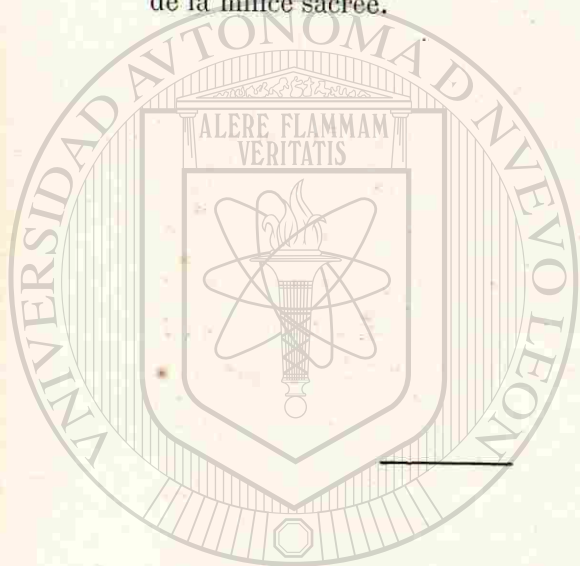
même intelligence, tout entière en chacun, toujours unique et toujours la même à travers les générations et les siècles, était devenue chère aux écoliers bouffons et débauchés qui pullulaient à Paris<sup>1</sup>. Les simples se laissaient séduire par leurs sophismes souvent immondes, et il s'était trouvé récemment, non loin du couvent de Saint-Jacques, un pauvre soldat qui refusait de se purifier de ses péchés par la pénitence, en disant : « Si l'âme de saint Pierre est sauvée, je le serai, moi aussi; car, puisque nous avons une seule et même intelligence, nous aurons conséquemment une même fin et un même sort. » A ces erreurs grossières, saint Thomas d'Aquin opposa des leçons et des traités énergiques, surtout l'opuscule de *l'unité de l'intellect contre les*

1. « Quem errorem cum essent scholares *Gotardie* imitantes qui Averrois erant communiter sectantes, » dit G. de Tocco. (*Boll.*, tom. cit., p. 666.) Echard propose de lire *Garlandie*, nom du quartier où se trouvait la fameuse rue du *Fouarre*, la rue des écoles d'alors; et il cite à l'appui ces deux dictons : « Hoc tritum est in Garlandia; Fuimus simul in Garlandia. » (*Op. cit.*, p. 334.) Je préfère lire *Gotardie*, mot qui s'appliquait aux *jongleurs* et *farceurs* du moyen-âge. On trouvera dans Du Cange des textes qui semblent décisifs en faveur de cette leçon.

*averroïstes* ; il ne se borne pas à y rappeler les décisions de la foi, il montre de plus qu'Averroës avait très-mal entendu, sinon falsifié, les livres d'Aristote, et qu'au lieu d'exposer sa philosophie il l'avait travestie indignement.

Ainsi, l'*Ange de l'Ecole* ne méritait pas seulement ce titre glorieux par l'éclatante et surhumaine lumière qu'il répandait dans la sainte Eglise; il le méritait encore par ses luttes contre le mensonge, par les coups redoutables qu'il portait à l'hérésie. Il n'était pas uniquement l'ange paisible de la contemplation, mais aussi l'ange armé des batailles divines. Ce n'était pas exclusivement par sa pureté virginale qu'il devenait le *docteur angelique*, mais davantage peut-être par son zèle à faire retentir jusqu'aux extrémités du monde le cri de guerre du premier des archanges : « Qui est comme Dieu? » Il lui eût été infiniment doux de s'enfermer dans le silence de sa pauvre cellule et de n'en sortir que pour paraître dans la chaire du prédicateur ou du professeur; mais l'autorité du souverain pontife

allait le mettre complètement en vue, et faire de lui le plus grand et le plus hardi des princes de la milice sacrée.

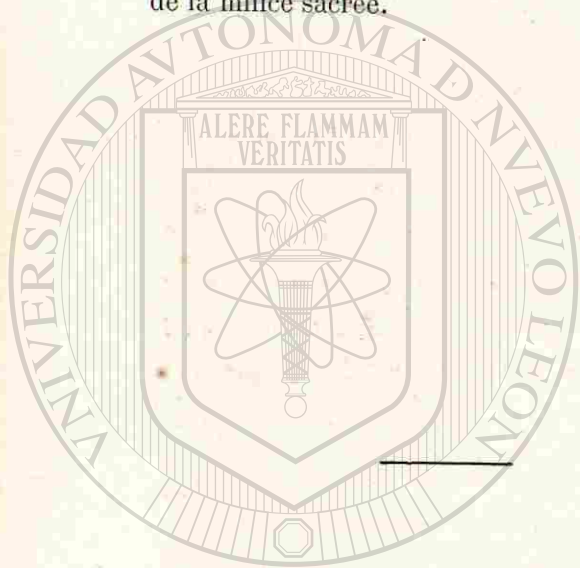


V.

Le pape Alexandre IV, qui avait naguère conseillé à Thomas d'Aquin d'accepter l'abbaye du Mont-Cassin et ses riches revenus, mourut en 1261, sans avoir réussi dans ses tentatives de l'élever aux dignités ecclésiastiques.

Mais Urbain IV, successeur d'Alexandre, voulut absolument, dès les premiers jours de son pontificat qui date du 29 août 1261, attacher à sa cour un homme de tant de savoir et de tant de vertu. Frère Thomas revint donc en

allait le mettre complètement en vue, et faire de lui le plus grand et le plus hardi des princes de la milice sacrée.



V.

Le pape Alexandre IV, qui avait naguère conseillé à Thomas d'Aquin d'accepter l'abbaye du Mont-Cassin et ses riches revenus, mourut en 1261, sans avoir réussi dans ses tentatives de l'élever aux dignités ecclésiastiques.

Mais Urbain IV, successeur d'Alexandre, voulut absolument, dès les premiers jours de son pontificat qui date du 29 août 1261, attacher à sa cour un homme de tant de savoir et de tant de vertu. Frère Thomas revint donc en



Italie, à l'âge de 36 ans, et reçut la charge de maître du sacré-palais qu'il devait remplir jusqu'en 1269. Il dirigeait, en cette qualité, l'école romaine ou apostolique annexée à la famille pontificale, et il expliquait l'Écriture-Sainte à l'entourage du Pape. Mais sa puissance intellectuelle était si grande qu'il enseignait également pour les religieux de son ordre, s'il s'en trouvait dans les villes où le conduisaient ses fonctions de maître du sacré-palais.

A Rome, il composa un nouveau commentaire sur les Sentences de Pierre Lombard; malheureusement ce livre s'est perdu peu de temps après la mort du saint auteur. Il expliqua aussi, de vive voix et par écrit, presque toutes les œuvres d'Aristote, sa physique, sa morale, sa politique, sa métaphysique, et le livre des *causes* du philosophe Proclus; il se servit, pour ces travaux, des notes qu'il avait autrefois recueillies à Cologne, lorsqu'il suivait les leçons du bienheureux Albert-le-grand.

De plus, et pour arriver à une exacte connais-

sance de la doctrine aristotélicienne, il fit exécuter une traduction nouvelle des monuments littéraires où elle est contenue; il n'en négligeait aucun, et toujours infatigable, ils les enrichissait tous de notes précieuses.

On le vit même alors soutenir publiquement, et en cinq ou six rencontres, des thèses sublimes sur la puissance de Dieu, sur l'âme et les créatures spirituelles, enfin sur d'autres questions mêlées ou *quodlibétiques*. Il y joignit une exposition du livre de Job qu'il fut le premier à expliquer suivant le sens rigoureux de la lettre; la difficulté d'une telle entreprise avait découragé tous ses prédécesseurs, et il eut la gloire d'y réussir parfaitement, et de rendre, sous une forme très-claire et pour ainsi dire dialectique, les discours et argumentations du saint patriarche et de ses amis.

Ce fut pareillement sous le pontificat du pape Urbain IV que le docteur angélique écrivit ou du moins acheva les quatre livres de la *Somme contre les Gentils*, incomparable préface de sa

Somme de théologie. Une raison simple, forte, persuasive, y parle aux incrédules, aux païens, aux mahométans. Elle leur démontre qu'ils n'ont pas un seul motif sérieux de se refuser à pénétrer avec humilité dans le temple de la foi; qu'ils sont assurés au contraire d'y trouver d'ineffables splendeurs dont le simple reflet a donné tant de gloire et de lumière à la philosophie chrétienne. L'histoire nous dit, et son témoignage est facile à recevoir, qu'en écrivant cette *somme* ou *résumé* contre les infidèles, Thomas d'Aquin était souvent comme en extase, insensible aux choses extérieures, entièrement plongé dans la contemplation divine. L'histoire ajoute un trait plus touchant encore : c'est que ce fameux ouvrage fut le fruit de la pauvreté évangélique non moins que de la science. Frère Antoine de Brescia, témoin dans le procès de canonisation du saint docteur, dépose ainsi : « Frère Nicolas de Marsillac, conseiller et chapelain du roi de Chypre, homme savant et de grande vertu, qui fut à Paris le disciple de frère Thomas, me

dit un jour en pleurant : « Frère Antoine, j'ai vécu avec frère Thomas à Paris, et je vous dis devant Dieu que jamais je n'ai vu un homme si pur et si ami de la pauvreté; car lorsqu'il écrivait et composait son livre contre les gentils, il n'avait point de feuilles de papier, mais seulement de tout petits billets; et cependant il aurait pu certainement se procurer des cahiers, mais il n'avait aucun souci des choses temporelles. » Le témoin, interrogé sur le temps de cette conversation, a répondu qu'il y a 13 ans; sur le mois, il a dit que ce fut en septembre; sur le jour, il a déclaré ne s'en point souvenir. Interrogé sur ceux qui l'entendirent, il a cité frère Pierre de Mantoue et plusieurs autres dont il a dit ne pas se rappeler les noms. Interrogé sur le lieu où cela s'est passé, il a dit que ce fut en l'île de Chypre, au couvent de Nicosie, dans les écoles du couvent<sup>1</sup>. »

Le souverain pontife, apprenant chaque jour

1. Procès de canonisation (*Boll.*, tom. cit., p. 708), séance du samedi 4 août 1319.

à estimer davantage son maître du sacré-palais, lui confia la tâche de préparer le retour des grecs à l'unité romaine. Il lui remit pour cela un petit recueil de textes plus ou moins fidèlement empruntés aux Pères de l'église orientale. Thomas d'Aquin n'était pas pleinement satisfait de ce canevas où il soupçonnait diverses erreurs qu'il ne pouvait cependant redresser, faute de documents suffisants pour le nombre et pour l'authenticité. Néanmoins, il s'efforça de tirer parti de cette compilation, en éclaircissant les passages qui paraissaient opposés à la foi, et en montrant que cet ensemble de textes était d'accord avec la doctrine constante du Saint-Siège. Ainsi se trouvèrent réfutées les erreurs, les prétentions orgueilleuses, les fourberies, des successeurs de Nestorius, d'Eutychès et de Photius ; ainsi se trouva faite, pour les siècles futurs, une des plus puissantes démonstrations de la primauté et de l'infaillibilité des successeurs de saint Pierre. Hélas ! pourquoi l'auteur de cet utile écrit devait-il bientôt disparaître, au

moment même où sa connaissance approfondie de la philosophie et de la théologie grecques, sa dialectique très-supérieure aux arguties des byzantins, son éclatante sainteté et son auréole de docteur, allaient si bien servir les intérêts de l'union de l'orient et de l'occident, au concile oecuménique de Lyon ?

Pourquoi parlé-je seulement de l'auréole du docteur et non point aussi de la couronne du poète ? Urbain IV était résolu d'étendre à l'univers entier la belle fête du Saint-Sacrement qui se célébrait depuis quelques années dans le diocèse de Liège. Pour cet admirable mystère, il voulait un office liturgique tout-à-fait excellent ; et comme déjà l'architecture, la peinture et la sculpture, s'inspirant de la divine eucharistie, lui avaient rendu cet hommage merveilleux qui s'appelle une cathédrale catholique, ainsi le pape entendait que les deux arts les plus élevés, la musique et la poésie, enfantaient aussi un chef-d'œuvre à la gloire du corps et du sang de Notre-Seigneur.

Il s'adressa donc à frère Thomas d'Aquin; et celui-ci, alliant ensemble au plus haut degré le génie artistique et le génie théologique, composa ce poème où les figures de l'ancienne loi, les réalités de la nouvelle, les promesses et les arrhes de la vie future, sont enchâssées dans un langage simple et pourtant solennel, plein de tendresse, de force, de lumière. L'élégance de ce style, la sonorité de ce rythme, l'expression et le sentiment ascétique de cette mélodie ne peuvent être dépassés. « Rien de plus pieux ne se dit et ne se chante dans l'Eglise de Dieu, » comme parle un contemporain, frère Jean de Colonna, dominicain et archevêque de Messine<sup>1</sup>.

Le jour de la Fête-Dieu de l'année 1368, Elie Raymondi, maître-général de l'ordre des frères-prêcheurs se rendit de Viterbe à Monte-Fiascone où le pape Urbain V tenait sa cour; il venait le supplier d'accorder à son ordre le corps de saint

1. « Officium de corpore Christi, quo devotius in Ecclesia Dei non dicitur nec cantatur. » (*De viris illustribus ethnicis et christianis*, ouvrage composé avant 1290 et cité par Echard, tom. II, p. 340.)

Thomas d'Aquin. « Aussitôt après les vêpres, comme Sa Sainteté donnait audience publique en présence de tous les cardinaux, le maître-général entra et commença à parler ainsi: « Très-saint Père, j'ai à présenter à Votre Sainteté, s'il vous plaît, une supplique relative à notre affaire; mais avant de la proposer, permettez-moi deux remarques préliminaires. Premièrement, saint Thomas, qui appartenait à notre ordre, a composé l'office d'aujourd'hui sur le commandement que lui en fit le seigneur pape Urbain IV. » Et aussitôt le seigneur pape lui dit: « Je n'admets pas cela; prouvez-le d'abord. » Alors le maître-général cita la légende<sup>1</sup> et invoqua l'opinion commune des hommes. Et sur-le-champ, le seigneur comte de Nole et tous les seigneurs cardinaux s'écrièrent qu'ils en étaient témoins, et que ledit saint Thomas avait réellement composé l'office de la fête du corps de Notre-Seigneur, d'une manière excellente, subtile

1. Probablement la *Vie* de S. Thomas par G. de Tocco.

et merveilleuse. Après quoi, le seigneur pape dit que cela était vrai. Et il ajouta que le bienheureux Thomas avait une grâce singulière pour écrire sur le très-saint sacrement de l'Eucharistie, et par exemple, qu'il avait parfaitement expliqué le chapitre du droit ecclésiastique où il est parlé de la célébration des messes<sup>1</sup>, en sorte que, depuis le bienheureux Thomas, les canonistes pouvaient traiter et expliquer ce chapitre sans crainte d'erreur, ce qui n'arrivait pas communément avant lui. Cela dit, le seigneur pape interrogea le maître-général sur sa deuxième observation. Le maître répondit : « Très-saint Père, la seconde chose que j'ai à vous soumettre avant ma supplique, c'est que le même saint Thomas a fait un excellent commentaire des quatre évangiles par ordre du seigneur pape Urbain. » Et le seigneur pape lui dit : « Ceci, je vous l'accorde. Mais que voulez-vous en conclure ? » Le maître répondit : « Très-saint Père,

1. Cap. *Cum Marthæ*, lib. III, de *celebratione missarum*.

puisque le seigneur pape Urbain IV d'heureuse mémoire a imposé ces travaux à saint Thomas, et que par la grâce divine vous êtes le pape Urbain V, je vous supplie de donner quelques honneurs à notre saint en récompense de ses fatigues. » Alors le seigneur pape dit : « Quels honneurs dois-je lui donner ? » Le maître répondit : « Très-saint Père, qu'il demeure chez ses frères, c'est-à-dire les dominicains, et ils l'honoreront beaucoup. » Mais aussitôt le seigneur pape répliqua ainsi : « Eh ! quoi ? est-ce que mon ordre de saint Benoît n'est pas très-puissant et le vôtre presque nul pour honorer ce saint ? Il me semble donc mieux qu'il demeure chez nos moines. » Alors le maître-général répondit avec une profonde humilité : « Très-saint Père, il est très-vrai que l'ordre de saint Benoît est très-puissant, et que mon ordre, comparé à celui-là, est comme un peu de poussière, comme rien. Mais en même temps qu'il est très-puissant, l'ordre de saint Benoît a des saints presque en nombre infini, et il doit être occupé à les honorer ; au contraire,

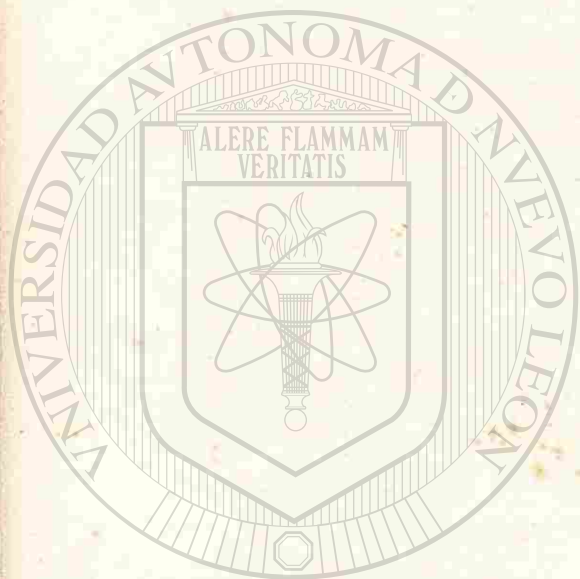
l'ordre des frères-prêcheurs que vous aimez particulièrement, ce sont vos lèvres sacrées qui nous l'ont dit souvent, très-saint Père, cet ordre n'a que deux saints outre saint Thomas, et si vous nous rendez celui-ci, nous l'honorons d'une façon excellente avec les autres. »

Après avoir encore hésité quelques instants, le souverain pontife attribua le corps du docteur angélique au maître-général des dominicains, et dès le lendemain il lui dit : « Avez-vous la tête du bienheureux Thomas ? » Le maître-général répondit : « Non, très-saint Père. » Le pape : « Savez-vous où elle est ? » Le maître-général : « Très-saint Père, je le sais. » Le pape : « Et où est-elle ? » Le maître-général : « A Piperno, dans la maison du seigneur abbé de Fossanuova, sous très-forte garde, en un reliquaire fermé par quatre clefs : l'une est aux mains du seigneur abbé, une autre appartient au podestat ou au conseil de Piperno, les deux dernières sont conservées par les moines. » Et alors le seigneur pape ajouta : « Je vous donne la tête du

bienheureux Thomas afin que vous la portiez à Toulouse avec son corps<sup>1</sup>. »

Ainsi l'office de la Fête-Dieu fut le prix et la rançon du corps de saint Thomas d'Aquin.

1. Boll., *tom. cit.*, p. 730.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

VII.

Dans le curieux entretien que nous venons de rapporter, frère Elie Raymondi disait au souverain pontife Urbain V que son prédécesseur Urbain IV avait ordonné autrefois à saint Thomas d'Aquin de composer un commentaire sur les évangélistes. C'est l'ouvrage resté fameux sous le titre de *chaîne d'or*, vrai joyau de science biblique, de piété suave et d'art littéraire; l'érudition la plus consommée en a formé les innombrables chaînons avec les plus beaux textes qui

se rencontraient dans les manuscrits qu'on pouvait alors avoir des saints Pères et des écrivains ecclésiastiques. Le docteur angélique n'avait été primitivement chargé que d'exposer les deux premiers évangiles; son ami saint Bonaventure devait commenter les deux autres. Mais ce séraphique docteur, étant ministre-général de l'ordre de saint François, ne put trouver assez de loisirs pour une œuvre qui en exigeait beaucoup, et Thomas d'Aquin dut accepter le travail tout entier<sup>1</sup>. Il le commença en la ville d'Orviéto et dédia l'explication de saint Mathieu à Urbain IV; mais comme ce grand pape mourut peu de temps après, le reste de l'ouvrage fut dédié au cardinal dominicain Hannibaldo dei Hannibaldi, naguère disciple de saint Thomas à Paris, maintenant son protecteur et toujours son ami intime.

Vers cette époque, le maître quittait parfois

1. Echard (*tom. cit.*, p. 340) regarde comme une fable le récit d'après lequel S. Bonaventure aurait été chargé, avec S. Thomas, de rédiger un office du Saint-Sacrement. Il se peut, en effet, que la tradition ait appliqué à cet office liturgique ce qui est vrai de la chaîne d'or.

son couvent de Sainte-Sabine, et allait se reposer au pied des montagnes de Tusculum, dans le château-fort de la Molara qui appartenait à l'oncle de son élève et ami, au cardinal Richard dei Hannibaldi. Il y passa notamment une fois les fêtes de Noël qui sont des jours de vacances pour les écoles d'Italie. Deux Israélites de Rome, gens de grande fortune et de science, s'y rendirent aussi, suivant leur coutume, pour visiter le cardinal<sup>1</sup>. Celui-ci désira les mettre en relations avec notre docteur afin qu'ils traitassent ensemble des points controversés entre l'Eglise et la Synagogue. Ils lui parlèrent donc fort longuement de la Loi mosaïque et de la venue du Messie. Frère Thomas leur indiqua les preuves de l'abrogation de l'Ancien-Testament et leur montra, par les prophéties, que leur attente d'un Rédempteur était désormais sans motif. Puis il leur donna rendez-vous pour le lendemain, les

1. Ce trait historique montre une fois de plus de quelle protection le Saint-Siège a entouré le peuple juif au moyen-âge.



invitant à lui soumettre leurs objections et leurs prétendues raisons de persévérer dans le judaïsme. En attendant cette seconde réunion, il pria très-ardemment pour leurs âmes, demandant au Fils de Dieu de lui accorder leur conversion, en cet anniversaire de sa bienheureuse naissance. Le jour de Noël étant arrivé, voici que les deux docteurs juifs se présentent tout changés; ils se déclarent incapables de répondre à ce qu'ils ont entendu de si clair et de si certain; ils ne veulent pas résister à l'Esprit de sagesse qui a parlé par la bouche de leur aimable adversaire; sur-le-champ ils abjurent le judaïsme entre ses mains. Et ce fut une grande exultation au château de la Molara en ce jour-là, et le cardinal y fit célébrer très-joyeusement une double fête.

Une autre fois, saint Thomas d'Aquin et son compagnon, frère Raynald de Piperno, tombèrent l'un et l'autre malades dans cette même résidence des cardinaux Richard et Hannibaldo dei Hannibaldi. Le docteur angélique fut promptement

ment guéri, mais Raynald continuait à souffrir d'une fièvre dangereuse. Notre saint le visitait, le réconfortait par ses paroles toutes célestes, et lui inspirait une grande patience. Il lui conseilla aussi d'avoir une dévotion spéciale pour sainte Agnès et d'attendre d'elle, avec une entière confiance, le bienfait d'un rapide rétablissement.

Puis, implorant les mérites de cette glorieuse martyre et la priant d'intercéder auprès de Dieu, il plaça sur la poitrine de l'infirmes une relique de la sainte qu'il portait habituellement suspendue à son cou; à peine sa prière était-elle achevée que Raynald, guéri et plein de joie, put se relever et s'asseoir sur son lit de douleur. « Quelques-uns, dit Guillaume de Tocco, attribuèrent ce miracle à la prière du docteur, d'autres à la puissance de la vierge; mais il est mieux de dire qu'il a été opéré par les mérites de tous les deux; leur commune prière monta vers Dieu, et la vierge sainte, touchée par l'invocation du docteur, obtint la grâce de la santé pour le malade. »

Les hautes murailles de la Molarat ne sont pas complètement détruites. Il en reste de magnifiques débris qu'on voit de loin se détacher fièrement sur un ciel d'azur et d'or. Le lierre, le rosier sauvage et la ronce habitent seuls parmi ces arceaux et ces pans de mur gigantesques. Parfois quelques étudiants y viennent de Rome, cherchant les traces du docteur angélique dans la solitude profonde qui fut, il y a six siècles, le séjour féodal des cardinaux Hannibaldi. Nous y étions nous-même le 14 septembre 1862, avec de fidèles amis dont l'un prêche aujourd'hui la foi chrétienne et la doctrine de saint Thomas jus-

1. Un des élèves et des plus anciens biographes de saint Thomas, frère Tolomeo de Lucques, évêque de Torcello près de Venise, raconte qu'il accompagnait le docteur angélique et frère Raynald dans ce voyage de Rome à la Molarat, et il en fixe la date à la fin de 1272. « Præfatus doctor, dit-il, infirmatus est de tertiaris, socius vero suus fr. Raynaldus de continua gravi, et cum non apparerent in eo signa critica, medici D. Richardi (cardinalis) male judicabant de ipso. » Il nous apprend ensuite que S. Thomas avait obtenu les reliques de sainte Agnès à Rome, « quas ex devotione secum ferebat de urbe; » et qu'en reconnaissance de la guérison de Raynald, il avait décidé de fêter tous les ans, d'une manière solennelle, la mémoire de la glorieuse martyre, et cela « cum bona refectione fratrum, » ajoute naïvement Tolomeo. Mais il ne le fit qu'une fois, le 21 janvier 1273, en la ville de Naples; car, au 21 janvier suivant, il était déjà en route pour se rendre au concile de Lyon. (cf. Echard, *tom. cit.*, p. 282; et *Tholomei Annal.*, lib. XIII, c. 10, in annum 1274.)

que sur les plages de la Sénégambie et au milieu des Volofs. Puisse le docteur angélique, cher et hardi missionnaire, vous garder des fièvres brûlantes de l'Afrique, comme autrefois frère Raynald de celles de la Molarat; et tandis que vous employez la vivifiante théologie de l'Ange de l'Ecole à créer un peuple avec les pauvres âmes que vous arrachez à l'ange des ténèbres, aidez encore, par vos souffrances et par vos prières, ces compagnons de vos pèlerinages d'autrefois, qui ont aussi à refaire un peuple nouveau avec cette pauvre France où tant de sophistes ont remplacé saint Thomas d'Aquin!

Et vous, ruines aimées de la Molarat, ne périssez pas tout entières. Arceau grandiose, qui encadres si bien le soleil levant et qui fus sans doute l'arc triomphal de l'église où frère Thomas reçut au baptême les deux juifs convertis, ne seras-tu pas bientôt l'arc-de-triomphe qui doit célébrer, non point la victoire de Titus et la fin du peuple hébreu, mais la douce victoire de Jésus-Christ fils de Dieu et la renaissance chrétienne d'Israël?

Les voyages de la cour pontificale et ses changements de résidence obligèrent Thomas d'Aquin à s'éloigner souvent de Rome, et comme le sèmeur de l'évangile, à jeter le bon grain de sa parole sur des auditoires différents. On l'entendit successivement à Orviéto, à Pérouse, à Viterbe, à Bologne, à Anagni. Ici, l'on voit encore l'école où il a enseigné, l'église où il a prié, la salle basse et voûtée où il se retirait avec ses élèves durant les orages. Toutes les maisons de la ville ont un fac-simile de la croix qu'il peignit alors pour se délasser et qui inspire aux habitants une grande confiance, leur servant de protection contre le feu du ciel. Elle a presque la forme d'une croix grecque et elle est divisée en 268 petits carrés qui renferment chacun une lettre majuscule; en partant de celle qui est au centre et en lisant dans toutes les directions possibles, on trouve quatre invocations à la croix du Sauveur; l'ensemble forme deux distiques latins dont voici le sens: « La croix est mon salut assuré. — C'est la croix que j'adore toujours. —

La croix du Seigneur est avec moi. — La croix est mon refuge<sup>1</sup>. »

Bologne a conservé le souvenir de l'admirable humilité de notre docteur. Il y était un jour de passage, et selon sa coutume, il se promenait doucement dans le cloître du couvent, avec cet air méditatif et ce recueillement qui lui étaient naturels. Un religieux d'une autre maison, ne le connaissant point et désirant avoir un compagnon pour aller traiter en ville quelques affaires, vint droit à lui et lui dit: « Mon bon frère, le prieur a ordonné que vous veniez avec moi; » car, en effet, le prieur avait permis à ce frère de se faire accompagner par le premier religieux qu'il rencontrerait. Notre saint, inclinant aussitôt la tête, le suivit au dehors. Mais, ne pouvant marcher assez vite, il recevait de fréquents reproches de son compagnon et s'excusait humblement. Des habitants de la ville le reconnurent,

1. « Crux mihi certa salus. — Crux est quam semper adoro.  
— Crux Domini mecum. — Crux mihi refugium. »

[Cf. *L'année liturgique à Rome*, par Mgr Barbier de Montault, 2<sup>e</sup> édit., 1862, p. 196-197.]

s'étonnèrent qu'un si grand docteur fût comme le serviteur d'un frère de si petite condition, et soupçonnant qu'il y avait en cela quelque erreur, ils apprirent à l'étranger quel était celui qu'il traitait de la sorte. Le pauvre religieux se retourna du côté de frère Thomas et lui demanda pardon en considération de son ignorance. Les bolonais s'approchèrent aussi de lui avec respect, et il répondit à leurs compliments : « C'est dans l'obéissance que se trouve la perfection de toute vie religieuse ; ne faut-il pas que l'homme se soumette à l'homme à cause de Dieu, puisqu'un Dieu a obéi à l'homme à cause de l'homme? »

Les voyages, l'enseignement quotidien, l'explication des Saintes-Ecritures, l'apostolat de la prédication, n'empêchaient pas Thomas d'Aquin de composer de nouveaux écrits. Dès longtemps et surtout à cette époque de sa vie, on le consultait de toutes les parties du monde chrétien, et ses réponses, assez mal désignées sous le nom d'*opuscules*, puisque beaucoup sont de longs ou-

vrages, allaient porter la lumière dans toutes les universités, dans toutes les églises, dans toutes les écoles. Les condisciples du docteur avaient eu autrefois les prémices de cette surprenante fécondité ; ses frères en religion, surtout frère Raynald et frère Sylvestre, son maître-général Jean de Verceil, le lecteur ou professeur de Venise, celui de Besançon, le prévôt de Louvain, le grand-chantre de la cathédrale d'Antioche, l'archidiacre de Trente, maître Philippe et maître Jacques de Burgos, l'archevêque de Palerme, un chevalier d'au-delà des monts, et bien d'autres personnages encore, puisèrent abondamment au trésor de sa doctrine. A celui-ci, il adressait un *abrégé de théologie* ; à celui-là, un traité *contre les grecs, les arméniens et les sarrasins* ; à cet autre, une explication *des articles de la foi et des sacrements de l'Eglise*, ou bien une exposition *du symbole des apôtres, de l'oraison dominicale et de la salutation angélique*, ou encore de savants traités sur les hautes questions de la psychologie, sur la connaissance intellectuelle

divine et humaine, sur le destin, sur la possibilité d'un monde éternel mais créé par Dieu, enfin sur divers problèmes de chimie. Il ne négligeait pas non plus de satisfaire aux questions qu'il recevait touchant les textes du droit canonique, l'astrologie et même la physiologie. A la duchesse Marguerite de Brabant, comtesse de Flandre, il traçait les règles de bonne politique qu'elle devait observer à l'endroit des juifs de ses états. Au roi de Chypre, Hugues II de Lusignan, il dédiait un livre excellent sur *le gouvernement des princes*; malheureusement, la mort prématurée du jeune monarque ne lui permit point d'en profiter, et nous priva nous-mêmes de la suite que le saint docteur eût probablement donnée à son ouvrage.

L'ancien adversaire des ordres religieux mendiants, Guillaume de Saint-Amour, avait gardé un profond silence depuis sa condamnation jusqu'à la fin du pontificat d'Urbain IV. Mais l'élection de Clément IV, au commencement de l'année 1265, lui rendit soudain quelque espé-

rance de triompher à son tour. Dans sa retraite, il avait retouché son livre des *périls des derniers temps*; il le fit reparaitre sous le titre de *collection extraite des Ecritures catholiques et canoniques pour la défense de la hiérarchie ecclésiastique contre les faux-prêcheurs*. Il poussa même l'audace au point d'envoyer son libelle à Clément IV, mais il n'y put rien gagner qu'une seconde condamnation, en date du 18 octobre 1266. Le souverain pontife envoya le livre proscrire à maître Jean de Verceil, et par son intermédiaire, au docteur angélique. Celui-ci ne jugea pas devoir y répondre autrement que par une nouvelle édition de sa première réfutation intitulée : *contre les ennemis de la vie religieuse*.

Mais un professeur de l'université de Paris, probablement Gérard d'Abbeville, ayant publié deux libelles contre les franciscains et les dominicains, coupables, disait-il, de 109 erreurs graves, on lui répondit en l'accusant de soutenir lui-même 133 propositions formellement répréhensibles. Gérard venait de se défendre par un

troisième opuscule, quand Thomas d'Aquin se résolut à entrer dans la lice et à donner au public son précieux traité *de la perfection de la vie spirituelle*. L'abbeylois en fit une censure si ridicule qu'il ne parvint pas même cette fois à s'attirer une réponse. Ce fut seulement son cinquième et dernier libelle qui lui valut une réplique absolument décisive, et à la postérité, le livre du docteur angélique *contre ceux qui entravent les vocations religieuses*. Tel fut le dernier coup porté à la secte de Siger et de Saint-Amour; la victoire était complète et la paix assurée pour longtemps.

L'Ange de l'École méditait cependant une œuvre infiniment supérieure à tous ses écrits de polémique, à ses opuscules et à ses commentaires. La difficulté qu'éprouvaient les écoliers à se guider dans l'effrayant labyrinthe des questions philosophiques et théologiques; l'obscurité et la prolixité de la plupart des maîtres; le défaut d'ordre et de suite dans la méthode adoptée jusqu'alors d'expliquer tantôt Boèce et tantôt Aris-

tote, ici un livre de la Bible, et là Pierre Lombard; l'insuffisance notoire des *Sentences* de ce dernier, surtout depuis les travaux d'Albert-le-grand, d'Alexandre de Halès et de frère Bonaventure: toutes ces raisons sollicitaient Thomas d'Aquin à entreprendre un résumé complet, lumineux, homogène et bien coordonné, des vérités que la révélation chrétienne et l'intelligence humaine possèdent ensemble et qu'elles conservent dans un commun trésor. Car, pour le docteur angélique, la science n'est ni séparée ni indépendante de la foi. La théologie qui est l'expression la plus parfaite de celle-ci est en même temps la forme la plus sublime de celle-là. Assurément tout n'est pas la théologie; mais il n'est rien qui lui soit étranger et qui ne se rapporte à elle comme l'astre éclairé se rapporte au soleil qui l'éclaire, comme la nature se rapporte à la grâce qui l'ennoblit et lui donne des facultés nouvelles, comme l'instrument enfin se rapporte à l'ouvrier qui s'en sert pour un travail libre, intelligent, et par conséquent plein d'honneur et

de mérite. Une *Somme* ou abrégé de théologie devait donc renfermer, ou du moins illuminer de ses rayons et employer à son propre service, tout ce que l'esprit humain pouvait embrasser de connaissances naturelles et surnaturelles. Sans doute, la modestie de saint Thomas lui défendit plus d'une fois de méditer une œuvre pareille; mais l'utilité de l'Eglise et des âges à venir, les encouragements du Saint-Siège, une irrésistible impulsion de l'Esprit divin, le décidèrent à commencer de bâtir le plus grand monument intellectuel qui soit, et qui sera peut-être jamais sur la terre. Rien n'approche davantage de la vision claire et béatifique du ciel; et il semble que pour nous détourner d'y voir un chef-d'œuvre des anges plutôt qu'un travail fait de main d'homme, Dieu ait voulu qu'il ne pût être achevé et qu'il y manquât un couronnement, comme il manque une flèche ou un portail à nos plus belles cathédrales du moyen-âge.

Les premières pages de la *Somme* de théologie furent écrites vers 1265; le saint docteur ne

cessa plus de travailler à ce livre incomparable jusqu'au moment où sa mort lui fut annoncée, dans une vision de la fin de l'année 1273. Il ne laissait pas de composer de temps à autre quelqu'un de ces opuscules dont nous avons parlé, et de compléter ou de revoir ses *commentaires* sur la Bible, sur l'Aréopagite, sur la *Trinité* et les *Semaines* de Boèce. Mais la *Somme* demeurait son principal objet d'attention et d'activité. Il en avait déjà terminé deux parties<sup>1</sup> en 1269, lorsqu'il fut rappelé à Paris pour le chapitre général des *définites* de l'ordre. Cette assemblée se tint le 12 mai, aux fêtes de la Pentecôte.

Le retour du docteur angélique en France était un nouvel acte de renoncement aux biens et aux dignités de la terre; car le pape Clément IV lui avait récemment adressé une bulle

1. La première et la première de la seconde, pour parler le langage usité dans l'Ecole. Ces deux parties traitent de Dieu en sa nature et en ses personnes; de ses œuvres; de l'ange et de l'homme; de notre fin dernière ou de la béatitude; et en général, des moyens que nous avons d'arriver au bonheur et des obstacles que nous avons à vaincre pour cela.

de promotion à l'archevêché de Naples, lui attribuant en même temps, sinon pour lui du moins pour sa famille, les ressources temporelles du monastère des chanoines-réguliers de Saint-Pierre *ad aram*. Mais ce double bienfait avait encore trouvé le saint docteur invincible dans son amour de la pauvreté, et toute sa réponse avait été de supplier le souverain pontife d'oublier à jamais son nom qui n'était bon, pensait-il, qu'à être enseveli dans le silence du cloître.

## VIII.

Saint Thomas s'était embarqué sur la Méditerranée et faisait voile vers les côtes de la Provence, quand une terrible tempête assaillit le vaisseau qu'il montait. Mais son absolue confiance en Dieu le rendait bien supérieur à tous les dangers, et s'il avait quelque souci en mer, comme naguère en son couvent d'Anagni, c'était pour la vie des autres et nullement pour la sienne. Les matelots incapables de tenir contre l'orage étaient désespérés et hors de sens; lui



de promotion à l'archevêché de Naples, lui attribuant en même temps, sinon pour lui du moins pour sa famille, les ressources temporelles du monastère des chanoines-réguliers de Saint-Pierre *ad aram*. Mais ce double bienfait avait encore trouvé le saint docteur invincible dans son amour de la pauvreté, et toute sa réponse avait été de supplier le souverain pontife d'oublier à jamais son nom qui n'était bon, pensait-il, qu'à être enseveli dans le silence du cloître.

## VIII.

Saint Thomas s'était embarqué sur la Méditerranée et faisait voile vers les côtes de la Provence, quand une terrible tempête assaillit le vaisseau qu'il montait. Mais son absolue confiance en Dieu le rendait bien supérieur à tous les dangers, et s'il avait quelque souci en mer, comme naguère en son couvent d'Anagni, c'était pour la vie des autres et nullement pour la sienne. Les matelots incapables de tenir contre l'orage étaient désespérés et hors de sens; lui

seul gardait son habituelle tranquillité. Au milieu des ouragans et des tonnerres, il se munissait, selon sa coutume, du signe sacré de la croix et disait : « Un Dieu s'est incarné pour nous; un Dieu est mort pour nous. » Enfin le vent tomba et l'on put aborder en France.

L'université de Paris fut singulièrement heureuse de revoir ce docteur qui déjà l'avait tant honorée par ses écrits et ses leçons. L'opinion publique exigea pour ainsi dire qu'il ne s'éloignât plus du couvent de Saint-Jacques, et de fait, sur la fin de l'automne de 1269, il y reprit la direction des écoles dominicaines. On l'admira de nouveau dans les solennelles disputes théologiques où il excellait; les questions qu'il proposa et qu'il soutint publiquement pendant les deux années de sa régence, sont relatives aux *vertus*, à l'origine et à la notion du *mal*, à l'*union* du Verbe divin avec la nature humaine. Peut-être aussi commença-t-il en ce même temps son *abrégé de théologie* à l'usage de son fidèle et jeune compagnon, frère Raynald de Piperno.

Quelque puissance et quelque hardiesse qu'il eût à se frayer des voies auparavant inconnues et bientôt après fréquentées par tous les docteurs catholiques, il avait cependant un tendre respect pour les antiques méthodes auxquelles il était redevable de tant de trésors. Il savait de quelle réelle utilité elles avaient été autrefois, et il ne manquait pas de les suivre encore en certaines occurrences. Il se faisait volontiers commentateur, et ainsi qu'on disait alors, *apostillateur* des Saintes-Ecritures. Par ses notes sur l'évangile de saint Jean et sur les trois premiers nocturnes du psautier, il se montre à nous dans la plénitude de son savoir et de sa force. Mais où il s'est surpassé lui-même, c'est dans l'exposition qu'il a faite des épîtres de saint Paul. Il les tenait en extraordinaire estime et affection, les préférant à tout le reste de la Bible, l'évangile seul excepté. L'histoire raconte qu'il fut parfois assisté, pour les leçons qu'il leur consacra, d'un secours spécial du grand apôtre lui-même. Dès qu'il était embarrassé par une difficulté, il renvoyait ses

copistes, se prosternait à terre et trouvait bientôt une solution.

D'ailleurs, cette assistance divine qui l'entourait et qui se manifestait à lui par de célestes visions, devenait de plus en plus fréquente dans sa vie d'étude. Au temps qu'il dictait son commentaire sur Isaïe, il fut arrêté par un texte obscur et mystérieux dont il n'entendait, d'une manière satisfaisante, ni la lettre ni le sens spirituel. Plusieurs jours durant, il jeûna et pria avec beaucoup de ferveur; et après cela, frère Raynald s'étant réveillé la nuit, l'entendit qui tenait une conversation fort animée; mais il ne put saisir le sujet de l'entretien ni reconnaître la voix des interlocuteurs de son maître. Le silence s'étant fait, le docteur angélique appela son compagnon et dit : « Frère Raynald, levez-vous, allumez un flambeau, prenez le cahier où vous avez commencé d'écrire notre explication d'Isaïe et préparez-vous de rechef à écrire. » Et il dicta fort longtemps, avec la même facilité qu'il aurait eue à lire dans un livre. Ensuite il dit à

Raynald : « Mon fils, allez vous reposer, car il reste encore beaucoup de temps pour le sommeil. » Mais Raynald, avide de connaître entièrement le prodige secret qu'il n'avait pu que soupçonner et entrevoir, se jeta aux pieds de son maître, et ainsi prosterné il lui dit avec larmes : « Je ne me lèverai point d'ici, à moins que vous ne me disiez avec qui vous avez si longuement conversé pendant cette nuit; » et il le conjurait énergiquement au nom du Seigneur, mais le docteur répondait toujours : « Mon enfant, il vous est inutile de le savoir. » Vaincu enfin par ses instantes supplications, et ne voulant rien refuser à une prière faite au nom même de Notre-Seigneur, frère Thomas d'Aquin éclata en sanglots et dit : « Mon fils, vous avez vu quelle était mon affliction, depuis plusieurs jours, au sujet de ce texte dont je ne pouvais trouver l'interprétation et que je viens seulement de commenter. J'ai donc ardemment sollicité le Seigneur de daigner m'éclairer. Et voici qu'il a eu pitié de moi cette nuit; et il m'a envoyé les bien-

heureux apôtres Pierre et Paul sur l'intercession desquels je m'étais appuyé près de lui, et ils m'ont très-complètement instruit de toutes choses. Mais, de la part de Dieu, je vous ordonne d'en garder absolument le secret tant que je vivrai. »

Frère Raynald de Piperno, qui vécut dans l'intimité de saint Thomas durant les dernières années de sa vie, n'était pas le seul secrétaire dont il se servit. On ambitionnait cette fonction parmi ses élèves; les séculiers eux-mêmes étaient quelquefois admis à écrire sous sa dictée ou bien à copier ses manuscrits. Un breton du diocèse de Tréguier, nommé Even Garwith, se félicitait grandement d'avoir eu cet honneur, et il témoignait, avec frère Raynald et plusieurs autres, que parfois Thomas d'Aquin dictait en même temps à trois ou quatre secrétaires réunis dans sa chambre, et encore sur des matières totalement différentes. Garwith affirmait aussi qu'il l'avait vu, accablé de fatigue et saisi par le sommeil, continuer néanmoins de dicter en dormant,

comme si déjà son âme eût été délivrée des liens et du fardeau de la chair.

Un soir, il était dans sa cellule, occupé comme d'habitude à dicter un article de sa Somme théologique<sup>1</sup>, et pour aider le copiste, il tenait un flambeau près de lui. Redoutant d'être vu et admiré en quelque-une de ces extases qui se multipliaient de plus en plus dans sa vie, il dit à son secrétaire : « Quoi que vous voyiez en moi, n'appellez pas. » Et la méditation où il était absorbé lui faisant perdre l'usage de ses sens, il ne s'aperçut point que le flambeau se consumait entre ses doigts et que le feu les atteignait; il ne fit même aucun mouvement jusqu'à ce que la flamme se fût entièrement éteinte.

Il était cependant d'une extrême sensibilité naturelle, et telle était la délicatesse de son tempérament qu'il ne pouvait subir, sans de graves

1. D'après certains manuscrits, il s'agissait de la *Trinité*, et alors le fait que nous rapportons serait arrivé en Italie; suivant d'autres, saint Thomas traitait de la *témérité* (22. q. 33. a. 3.), et il composa certainement cet article à Paris.

accidents, la moindre opération douloureuse. Mais il avait pour remède la contemplation spirituelle qui l'élevait en quelque sorte au-dessus du monde matériel. Ainsi, pendant qu'il professait à Paris, on dut lui pratiquer une saignée; et avant que le chirurgien n'arrivât, il prit soin de se mettre en méditation afin que ni son corps ni son imagination n'eussent à souffrir. Une autre fois, les médecins prescrivirent de lui cautériser la jambe et il dit à son compagnon : « Quand viendra celui qui doit m'appliquer le feu, dites-le-moi un peu à l'avance. » Il se coucha donc sur son lit, étendit la jambe et se prépara; puis il entra si parfaitement en contemplation qu'il ne sentit aucunement le fer rouge et ne changea nullement de position. Ainsi, dit Guillaume de Tocco, quoique vivant dans un corps passible, il n'éprouvait déjà plus la souffrance des blessures corporelles.

Son âme était non moins inaccessible aux tentations de la vaine gloire. Fort peu soucieux de sa réputation, ayant un mépris absolu pour

tous les biens temporels, marchant dans le chemin de la vérité et de la vertu sans s'inquiéter des jugements des hommes, il disait quelquefois : « Je rends grâces à Dieu de n'avoir jamais obéi à une seule inspiration de vanité, et de ne m'être jamais enorgueilli ni élevé au-dessus de l'humilité qui me convient, encore que ma science, ma chaire de docteur, mes actes et mes succès académiques aient pu m'en fournir le prétexte. Si parfois un premier mouvement indélébile s'est manifesté en moi, la raison l'a aussitôt condamné et réprimé. »

Un soir, suivant la coutume de l'université de Paris, le chancelier de l'église Notre-Dame présidait à l'examen de licence des futurs maîtres en théologie. Un jeune bachelier se présenta qui soutint hardiment une opinion fausse et formellement contraire à l'enseignement de notre saint docteur. Celui-ci le souffrit très-patiemment et demeura aussi calme en son esprit qu'en ses paroles, ne se trouvant nullement blessé par les procédés orgueilleux de ce débutant. Il revenait

donc tranquillement au couvent de Saint-Jacques, lorsque ses frères et ses élèves indignés lui dirent : « Maître, nous avons été gravement offensés en votre personne; ce licencié ne devait point parler contre votre doctrine, et vous ne deviez pas, en face de tous les docteurs de Paris, subir en silence cette injure faite à la vérité même. » Frère Thomas d'Aquin leur répondit avec une infinie modération : « Mes enfants, j'ai cru qu'il fallait épargner ce jeune maître dans son premier essai et ne pas le couvrir de confusion en présence de tous les docteurs. Pour ce qui est de mon enseignement, je ne redoute la contradiction de personne, l'ayant toujours, grâce à Dieu! appuyé sur l'autorité des Saints et sur des raisons évidentes. Si toutefois, mes frères, vous blâmez ma patience, je pourrai demain suppléer à ce que j'ai omis de faire ce soir. » Et le lendemain, comme on était rassemblé dans le palais de l'évêque, saint Thomas et ses disciples assistant à la suite de l'examen, le téméraire candidat reproduisit ses thèses et ses

solutions de la veille sans y apporter l'ombre même d'une correction. Le docteur angélique lui dit alors très-doucement : « Maître, cette opinion que vous défendez ne peut être soutenue qu'au détriment de la vérité, car elle va contre tel concile; par conséquent, il faut vous déjuger si vous n'aimez mieux vous mettre en opposition avec le concile. » Il commença donc à modifier son langage, mais sans rien changer au fond de sa doctrine. Thomas d'Aquin le reprit de nouveau, lui cita le texte du concile, et le contraignit sur-le-champ à confesser son erreur et à demander humblement qu'on daignât l'instruire davantage. Sur ce, frère Thomas lui dit : « Maintenant, vous parlez bien; » et il lui enseigna ce qu'il devait tenir pour vrai, et tous les maîtres de l'université furent dans l'admiration de tant de science et de modestie, de tant de force et de bonté.

Au cours du procès de canonisation de notre angélique docteur, Barthélemy de Capoue, protonotaire du royaume de Sicile, fit la déposition

suivante : « Ledit témoin affirme avoir appris de plusieurs frères-prêcheurs dignes de foi qu'un jour frère Thomas disputait en l'université de Paris où se trouvait alors frère Jean de Peckam, de l'ordre des frères-mineurs, qui fut depuis archevêque de Cantorbéry; et bien que ledit frère Jean attaquât frère Thomas par des paroles aigres, ampoulées et hautaines, jamais frère Thomas ne prononça une parole contraire à l'humilité, mais il répondit toujours avec douceur et urbanité; et frère Thomas faisait de même dans toutes les discussions, si vives et si animées qu'elles fussent! » Peckam avait été disciple de saint Bonaventure à Paris, ensuite étudiant à Oxford où il avait pris sa licence en théologie; il était depuis peu revenu à Paris et y expliquait les *sentences* de Pierre Lombard, lorsqu'il eut, de 1269 à 1271, l'occasion d'argumenter contre les thèses de saint Thomas sur les *vertus* et le *mal*. Au xviii<sup>e</sup> siècle, on voyait encore au collège de

1. Boll., *tom. cit.*, p. 712.

Merton, en l'université d'Oxford, un manuscrit renfermant le récit de ces curieuses luttes scientifiques<sup>1</sup>.

Au lieu d'amoindrir l'autorité du docteur angélique, ces hostilités ne firent qu'augmenter et consacrer sa gloire. Les maîtres de l'université de Paris lui firent comme une place à part, au-dessus de tous les savants du monde. Divisés d'opinion sur les conditions matérielles du corps de Notre-Seigneur dans l'eucharistie, sur ses dimensions relativement à l'espace, enfin sur les espèces ou accidents sacramentels qui continuent d'exister miraculeusement, quoique privés de leur sujet ou substance propre, ils avaient plusieurs façons de parler de ce mystère adorable. Or, une telle diversité de pensées et de langage ne manquait pas d'être pernicieuse aux jeunes étudiants, soit en ébranlant la confiance qu'ils devaient à leurs professeurs, soit même

1. Th. James, *Elogia Oxoniocantabrig.*, p. 10, cité par Echard, *Scriptores*, tom. 1., p. 281.

en scandalisant leur foi peu éclairée encore. Voulant y apporter remède, les docteurs convinrent à l'unanimité de s'en remettre, de cette grave controverse, à la décision de frère Thomas; s'engageant à tenir pour vrai, conforme à la foi et parfaitement raisonnable, tout ce qu'il dirait, jugerait et définirait en cette matière; car, dès longtemps, ils avaient éprouvé avec quelle rare finesse d'esprit il arrivait à la vérité en toutes les questions, et avec quelle clarté il savait, mieux que personne au monde, exposer le résultat de ses recherches. Chacun développa donc par écrit son opinion et ses preuves, et les transmit au couvent de Saint-Jacques. L'Ange de l'Ecole se recueillit d'abord, fit une prière fervente, recourut à son moyen habituel de la contemplation et rédigea, le plus brièvement et le plus nettement possible, ce qu'il trouva par lui-même et ce que la grâce divine lui inspira.

Mais n'osant communiquer son travail aux docteurs de l'Ecole avant de le soumettre à

Notre-Seigneur dont il expliquait l'œuvre la plus sublime et qu'il avait choisi pour son unique maître, il alla s'agenouiller à l'autel du Saint-Sacrement, déposa son cahier devant le crucifix, comme fait un disciple devant son professeur, et élevant les mains il pria ainsi :

« Seigneur Jésus-Christ, qui êtes véritablement présent dans ce sacrement admirable, et qui opérez ici, divin ouvrier, tant de merveilles que je désire comprendre et enseigner exactement; je vous en prie et vous en supplie, si ce que j'ai écrit à votre sujet est véritable et vient de vous, daignez m'accorder la grâce de le bien dire et de l'exposer clairement. Si, au contraire, j'avais écrit quelque chose qui ne fût pas conforme à votre sainte foi et qui ne répondit pas aux mystères de votre sacrement, empêchez-moi de dire le plus petit mot qui semblerait s'écarter de la foi catholique. »

Frère Raynald de Piperno et d'autres religieux dominicains observaient le saint docteur durant cette prière. Tout-à-coup ils virent Jésus-



Christ lui apparaît debout, au-dessus du cahier qui renfermait sa dissertation, et ils entendirent le Seigneur qui lui disait : « Vous avez bien écrit touchant ce sacrement de mon corps; vous avez bien et justement résolu la question que l'on vous a proposée, autant que l'intelligence humaine peut la comprendre et la résoudre sur la terre. » Thomas d'Aquin demeura longtemps en méditation; une vision intellectuelle succéda à cette première vision sensible; et il fut élevé au-dessus de terre environ d'une coudée. Le prieur du couvent ainsi que beaucoup de religieux purent constater par eux-mêmes ce prodige, et ils en rendirent souvent le témoignage le plus authentique. Est-il nécessaire de dire avec quelle joie et avec quelle lucidité l'angélique docteur, encouragé par la voix même de Jésus-Christ, rendit sa sentence doctorale en pleine université?

Le saint roi de France Louis IX partageait les sentiments des docteurs de Paris à l'endroit de frère Thomas d'Aquin. Après la condamnation

de Guillaume de Saint-Amour et de Siger, il lui avait donné, pour lui et pour son ordre, deux chaires de théologie en l'université : c'était comme le prix de sa victoire. Peut-être aussi les liens de parenté, que plusieurs écrivains pensent avoir découvert entre la famille d'Aquin et la maison de France, rattachaient-ils plus tendrement le puissant monarque au simple religieux du couvent de Saint-Jacques<sup>1</sup>.

Grand politique autant que grand homme de guerre, Louis IX savait d'ailleurs que rien n'est préférable à la science des choses divines pour bien juger des choses humaines; et qu'un esprit habitué à contempler les vérités éternelles n'est que plus adroit dans le gouvernement des affaires temporelles; puisqu'il ressemble davantage à cet Esprit infini par la providence duquel tous les êtres, les plus humbles comme les plus élevés, sont parfaitement régis, coordonnés et

1. C'était particulièrement l'opinion adoptée par le cardinal Duperron qui l'affirma dans une harangue aux états-généraux de 1615. (cf. Touron, *Vie de S. Thomas*, p. 4.)

secourus en ce monde. Dans toutes ses difficultés, le roi en appelait aux lumières du docteur dominicain. Sachant d'expérience combien son jugement était droit et ses avis prudents, il lui envoyait chaque soir, quand le conseil royal devait s'assembler le lendemain, le sommaire des points embarrassants à décider, afin qu'il eût le temps de réfléchir aux moyens d'en assurer la bonne solution.

Quelquefois, et surtout à l'issue des conseils, saint Louis désirait le recevoir à sa table et continuer ainsi des conférences si utiles à l'état. Mais une invitation ne suffisait pas d'ordinaire; il fallait un ordre exprès du roi et un commandement du prieur des frères-prêcheurs. Thomas d'Aquin s'excusait principalement sur la composition de la Somme de théologie dont il achevait alors la deuxième partie<sup>1</sup>. Un jour donc de l'an 1269 ou 1270, il avait dû abandonner sa cel-

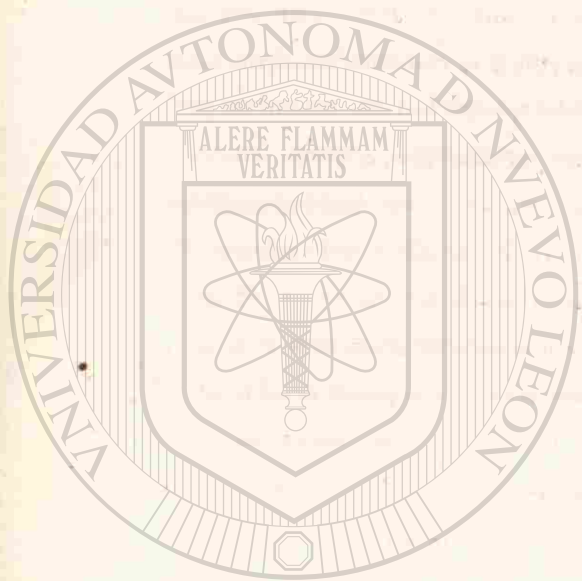
1. La seconde moitié de la seconde partie de la Somme traite des vertus et des vices en particulier: c'est l'application des principes de la morale à la vie pratique.

lule pour s'asseoir à la table du roi. Les préoccupations de l'enseignement et l'amour de la vérité lui firent oublier entièrement la cour et le festin. Entraîné par la force d'un raisonnement théologique, il interrompit soudain la conversation en frappant la table et en s'écriant: « Voilà qui est décisif contre l'hérésie des Manichéens! » Le prieur le secoua fortement par son manteau, essayant de le tirer de son état d'abstraction: « Maître, lui disait-il, remarquez donc que vous êtes présentement à la table du roi de France. » Revenant à lui, le docteur s'inclina devant le roi et le pria de lui pardonner une si étrange distraction en un tel lieu et en un tel moment. Le roi en éprouva une pieuse admiration, s'étonnant que le descendant des nobles comtes d'Aquin fût assez contemplatif et assez élevé en esprit pour ne pas être troublé dans ses méditations ordinaires, même par l'honneur et l'apparat d'une invitation à la cour. Et il prit soin qu'une pensée capable de ravir une telle intelligence ne fût point perdue: il appela son propre copiste et

voulut qu'il rédigeât et écrivît, séance tenante, ce que l'humilité de saint Thomas aurait désiré tenir secret.

Ce trait fort connu en rappelle un autre qui l'est moins et qui arriva un an ou deux plus tard. L'archevêque de Capoue, naguère disciple du saint docteur, avait le bonheur de lui donner l'hospitalité en sa maison. Un cardinal-légat du Saint-Siège, ayant beaucoup entendu vanter la science et la sainteté du maître, souhaita de le voir et dit à l'archevêque : « Disposez tout de façon à me procurer un entretien familial avec lui. » Le prélat le fit mander et il descendit de son cabinet d'étude, mais complètement abstrait dans ses réflexions. Ses visiteurs attendirent longtemps qu'il revînt à lui. Tout-à-coup son visage s'illumina d'une joie très-vive et il dit : « Maintenant je tiens ce que je cherchais. » Mais il ne s'aperçut pas encore de la compagnie où il était; il ne donna aucun signe de respect et le légat commençait à le mépriser. « Seigneur cardinal, dit alors l'archevêque, ne vous étonnez

pas; car il est souvent préoccupé au point de ne pouvoir parler aux personnes qui l'entourent. » Et l'ayant tiré fortement par son manteau, il parvint à le ramener de cette sorte de sommeil contemplatif. Lui, se voyant en présence de si hauts personnages, s'inclina humblement devant le cardinal et lui demanda pardon d'avoir tant différé de lui offrir ses respects. Et comme on l'interrogeait sur la cause de cette joie très-vive qu'il avait témoignée tout-à-l'heure, il dit : « J'avais longtemps pensé à telle question; je viens de découvrir là-dessus une fort belle raison qui m'a tout réjoui en mon âme, et ma joie s'est manifestée même extérieurement. »



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

IX.

Le 25 août 1270, Thomas d'Aquin eut la douleur de perdre son royal ami, saint Louis de France. Rien désormais ne pouvait plus le retenir parmi nous ; et comme l'Italie réclamait fortement sa présence, il quitta Paris sur la fin de l'année 1271, cédant sa chaire de professeur à frère Romain, neveu du futur pape Nicolas III. Mais à peine était-il parti que l'université en ressentit un grand dommage, sa lumière la plus éclatante lui étant ravie et transportée à une

école étrangère. Le recteur et les maîtres en écrivirent bientôt au chapitre général des dominicains assemblé en 1272 à Florence. Leurs plaintes ne furent point écoutées et ne pouvaient l'être; car, pas plus que les Eglises et les couvents d'Italie, le souverain pontife Grégoire X, nouvellement élu, ne consentait à l'éloignement d'un homme qui à lui seul valait une université entière.

D'abord il résida quelques mois à Rome, expliquant, soit dans les classes des frères-prêcheurs soit dans les églises, quelques fragments des épîtres de saint Paul aux Romains, aux Corinthiens, et aux Hébreux. Frère Raynald recueillait ces précieux commentaires; et le docteur angélique les relisait en y faisant les corrections nécessaires.

Pendant la semaine-sainte de l'année 1272, il fit d'éloquents prédications dans la basilique de Saint-Pierre, et ce qu'il dit de la passion de Notre-Seigneur toucha le peuple jusqu'aux larmes. Le jour de Pâques, son sermon eut pour

objet de porter les fidèles à se réjouir, avec la glorieuse vierge Marie, de la résurrection de son fils, de même que la veille ils avaient pris part à sa compassion. Son discours terminé, comme il descendait de la chaire, une pauvre malade, depuis longtemps affligée d'une perte de sang, et inutilement soignée par les médecins, s'approcha du saint docteur, toucha le bord de son manteau et se sentit immédiatement délivrée de toute infirmité. Elle le suivit au couvent de Sainte-Sabine où il demeurait, et ayant demandé à parler à frère Raynald, elle lui révéla sa guérison miraculeuse, et frère Raynald en fit souvent le récit à bien des personnes de qui Guillaume de Tocco le tenait.

Plusieurs sermons du docteur angélique nous ont été conservés, soit qu'il en ait lui-même écrit le canevas, soit que de jeunes religieux, entre autres frère Pierre d'Adria, les aient reproduits d'après leurs souvenirs et les traditions de leur ordre. Il en existe sans doute encore dans des manuscrits inédits que l'avenir nous fera con-

naître, au grand avantage des apôtres de la parole de Dieu. Ceux que nous possédons déjà sont d'une doctrine abondante et profonde, d'une piété vive, d'un style ingénieux et pénétrant. Ils montrent surtout que la meilleure sorte de préparation au ministère évangélique sera toujours d'étudier premièrement la sainte théologie, et de s'exercer premièrement aussi à une vie sainte.

Le roi de Naples, Charles I d'Anjou, semblait avoir hérité de l'affection de saint Louis son frère pour le docteur angélique. Il mit tout en œuvre afin de l'amener en son université et il sut obtenir du maître-général, Humbert de Romans, que frère Thomas d'Aquin viendrait occuper une chaire de théologie dans cette école qu'il avait déjà illustrée par ses études d'enfance et de jeunesse. C'était en 1272, après les grandes chaleurs de l'été pendant lesquelles Raynald de Piperno fut miraculeusement guéri, comme nous l'avons vu, au château-fort de la Molara. Le roi Charles, extrêmement heureux de possé-

der l'illustre maître, lui constitua un salaire mensuel d'une once d'or. Les étudiants suivirent en foule ses leçons, avides d'en recueillir les moindres parcelles que beaucoup d'entre eux devaient ensuite semer, comme un pur et céleste froment, dans les îles de l'archipel grec et jusque dans les diocèses lointains de l'empire de Constantinople, de la Palestine, de la Syrie et de la Chaldée. Aujourd'hui encore, dans les couvents dix fois séculaires de l'Asie-Mineure, on peut retrouver des textes grecs, syriaques, hébraïques, arabes, de la Somme théologique ou de la Somme contre les gentils<sup>1</sup>.

A Naples, saint Thomas poursuivit mais sans pouvoir l'achever son commentaire des épîtres de saint Paul; il y fut aidé par frère Raynald de Piperno qui n'était plus simplement son secrétaire mais souvent aussi son collaborateur, rédigeant ses leçons et travaillant sous son ins-

1. On peut voir dans les *Scriptores* d'Echard (tom. 1, p. 343-347) un catalogue de manuscrits grecs renfermant des ouvrages de S. Thomas. Plusieurs ont été imprimés et il n'est pas rare de rencontrer une édition hébraïque de la Somme contre les gentils.

piration. En reconnaissance de si utiles services, l'Ange de l'Ecole continuait, en ses moments de loisir, l'*abrégé de théologie* qu'il lui avait dédié et qui resta malheureusement incomplet. La *Somme théologique* s'élevait peu à peu vers son couronnement qu'elle ne devait pas non plus atteindre; ce que nous avons de la troisième partie<sup>1</sup> fut écrit en 1272 et 1273, et valut à son admirable auteur une nouvelle marque de divine approbation. Ce fut chez les frères-prêcheurs de Naples: frère Dominique de Caserte, sacristain de l'église conventuelle, homme d'une grande oraison, d'une vertu éprouvée et d'une merveilleuse activité que Dieu récompensa même par de nombreuses et admirables visions, s'était aperçu que frère Thomas descendait toujours de son cabinet d'étude à l'église, avant le chant des matines, et qu'il se hâtait en regagnant sa chambre de peur d'être remarqué par les autres religieux. Il résolut donc une fois de l'observer avec

1. Elle traite du Sauveur, des sacrements qu'il a institués, de la fin dernière et bienheureuse à laquelle il nous conduit.

soin; et s'approchant de lui par derrière, dans la chapelle de saint Nicolas où il priaient habituellement, il le vit élevé en l'air d'environ deux coudées. Il l'admira longuement et soudain il entendit une voix qui parlait du crucifix vers lequel le docteur angélique tournait en ce moment ses yeux baignés de larmes: « Thomas, lui disait le Sauveur crucifié, tu as bien écrit sur moi; quelle récompense veux-tu de moi pour ton travail? » Il répondit: « Seigneur, rien que vous! » Il en était alors aux questions de la troisième partie de la Somme où il traite de la passion et de la résurrection de Jésus-Christ. Les divines splendeurs qu'il lui fut donné d'entrevoir dès ce temps-là ne lui permirent guère d'aller plus avant dans son travail; car, n'était-elle pas un signe de sa mort pro-

1. S. Vincent Ferrier dit que le même témoignage fut encore donné par Notre-Seigneur à S. Thomas d'Aquin, lorsqu'il eut terminé, à Orviété, l'office du Saint-Sacrement. Ce fait se serait donc produit trois fois. La tradition d'Orviété est d'accord avec S. Vincent Ferrier; au couvent des dominicains, on montre encore l'image du crucifix qui a parlé. (Cf. *Philosophie* de Goulin, édit. latine d'Orviété, 1858, tom. I, p. 24, note.)

chaine, cette demande qui lui était adressée du ciel touchant le salaire auquel il prétendait ?

Sa santé commença donc à décliner au milieu de tant de travaux et de contemplations, redoutables même à un tempérament moins délicat que le sien. Il était assez fréquemment obligé de demeurer dans sa chambre, étendu sur un lit misérable, comme son divin Maître sur la croix. Un jeune religieux, fra Buonfiglio de Naples, était désigné pour le servir, et se faisait quelquefois remplacer auprès de lui par son frère, encore petit enfant. Un jour que celui-ci était de garde, il vit une étoile très-lumineuse et de la largeur de la fenêtre entrer tout-à-coup dans la cellule, s'arrêter un peu de temps au-dessus de la tête du docteur et s'éloigner ensuite pour disparaître. « Cet enfant, dit Guillaume de Tocco, a survécu jusqu'à ce jour dans une forte et bonne vieillesse ; il a raconté ce prodige aux inquisiteurs chargés du procès de canonisation ; il en a déposé et il en a affirmé la vérité, sous la foi du serment. »

Frère Raynald rapportait aussi que la bienheureuse vierge Marie, glorieuse mère de Dieu, avait apparu à saint Thomas et l'avait assuré de la sainteté de sa vie aussi bien que de la solidité de sa science. C'est l'Ange de l'Ecole lui-même qui, peu de jours avant sa mort, révéla ce fait à son disciple afin de le consoler et de le porter à glorifier Dieu. Il ajouta qu'il avait obtenu tout ce qu'il avait jamais demandé par l'intercession de Marie, notamment la grâce de ne point changer d'état et de ne point quitter l'ordre des frères-prêcheurs. « Etant lui-même vierge et très-pur, dit encore le biographe que je citais tout-à-l'heure, son âme et son corps étant également candides, comme ses confesseurs l'ont très-certainement déclaré, on est tout naturellement porté à croire que la Sainte-Vierge lui obtint de son divin fils cette science singulière et ce lis d'innocence, toujours immaculé, qui ont fait de lui le docteur de Marie. Car cette pieuse Mère, cette femme forte par excellence, ne se contente pas de parcourir les célestes phalanges ; elle



daigne aussi accorder aux pèlerins de la terre la consolation de sa présence; assise sur son trône royal auprès de Jésus son fils, elle ne daigne pas de regarder ce bas monde d'où elle s'est élevée si haut! »

D'autres visions affligeaient quelquefois notre incomparable maître, Dieu permettant au démon de le menacer et de l'éprouver, afin surtout de nous apprendre que le tentateur ne s'endort jamais, que ses défaites ne le découragent point, que nos victoires enfin ne nous dispensent ni de prier ni de veiller. Un matin que Jean de Blasio, jeune napolitain fort dévoué à saint Thomas et aux frères-prêcheurs, rendait visite au docteur angélique en sa petite cellule du couvent de

1. « Novit autem illa fortissima mulierum, mater pia, non solum intra colorum ordines discurrere, sed dignatur etiam peregrinantibus suæ presentie solatium non negare, quæ unde ascendit semper respicit et tamen juxta Filium reginæ considet. Quæ pie creditur doctori suo singularem illam scientiam a Filio impetrasse quam petiit cum puritatis lilio, quod sicut immaculatum Deo obtulit sic servavit. » (G. de Thoco, *ap. Boll., tom. cit., p. 670.*) Cette dévotion de S. Thomas pour la Sainte-Vierge et les témoignages de pleine orthodoxie que le Saint-Siège lui a si souvent donnés indiquent assez que sa doctrine sur l'Immaculée Conception n'a rien de contraire à l'enseignement de l'Eglise, si on sait l'entendre d'après les vrais principes de l'Ecole et l'accorder avec elle-même. (*Cf. Gaude, Spada, Perrone, etc.*)

Naples, ils montèrent ensemble sur une terrasse découverte et disposée pour la promenade. Un fantôme ténébreux et revêtu d'habits noirs leur apparut à quelques pas devant eux. Frère Thomas l'apercevant et reconnaissant le démon, s'élança vers lui comme autrefois dans sa prison de Rocca-Secca, tout prêt à le frapper rudement et s'écriant : « Pourquoi viens-tu ici me tenter? » et comme il allait l'atteindre le démon s'évanouit et ne reparut pas. C'est Jean de Blasio lui-même qui, devenu juge de Naples et conseiller intime de la reine Marie de Sicile, raconta ce fait dans le procès de canonisation<sup>1</sup>.

Les dominicains étant un jour au chœur pour la messe conventuelle, le frère portier vint appeler l'un des novices à qui un étranger remit une pâtisserie fort à la mode au pays de Naples. Le jeune homme la déposa dans sa chambre et re-

1. « Interrogatus de causa scientiæ, dixit quod interfuit et vidit. Interrogatus quomodo scit illum fuisse dæmonem, dixit quod alias viderat ipsam dæmonem in quadam crystallo dum fieret quedam conjuratio dæmonum pro inveniendò quodam libro facto subtracto cuidam scolari, quem tunc recognovit in illa apparitione quam fecit dicto fr. Thomæ. » (*Boll., tom. cit., p. 709.*)

vint à l'église, tout préoccupé d'une égoïste et vulgaire tentation de gourmandise. Thomas d'Aquin vit alors le démon très-empressé autour du pauvre frère et déjà triomphant. Il fit donc un signe à ce religieux qui vint le trouver en sa stalle, et il lui dit : « Frère, soyez attentif à vos pensées; n'allez pas céder à votre tentation. » Il répondit : « Maître, je ne pense à rien qu'à entendre la messe qui se célèbre en ce moment. » Le maître reprit : « Dites-moi pourquoi l'on vous a appelé hors du chœur. » Et le novice lui avoua tout en détail et lui rendit grâces, ainsi qu'à Dieu, de l'avoir délivré de sa tentation<sup>1</sup>.

Au commencement de l'année 1273, le docteur angélique reçut du ciel un nouvel avertissement de sa mort prochaine. Comme il était en prière dans l'église du couvent, il aperçut distinctement frère Romain, ce docteur en théologie auquel il avait naguère cédé sa chaire en l'université de

1. Echéard pense, avec plus ou moins de raison, que Guillaume de Tocco s'est trompé en attribuant ce fait à S. Thomas, ou du moins en disant que la chose arriva dans le couvent de Naples. (*Scriptores*, tom. cit., p. 674.)

Paris. Il alla joyeusement à sa rencontre et lui dit : « Soyez le bienvenu! Quand êtes-vous arrivé? » Il répondit : « J'ai passé de cette vie en l'autre; et à cause de votre mérite, j'ai obtenu de vous apparaître. » Alors le saint docteur, recueillant son esprit que cette subite apparition avait profondément ému, répondit à Romain : « Puisqu'il a plu ainsi à Dieu, je vous adjure en son nom de satisfaire à mes demandes. Que faut-il, je vous prie, penser de moi-même? mes œuvres sont-elles agréables au Seigneur? » Il répondit : « Vous êtes en bon état et vos œuvres plaisent à Dieu. » Le docteur poursuivit : « Et qu'en est-il de vous-même? » Il répondit : « Je suis dans la vie éternelle; mais j'ai été seize jours en purgatoire pour la négligence coupable que j'avais mise à exécuter un testament dont l'évêque de Paris m'avait confié l'expédition. » Le docteur ajouta : « Que dois-je penser, je vous prie, de cette question que nous avons fréquemment agitée : les vertus acquises en la vie présente demeurent-elles dans la patrie? » Et encore :

« Maintenant que vous voyez Dieu, dites-moi si vous le voyez sans aucune idée intermédiaire ou par le moyen de quelque image intellectuelle? » Il répondit seulement par ces mots du Psalmiste : « Ce que nous avons entendu dire, nous l'avons vu dans la cité du Seigneur Dieu des vertus; » et il disparut aussitôt, et le saint docteur demeura étonné d'une si merveilleuse et si extraordinaire vision, mais bien consolé aussi des réponses de frère Romain, comme il le dit à Tolomeo de Lucques, alors son disciple et depuis son historien.

En la même année, Thomas d'Aquin prêcha le carême tout entier dans une des églises de Naples. Jean de Blasio qui le suivait fidèlement nous apprend que tous ses discours ne furent qu'une explication des paroles de l'archange Gabriel : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ! » Il parlait les yeux fermés ou constamment élevés au ciel, avec un admirable regard de contemplation.

Le dimanche de la Passion, comme il célébrait

la messe dans l'église conventuelle, en présence d'un grand nombre de soldats, on le vit tout-à-coup tellement rempli de dévotion et tellement absorbé dans la méditation des mystères sacrés, qu'il parut transporté en esprit sur le Calvaire et associé lui-même aux souffrances du Sauveur. Son visage était baigné de larmes et il fut longtemps insensible à tout ce qui l'environnait. Enfin, les religieux s'étant approchés le secourèrent pour le rappeler à lui et ne parvinrent qu'avec peine à le tirer de son sommeil extatique. Après la sainte messe, les frères-prêcheurs et quelques soldats qui lui étaient familiers le prièrent de daigner leur dire ce qui lui était arrivé dans ce ravissement et de leur révéler ce qui ne manquerait pas de les édifier beaucoup. Mais il s'y refusa et tint secrète sa vision.

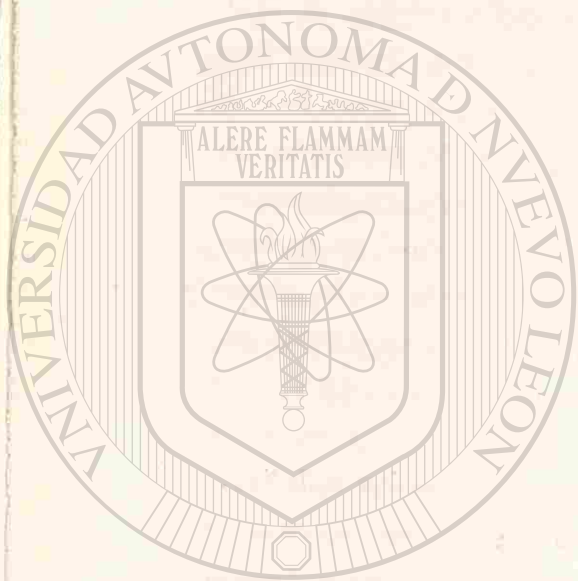
Quoique très-attaché à la solitude et au silence, il dut néanmoins faire en ce temps-là quelques voyages : par exemple, au couvent de San-Germano qu'il avait obtenu de l'abbé du Mont-Cassin pour les frères-prêcheurs et qui est bâti

au pied de l'abbaye; à Maënza, où demeurait sa nièce Françoise de Ceccano, fille de Landolphe d'Aquin et probablement sœur du comte de Fondi; au monastère de Fossa-Nuova qui fut son dernier asile sur la terre; à Salerne dont le couvent fut établi en 1272 à cause de lui<sup>1</sup>, et où Raynald le vit miraculeusement élevé de deux coudées au-dessus du sol, devant le maître-autel de l'église; à Capoue dont l'archevêque Marino le révérait et l'aimait au point de ne pouvoir, après qu'il eût appris sa mort, prononcer seulement son nom sans en être touché jusqu'aux larmes; à Capoue encore qui était la résidence de la cour de Sicile et où il vint une fois intercéder pour son neveu, le comte de Fondi; enfin, près de Salerne, au château de San-Severino qu'habitait sa sœur Théodora. Aucune de ses démarches n'était frivole et de pure récréation, mais toutes lui étaient imposées par la charité,

1. « Ob amorem præcipuum quem habemus ad venerabilem virum fratrem Thomam de Aquino et magistrum nostrum, » dit l'archevêque Matthieu della Porta dans son acte de fondation. (*Boll.*, tom. cit., p. 744.)

par le zèle du salut des âmes ou par le commandement de ses supérieurs.

Ses derniers travaux théologiques, en 1273, furent le traité de l'Eucharistie et une partie de celui de la Pénitence que l'on trouve dans la Somme. Son dernier écrit de philosophie, au rapport de Guillaume de Tocco, son biographe, qui l'y avait vu lui-même occupé, fut un commentaire sur le livre d'Aristote : *de la génération et de la corruption*. Théologien et philosophe jusqu'à la fin, tenant d'une main le chef-d'œuvre de la raison et de l'autre celui de la foi, alliant l'antiquité grecque et la tradition catholique, poursuivant avec ardeur de nouveaux progrès sans rien perdre des conquêtes du passé, Thomas d'Aquin terminait ainsi sa vie d'étude et de contemplation, revêtu, comme le soleil de Naples à son déclin, d'un admirable manteau de splendeur et de gloire, et conservant encore la fraîcheur et la pureté de son aurore virginale.



X.

Avant que de voir disparaître du monde l'Ange de l'Ecole, recueillons les traits épars de sa grande figure et réunissons-les en un tableau qui devrait être peint avec plus de talent, mais qui ne le serait pas avec plus d'amour. Les historiens de saint Thomas, et surtout les témoins qui figurèrent dans son procès de canonisation, nous fournissent ici de nombreux et précieux éléments.

Le docteur angélique, disent-ils, était d'une

très-haute et très-droite stature, image parfaite de la rectitude et de l'élévation de son âme. Il était d'assez grosse taille; son teint était pâle, d'une nuance légèrement brune et qui rappelait, dit naïvement un contemporain, la couleur du pain de froment. Il avait la tête large et bien dessinée, le front très-accentué et un peu chauve. Sa complexion était extrêmement délicate, et pour qu'il pût montrer tant d'énergie dans les périls, dans les travaux pénibles du professorat, dans les exercices de la prière et de la pénitence, il fallait que sa volonté dominât complètement, et pour ainsi dire jusqu'au miracle, ses sens et ses nerfs que le moindre accident extérieur blessait cruellement. Mais en réalité son corps était entièrement soumis à l'esprit, et ses sentiments à sa volonté.

On sait après quelles victoires il avait mérité d'être revêtu, par les anges, d'une ceinture de chasteté. Cette grâce divine et la continuelle vigilance qu'il s'imposa pour y correspondre, ses jeûnes et ses oraisons, sa fuite du monde et

sa crainte perpétuelle de se trouver en des occasions de péché, lui assurèrent le privilège d'une pureté sans tache et presque sans combats. L'opinion commune, vingt fois attestée dans le procès de canonisation, affirmait qu'il était mort dans toute la gloire de sa virginité, aussi chaste en son corps et en son âme qu'il l'était au sortir du baptême. Durant sept ou huit ans, il eut pour compagnon, en l'université de Paris, frère Raymond Sévère ou de Salerne; leur intimité était grande, ils s'entendaient mutuellement en confession et se servaient l'un l'autre à la sainte messe. Or, frère Raymond assura plus d'une fois et par serment que jamais, pendant tout ce temps-là, son saint ami n'avait consenti à l'apparence d'une pensée sensuelle et même qu'il n'en avait éprouvé que très-rarement la première impression. Frère Raynald de Piperno, son inséparable compagnon et son confesseur dans les sept ou huit dernières années de sa vie, disait pareillement que sa confession générale au moment de la mort avait été comme la con-

fession d'un enfant de cinq ans, parce qu'il n'avait jamais commis un seul péché mortel.

A ce sujet, Guillaume de Tocco rapporte une intéressante vision dont il fut lui-même favorisé dans le port d'Asture. Il revenait de Naples et se rendait à la cour pontificale pour activer la cause de la canonisation de son angélique maître. Une horrible tempête avait assailli le vaisseau qu'il montait et il n'avait dû son salut qu'à la protection évidente de saint Thomas. Vers l'aurore, s'étant endormi de fatigue, il le vit apparaître, assez jeune d'aspect, tel qu'il était au jour de sa mort. Surpris de cette fraîcheur de visage, il dit à un religieux qui accompagnait le docteur angélique en cette vision, et qui autrefois avait fait profession entre ses mains : « Voici que saint Thomas paraît plus jeune que vous. » Le saint docteur répondit lui-même : « C'est ainsi que les saints sont jeunes. » Guillaume voulut alors l'interroger sur le récit qu'il avait nouvellement composé de sa vie : « Maître, lui dit-il, j'ai écrit toute votre histoire, et j'y ai noté une chose ad-

mirable sur laquelle je vous supplie de me révéler complètement la vérité : c'est que vous étiez, en mourant, aussi pur et aussi chaste qu'au jour de votre naissance, comme frère Pierre de Sicia l'a affirmé dans le sermon qu'il fit à vos funérailles. » Cette louange sembla faire rougir un peu le docteur; il répondit cependant : « Cela est vrai, excepté que ce ne fut pas frère Pierre qui fit ce discours, mais frère Raynald mon compagnon. » Et Guillaume désirait l'interroger sur tous les autres points de son histoire, mais voilà qu'il aperçut tout-à-coup devant lui trois globes lumineux; ils étaient d'égale splendeur, l'un pourtant était placé au-dessus des deux autres. Se souvenant alors d'un passage qu'il avait lu autrefois dans les œuvres de saint Thomas, il lui dit : « Maître, vous avez enseigné et écrit que plusieurs saints ont eu, dès la vie présente, une triple vision de Dieu : l'une, sensible; l'autre, imaginative; la troisième, intellectuelle; » car les trois globes lumineux lui semblaient signifier ces trois sortes de vision. Et

le saint docteur répondit : « Cela est vrai, » et l'apparition cessa.

Semblable à un céleste parfum, l'innocence virginale de saint Thomas d'Aquin passait et se communiquait de sa personne à ceux qui le fréquentaient ou le considéraient seulement. Après sa mort, ses reliques ont gardé la même vertu. Un témoin dépose, dans le procès de canonisation, qu'il lui a suffi de se recommander à lui ou d'invoquer son nom, pour être absolument délivré des plus graves tentations. Sa ceinture miraculeuse, donnée par le maître-général Jean de Verceil au couvent de cette ville, et à chaque instant imitée dans tout l'univers catholique, a été la sauvegarde d'une foule innombrable d'âmes pures et généreuses. Au seizième siècle, une *milice angélique* s'est formée sous son patronage, qui a noblement combattu pour la sainteté des mœurs chrétiennes. Vers l'an 1600, il apparut à une pieuse religieuse dominicaine nommée Colomba de Trochazano; et la bénissant, il la fit armer, par deux anges qui l'accompagnaient, de

cette même ceinture qu'il avait portée le premier<sup>1</sup>. Et combien d'âmes, sans avoir de semblables visions, obtiennent encore de lui un semblable privilège de force et d'innocence !

Toutefois, ce n'est pas uniquement, ni peut-être principalement, à cause de sa grande pureté que Thomas d'Aquin a reçu le glorieux surnom de docteur *angélique*. Il convient d'en chercher la raison plus haut encore, dans les singulières vertus de son intelligence. N'était-ce pas, en effet, un miracle étonnant que cette vie constamment remplie par la prière et l'oraison, par la prédication et l'enseignement, par les devoirs et les exercices multiples de l'état religieux, et néanmoins si féconde en écrits d'une profondeur et d'une érudition sans égales ? Vingt ans à peine s'écoulèrent entre son élévation au doctorat et sa mort, et encore ce peu de temps fut-il traversé par deux longs voyages de France en Italie. Or,

1. Cf. Boll., tom. cit., p. 746. — En cet endroit, les Bollandistes donnent des renseignements fort intéressants sur l'histoire et l'organisation de la Milice angélique.



suivant la juste observation d'un biographe contemporain, pour intelligent, habile et studieux que l'on soit, on parviendra difficilement à lire et à comprendre les ouvrages de saint Thomas dans le petit nombre d'années qu'il a mis à les préparer, à les composer, à les dicter.

Il était d'une finesse d'esprit, d'une promptitude de jugement, d'une sûreté de mémoire, d'une lucidité de parole, vraiment prodigieuses. Parfois, dans l'intimité, il avouait à ses élèves qu'il n'avait jamais lu de livre humain sans en pénétrer aussitôt toute la profondeur. Seuls, les divins livres pouvaient l'arrêter par la sublimité de leurs mystères. Aussi, le chevalier Pierre dei Grassi, commissaire et conseiller du roi de Naples, put-il déposer, dans le procès de canonisation, qu'un certain jour qu'on parlait de science et de savants en présence de frère Jacques de Viterbe, archevêque de Naples et religieux ermite de saint Augustin, cet éminent prélat s'était écrié : « Personne ne saurait se flatter ni se vanter de connaître pleinement quoi que

ce soit dans la science sacrée, s'il ne s'attache aux pensées et aux écrits de frère Thomas qui a ouvert le chemin du savoir aux intelligences. »

Assurément, un tel génie n'est pas uniquement le don d'une heureuse nature. Le principe en est bien supérieur et appartient à l'ordre surnaturel. Comme Salomon préféra la sagesse aux biens de la terre et l'obtint par une prière fervente, ainsi le fils des comtes d'Aquin, faisant le sacrifice de toutes ses richesses et ambitions humaines, dut son incomparable science à son esprit d'oraison et de piété. Lorsque frère Raynald de Piperno l'eut enseveli au monastère de Fossa-Nuova et fut revenu à Naples pour reprendre le cours interrompu de ses leçons de théologie, il ne put s'empêcher d'abord de verser un torrent de larmes et de dire à son auditoire où se trouvait Guillaume de Tocco : « Mes frères, mon maître m'avait défendu de révéler pendant sa vie les prodiges que j'ai vus s'accomplir en lui, particulièrement celui-ci : ce n'était point aux forces naturelles de son génie, mais au mé-

rite de sa prière, qu'il devait cette science merveilleuse par laquelle il s'est élevé au-dessus de tous les autres docteurs. Car, chaque fois qu'il voulait étudier, discuter, professer ou écrire, il recourait premièrement à la contemplation et demandait avec larmes la grâce d'entendre exactement les mystères de la révélation divine; et l'efficacité de son oraison était si grande qu'il découvrait toujours avec certitude ce qui lui paraissait auparavant douteux et incertain; une nouvelle difficulté surgissait-elle pendant son travail, il s'adressait encore à l'oracle de la prière et toute obscurité disparaissait miraculeusement. Ainsi, la raison et le cœur s'aidaient mutuellement en lui : la volonté obtenait pour l'intelligence la pénétration des vérités sacrées; et l'intelligence, éclairée par la lumière du ciel, enflammait la volonté d'un plus ardent amour. »

Le protonotaire du royaume de Sicile, Barthélemi de Capoue, entendit le même frère Raynald affirmer, sur la toute-puissance de Dieu et sur l'honneur de son ordre, que frère Thomas

d'Aquin, rencontrant des points douteux, allait prier devant l'autel avec beaucoup de larmes et de grands gémissements, et qu'ensuite il rentrait dans sa chambre et continuait aisément ses écrits.

La postérité ne s'est donc pas trompée en lui discernant le titre d'*Ange de l'Ecole* et de *Docteur Angélique*. C'est de Dieu même, c'est directement par l'infusion du Saint-Esprit, c'est par une immédiate communication de la science des anges, qu'il reçut en son âme tant de lumière et de savoir. A la manière des purs esprits, il voit plutôt qu'il ne raisonne; il entend plus qu'il n'argumente; il saisit d'un seul regard la vérité en elle-même, au lieu de la découvrir par des efforts multipliés, et de la déterminer péniblement en la déduisant de ses causes ou de ses effets. Il est plus *intuitif* que *discursif*, pour emprunter le langage de son temps; il a plus d'*intelligence* que de *raison*; il est plus *ange* qu'*homme*. Lorsqu'il enseigne, il conduit d'abord son disciple aux principes premiers; il le for-

tifie et le rassure tout ensemble par leur évidence absolue; il l'éclaire des calmes splendeurs d'un bon sens toujours simple et comme palpable; il ne l'éblouit point, il ne le fatigue point de longues et adroites démonstrations. Déjà dans ses principes, vous avez facilement pressenti toutes ses preuves et ses conclusions. Très-peu d'art, aucun artifice, nulle ombre de recherche ou de subtilité, mais la droiture, la force, la tranquillité la plus complète: voilà ce qui l'a fait nommer, non pas le docteur très-habile, ou très-savant ou très-subtil, mais le docteur angélique.

Est-il besoin de le dire, la science de saint Thomas d'Aquin n'altérait jamais la douceur et l'affabilité de son âme. Quand il pouvait descendre des hauteurs sublimes où la contemplation le ravissait, il était d'un commerce suave et d'une conversation très-humble. Heureux de satisfaire aux questions de ses visiteurs, d'adoucir leurs chagrins, de les entraîner à sa suite dans le chemin de la vertu, il ne les quittait

point sans leur avoir rapporté brièvement un trait d'histoire ou sans leur avoir fait quelque pieuse exhortation. Jamais on ne surprit sur ses lèvres une parole dure, affligeante, vaniteuse ou hautaine. Il avait une horreur extrême du mal et du péché; il voulait que les supérieurs et les juges réprimassent énergiquement le crime; mais il était compatissant, patient et sans colère. Tendrement miséricordieux pour les criminels, les pécheurs et les méchants, il désirait les convertir au bien par la punition même qui leur était infligée. Son entière innocence faisait qu'il croyait difficilement à la perversité des autres; et quand il en était convaincu malgré lui, il la déplorait et l'expiait comme si elle eût été sienne.

On ne pouvait considérer son visage ou écouter sa parole que l'on ne fût rempli d'une singulière consolation, car il était d'un aspect gracieux, joyeux et doux. Frère Eufanon de Salerne, religieux d'une vraie sainteté et d'une haute réputation dans l'ordre des frères-

prêcheurs, disait souvent que toutes les fois qu'il avait regardé avec dévotion le docteur angélique, il avait aussitôt senti une grâce de joie spirituelle.

A une courtoisie parfaite qui rappelait le descendant d'une des plus nobles races de l'Italie, il joignait une habitude admirable de réserve et de dignité, ne cherchant point à se créer de relations extérieures, ne prolongeant point les conversations et le séjour au parloir du couvent, évitant toutes les paroles inutiles et ne se mêlant aucunement des affaires temporelles à moins d'extrême nécessité.

Il était totalement détaché des affections terrestres, et cette liberté d'âme lui était si chère qu'il la demandait souvent à Dieu. Deux choses pourtant se partageaient ici-bas son cœur : l'ordre des frères-prêcheurs et les pauvres. En plusieurs de ses visions, il désire savoir s'il aura le bonheur d'échapper aux dignités ecclésiastiques et de mourir sous le froc dominicain ; c'est là sa vive et constante préoccupation. Pour les pau-

vres, il est d'une compassion extraordinaire ; il n'en voit pas un seul sans que son cœur déborde de charité ; il se dessaisit en leur faveur, non seulement de tout le superflu qu'il peut avoir, mais encore du nécessaire, de ses tuniques et de sa nourriture ; le lendemain ne l'inquiète pas, il ne voit que la misère à soulager aujourd'hui.

Parmi les vêtements qu'on lui donnait pour son usage, les plus méprisables étaient les mieux accueillis. La délicatesse des mets ne lui importait nullement. Il ne mangeait qu'une fois par jour et très-peu, de sorte que son jeûne était perpétuel. Jamais il ne demandait à table de soins particuliers, mais il se contentait de ce qui lui était servi ; même il était souvent en contemplation pendant les repas qu'il prenait toujours au réfectoire commun. D'après Barthélemy de Capoue, ses yeux étaient habituellement fixés au ciel, et l'on pouvait lui changer ou lui retirer sa nourriture sans qu'il en eût aucune connaissance.

Il ne prenait presque pas de sommeil. Levé

avant les autres, il faisait de longues prières dans l'église, et dès que la cloche allait sonner matines il regagnait à la hâte sa cellule, pour en redescendre avec la communauté et donner ainsi à penser qu'il ne faisait rien d'extraordinaire.

Tous les jours, de très-bon matin, il célébrait le saint sacrifice de la messe, et fréquemment on le voyait pleurer d'amour au moment de la communion. A peine avait-il terminé qu'un de ses confrères lui succédait à l'autel ; il entendait pieusement celle seconde messe, il la servait d'ordinaire et ensuite seulement il déposait les ornements sacerdotaux. Si parfois, mais très-rarement, il ne pouvait lui-même offrir le sacrifice eucharistique, il assistait dévotement à deux messes. Immédiatement après, il montait dans sa chaire de professeur et enseignait la théologie. Puis il se mettait à écrire ou à dicter à plusieurs secrétaires. L'heure du repas étant venue, il quittait sa chambre mais non ses pensées. Il prenait ensuite quelque récréation, aimant surtout à se promener, solitaire et silencieux, dans le cloître ou

dans le jardin du couvent. Ceci même ne l'empêchait point de continuer ses méditations profondes ; on le rencontrait tout contemplatif, le regard illuminé par la vérité divine, le front élevé et toujours serein. Parfois il oubliait la récréation, et tandis que ses confrères l'invitaient à les accompagner au verger il s'égarait et remontait involontairement à sa cellule. Alors il s'occupait à lire les Saintes-Ecritures ou les philosophes et les auteurs ecclésiastiques jusqu'au moment du repos de l'après-midi. Il le prenait très-court et se remettait à écrire ou à dicter. Le soir il assistait au chant des complies ; et pendant le carême, lorsqu'on arrivait à ce verset du psaume : « Ne me rejetez pas au temps de ma vieillesse, quand mes forces seront affaiblies, » il tombait fréquemment en une sorte d'extase accompagnée de larmes abondantes. Tous les ans, le jour de Noël, il avait aussi une vision relative à Notre-Seigneur et à la glorieuse Vierge sa mère, et il en éprouvait une joie et une dévotion merveilleuses.

L'oisiveté ne pouvait donc jamais pénétrer un seul instant dans sa vie. Constamment il méditait ou étudiait, préférant néanmoins la sainteté à la science, ou plutôt ne voulant jamais séparer l'une de l'autre ces deux sœurs immortelles. C'est pourquoi, dans la crainte que la sécheresse de certaines études philosophiques ne tarît en son âme la source de la piété religieuse, il s'était imposé la règle de lire tous les jours un assez long passage des *Conférences des Pères* rédigées par Cassien. Et comme on lui demandait raison de cette coutume : « En cet exercice, dit-il, je recueille la dévotion qui me permet ensuite de m'élever facilement à la contemplation : ma volonté y trouve un aliment de charité, et la charité mérite à mon intelligence la force de monter bien plus haut. » Le progrès de l'esprit par la science, le progrès du cœur par la vertu, ces deux mots résument toute la vie de Thomas d'Aquin.

## XI.

Dans les premiers jours de décembre de l'année 1273, le docteur angélique reçut un message du souverain pontife Grégoire X, l'invitant à se rendre au concile universel qui se devait tenir prochainement à Lyon, pour les besoins urgents de la Terre-Sainte et pour la réunion des grecs à l'Eglise romaine. Il était en ce temps-là occupé à écrire les questions de la Somme relatives aux effets et aux éléments de la vertu de pénitence.

L'oisiveté ne pouvait donc jamais pénétrer un seul instant dans sa vie. Constamment il méditait ou étudiait, préférant néanmoins la sainteté à la science, ou plutôt ne voulant jamais séparer l'une de l'autre ces deux sœurs immortelles. C'est pourquoi, dans la crainte que la sécheresse de certaines études philosophiques ne tarît en son âme la source de la piété religieuse, il s'était imposé la règle de lire tous les jours un assez long passage des *Conférences des Pères* rédigées par Cassien. Et comme on lui demandait raison de cette coutume : « En cet exercice, dit-il, je recueille la dévotion qui me permet ensuite de m'élever facilement à la contemplation : ma volonté y trouve un aliment de charité, et la charité mérite à mon intelligence la force de monter bien plus haut. » Le progrès de l'esprit par la science, le progrès du cœur par la vertu, ces deux mots résument toute la vie de Thomas d'Aquin.

## XI.

Dans les premiers jours de décembre de l'année 1273, le docteur angélique reçut un message du souverain pontife Grégoire X, l'invitant à se rendre au concile universel qui se devait tenir prochainement à Lyon, pour les besoins urgents de la Terre-Sainte et pour la réunion des grecs à l'Eglise romaine. Il était en ce temps-là occupé à écrire les questions de la Somme relatives aux effets et aux éléments de la vertu de pénitence.

Mais le commandement du pape, et une vision qui lui fut accordée, ne lui laissèrent pas même la possibilité de regretter son travail.

Le 6 décembre, il célébra la messe à l'ordinaire, dans la chapelle de saint Nicolas dont la fête tombe en ce jour. Pendant le saint sacrifice, il éprouva une violente commotion surnaturelle et se trouva tout changé. La messe achevée, il n'écrivit point et ne dicta point. Frère Raynald, voyant qu'il avait cessé d'écrire et de dicter, lui dit : « Mon père, comment avez-vous abandonné un si important ouvrage que vous aviez entrepris pour la gloire de Dieu et pour l'illumination du monde? » Frère Thomas répondit : « Je ne puis plus. » Et frère Raynald, craignant que l'excès du travail n'eût altéré en quelque manière sa raison, insistait toujours pour le faire écrire, et toujours aussi frère Thomas lui répondait : « Raynald, je ne puis; car tout ce que j'ai écrit me paraît une paille méprisable. » C'est ainsi, pour emprunter une admirable expression de Barthélemi de Capoue, « qu'il suspendit ses

instruments d'écriture<sup>1</sup>, » comme autrefois les hébreux captifs suspendaient leurs harpes aux saules des fleuves de la Chaldée. Le sentiment de la patrie céleste était devenu si vif en son âme, que le monde créé semblait ne plus exister pour lui<sup>2</sup>.

Frère Raynald, navré de douleur, l'engagea du moins à faire ses adieux à la comtesse de Marsico, sa sœur, qu'il aimait d'une tendre charité. Il se rendit donc une dernière fois, et non sans beaucoup de fatigue, au château de Saint-Séverin où quelques dominicains de Salerne le rejoignirent. Théodora accourut à sa rencontre, mais il put à peine lui parler. La comtesse fort effrayée dit à Raynald : « Qu'est-ce donc? pour-

1. « Suspendit organa scriptiois in tertia parte Summæ, in tractatu de Pœnitentiâ. » Procès de canonisation; séance du 8 août. (Boll., tom. cit., p. 712.)

2. C'est après la question 90<sup>e</sup> de la troisième partie de la Somme que S. Thomas cessa d'écrire. Le *Supplément* a été emprunté à ses commentaires sur le Maître des Sentences et n'est qu'un simple travail de transcription qu'on a faussement attribué à Albert de Brescia et à Pierre d'Avvergne; on ne se tromperait peut-être pas en disant que ce *Supplément* date du XV<sup>e</sup> siècle, (il se trouve déjà dans les manuscrits de cette époque,) et qu'on en doit sinon l'idée, au moins la vulgarisation, à Henri de Gorcum qui fut reçu docteur à Cologne en 1420. (Echard, tom. cit., p. 292.)



quoi frère Thomas est-il tout abstrait? pourquoi me parle-t-il si peu? » Raynald répondit : « Depuis la fête de saint Nicolas, il est en cet état et il n'a plus rien écrit. »

Pendant son séjour à San-Severino, le docteur angélique eut de nouveau une extase très-longue qui lui fit perdre absolument l'usage de ses sens. Théodora de plus en plus émue et troublée demanda à Raynald : « Qu'est-il donc subitement arrivé à mon frère? » Il lui répondit : « Souvent, dans ses contemplations, il se trouve ravi en esprit; mais jamais encore, depuis que je le connais, je ne l'ai vu si complètement hors de lui-même. » Et après un temps considérable, il s'approcha de lui, le secoua fortement par son manteau et enfin réussit à l'éveiller. Il lui fit ensuite une foule de questions pressantes et même importunes sur la situation d'âme où il était. Et le docteur lui dit en soupirant : « Raynald, mon fils, j'ai un secret à vous révéler pour vous seul, vous défendant, au nom de Dieu, de notre ordre et de notre amitié, de le communi-

quer à d'autres pendant ma vie : c'est que le temps d'étudier et d'écrire est fini pour moi. Le Seigneur m'a fait de telles révélations que tout ce que j'ai écrit et enseigné me paraît presque un néant; ce n'est, encore une fois, qu'un peu de paille desséchée en comparaison de ce que j'ai vu. Aussi espéré-je de la bonté de mon Dieu que bientôt je cesserai de vivre comme d'enseigner. » Et en réalité on ne le vit plus désormais écrire ni professer.

De San-Severino où il laissa la comtesse fort désolée, il revint d'abord à Naples; puis, accompagné de frère Raynald et d'un seul serviteur, n'emportant rien que son traité contre les grecs, il se mit en voyage pour Rome. En descendant de Terracine par le chemin de Borgo-Nuovo, occupé comme il était toujours de pensées sublimes, il se frappa la tête contre un arbre récemment incliné en travers de la route, et le coup fut si violent qu'il tomba et qu'il perdit presque connaissance. Frère Raynald, Guillaume, doyen et depuis évêque de Téano, Rof-

frido, neveu de ce dernier, s'empressèrent à le secourir. Raynald lui demanda s'il était blessé : « Peu, » répondit-il.

Espérant le distraire et adoucir son mal, Raynald lui dit encore : « Maître, vous allez au concile ; il s'y fera un grand bien pour l'Eglise universelle, pour notre ordre et pour le royaume de Sicile. » Et frère Thomas répondit : « Que Dieu nous accorde la grâce de voir ce grand bien ! » Et frère Raynald poursuivit : « Vous deviendrez cardinal comme frère Bonaventure, et vous serez l'un et l'autre extrêmement utiles aux ordres religieux dont vous êtes membres. » Et alors frère Thomas répondit à Raynald : « Il n'y a point d'état où je puisse être aussi utile à mon ordre que celui-ci. » Et frère Raynald répliqua : « Père, je ne dis pas cela pour vous, mais pour le bien général. » Aussitôt frère Thomas l'interrompit en disant : « Soyez sûr que jamais je ne changerai d'état. »

Il arriva très-fatigué et très-affaibli au château de Maënza, un peu plus loin que Terracine.

C'était, on s'en souvient, la demeure seigneuriale de sa nièce, Françoise, comtesse de Ceccano, fille de son frère aîné Landolfe. A plusieurs reprises, il y était venu chercher quelque repos depuis dix ans, et y apporter en échange ses conseils et ses leçons. Cette fois il n'y trouva aucun soulagement. Il manquait absolument d'appétit et commençait à éprouver un insurmontable dégoût pour toute nourriture.

Cependant on l'entourait de soins admirables. Sa famille, son compagnon Raynald, son serviteur Jacques de Salerne, plusieurs frères-prêcheurs du voisinage, maître Jean dei Guidoni, médecin de Piperno, le prieur et les moines cisterciens de Fossa-Nuova, essayaient d'apporter quelque soulagement à sa maladie.

On était alors en carême : le médecin et frère Raynald conjurèrent le saint docteur de se fortifier par quelque nourriture et d'indiquer celle qui lui plairait davantage ; lui, conservant jusqu'au bout son esprit de pénitence et de pauvreté, répondit qu'il ne saurait goûter que d'un poisson

vulgaire dont il avait autrefois mangé en France : « Mais croyez-vous, ajouta-t-il, qu'on en trouverait ici de frais ? » Ce poisson était réellement introuvable en Italie où il ne se voyait qu'à la table des princes, et les amis du saint docteur s'affligeaient de ne pouvoir s'en procurer quand ils en découvrirent miraculeusement une grande quantité dans la corbeille d'un marchand qui venait de Terracine<sup>1</sup>. Frère Raynald courut au lit du malade et dit : « Dieu a accompli votre volonté ; vous avez ce que vous désirez ; on a trouvé les poissons que vous aviez indiqués. » Il répondit : « D'où viennent-ils donc et qui les a apportés ici ? » Et frère Raynald : « Dieu vous les a envoyés. » Mais il les refusa d'abord, en disant au médecin : « Maître, il vaut mieux m'abandonner à la divine Providence que de

1. « Interrogatus (fr. Petrus de Castro Montis S. Joannis) quomodo sciret quod prædicti pisces essent harenghæ, dixit quod ipse viderat in curia romana apud Viterbium harenghas salitas, ... et prædictus fr. Raynaldus, socius dicti fr. Thomæ, qui viderat et comederat de harenghis recentibus in partibus ultramontanis, testificabatur et affirmabat eas esse harenghas. Interrogatus qualiter ipse et alii comederunt eas paratas, dixit quod elixatas in brodio et etiam assatas. » (Boll., tom. cit., p. 703.)

manger témérairement de ce poisson qui, sans doute, m'a été accordé par la toute-puissance divine, mais que j'ai trop vivement désiré. » Il consentit pourtant à en accepter ; et beaucoup de personnes en mangèrent pareillement, soit au château de Maënza, soit à l'abbaye de Fossanuova.

Il put encore célébrer une ou deux fois la sainte messe, édifiant, par sa dévotion extraordinaire et par ses larmes, les moines qui l'assistaient à l'autel. Leur prieur, Jacques de Florentino, fut sollicité par frère Raynald de l'interroger sur ce qui lui était arrivé à Paris quand il se préparait à la licence. Le saint finit par se rendre aux instances réitérées du prieur et lui confia la révélation dont nous avons parlé en son temps.

Il ne voulut rester que quatre ou cinq jours dans la demeure du comte de Ceccano. Avait-il l'espoir de parvenir jusqu'à Rome, ou même jusqu'à Lyon ? Ne jugeait-il pas au contraire sa mort assez prochaine pour souhaiter d'être

transporté dans une maison religieuse où il lui convenait mieux d'expirer? « Si le Seigneur veut me visiter, avait-il dit à son entourage, il faut qu'il me trouve en un monastère de religieux plutôt qu'en une maison séculière. Un matin donc qu'il se sentit un peu plus fort, il quitta Maënza, monta sur une mule et accompagné de plusieurs frères-prêcheurs, de trois moines cisterciens et du prieur. Il chemina doucement, l'espace de six à sept milles, et arriva ainsi à l'abbaye de Fossa-Nuova. C'était vers le 10 février 1274.

En franchissant le seuil du parloir, il s'appuya un instant contre un des piliers de la porte et dit à son compagnon bien-aimé : « Raynald, mon enfant, voici le lieu de mon repos pour les siècles des siècles; je l'habiterai parce que je l'ai choisi. » Il répéta la même parole de l'Écriture-Sainte dans le cloître, après avoir prié devant le maître-autel de l'église. Il se retira ensuite dans la chambre abbatiale que le supérieur de Fossa-Nuova voulut lui abandonner et qu'il

occupa en effet durant le dernier mois de sa vie. Ceux qui voyageaient avec lui reçurent également une tendre hospitalité dans le monastère.

Les pieux cisterciens se mirent à son service avec une amitié touchante. Ils l'environnèrent même d'une sorte de culte religieux, au point qu'ils allaient en personne à la forêt voisine chercher le bois de son foyer, et qu'ils en rapportaient humblement les morceaux sur leurs épaules, ne voulant pas laisser cette charge à des créatures sans raison et incapables de savoir à qui l'on rendait ce bon office de charité. Et lorsque le docteur angélique les voyait entrer dans sa chambre, tout ployés sous leur fardeau, il se levait avec beaucoup d'humilité et de dévotion, en disant : « D'où me vient cet honneur, que de si saints personnages m'apportent ainsi le bois de mon foyer? D'où me vient que les serviteurs de Dieu se fassent les serviteurs d'un homme comme moi, et apportent de loin un lourd fardeau qui les fait souffrir? » Et il était à leur

égard d'une mansuétude parfaite, n'étant pour aucun d'eux un sujet de trouble, mais pour tous un modèle achevé de bonté, de candeur et de simplicité, sans l'ombre de colère ou d'impatience.

Les religieux les plus instruits désirèrent conserver un souvenir de sa science incomparable, et tout débile qu'il fût, il consentit à leur exposer brièvement le *Cantique des cantiques*. Les commentaires que nous avons de ce livre mystérieux dans les œuvres de saint Thomas paraissent antérieurs à son séjour au monastère de Fossa-Nuova, et feront éternellement regretter celui qu'il dicta du seuil même de la céleste Jérusalem. Quels éclairs de génie, quels élans d'amour, quelle alliance merveilleuse de la théologie dogmatique et de la mystique, quels accents d'une âme ardente et trouvant enfin son bien suprême, quelles pensées et quelles paroles les fils de saint Bernard recueillirent à l'école du fils mourant de saint Dominique!

Sa faiblesse augmentant, il fit une confession

générale de toute sa vie à frère Raynald, et s'employa de son mieux à consoler ce cher et fidèle disciple qui l'avait servi, dit Guillaume de Tocco, comme une nourrice sert l'enfant confié à ses soins; il le dirigeait en toutes les choses extérieures, le soignant au milieu de ses méditations et de ses extases, lui préparant même la nourriture qu'il devait prendre, car le plus souvent il était incapable de la discerner. Raynald ne dissimulait point à son maître sa douleur persistante de ne point le voir arriver au concile où il eût été certainement honoré d'une grande dignité qui aurait glorifié l'ordre des frères-prêcheurs et la famille d'Aquin. Mais le saint docteur répondait : « Mon fils, n'allez point vous troubler de cela. J'ai demandé à Dieu parmi bien d'autres choses, et j'ai obtenu de lui avec reconnaissance la grâce de mourir dans l'humble condition où je suis; elle convient à mon indignité, tandis que les honneurs et les dignités de la terre ne me convenaient nullement. J'aurais pu, dites-vous, acquérir plus de

science encore et rendre quelques nouveaux services par mes leçons ; mais le Seigneur, en me révélant les secrets de son infinie sagesse, m'a montré qu'il m'accordait une grâce qu'il n'a pas donnée aux autres docteurs, c'est de sortir de cette vie mortelle plus tôt qu'ils n'en sortiront, et d'entrer ainsi avant eux dans la bienheureuse éternité. Consolez-vous donc, mon fils, puisque je suis moi-même pleinement consolé. »

Ensuite il demanda très-pieusement le viatique du grand pèlerinage, la divine Eucharistie. L'abbé et les moines la lui apportèrent solennellement. Alors il se leva, car il était prosterné à terre, le visage tout baigné de larmes. La force de l'âme suppléant en lui à celles du corps, il accourut au-devant de l'hostie sacrée ; et quand on lui demanda, comme c'était l'usage général à cette époque, s'il croyait recevoir le vrai corps du vrai Fils de Dieu né de la vierge Marie, crucifié, mort pour nous et ressuscité le troisième jour, il répondit d'une voix distincte mais émue d'amour et entrecoupée de sanglots : « S'il est

possible en cette vie d'avoir une science plus certaine que la foi touchant ce sacrement, je m'en inspire présentement et je réponds que je tiens pour véritable et pour très-certain que je vais recevoir Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, fils de Dieu le Père et fils de la vierge Marie ; je crois de cœur et je confesse de bouche ce que le prêtre a dit de ce très-saint sacrement. » Il ajouta quelques autres paroles pleines de religion et conclut ainsi : « Je vous reçois en la sainte communion, ô prix infini de la rédemption de mon âme ; ô vous pour l'amour de qui j'ai étudié, veillé et travaillé ; vous que j'ai prêché et enseigné ! Je n'ai jamais rien dit volontairement contre votre vérité, et je ne m'obstine pas dans mes pensées. Si donc il m'est arrivé de commettre quelque erreur envers ce sacrement, j'abandonne tout à la correction de la sainte Eglise romaine dans l'obéissance de laquelle je sors maintenant de cette vie. » Ayant ainsi reçu l'adorable eucharistie, il répéta sans doute, comme il le faisait en assistant à la messe, au

moment de l'élévation, la seconde partie du *Te Deum* qui commence à ce verset : « O Jésus-Christ, roi de gloire, Fils éternel du Père ! »

Le lendemain, il demanda le sacrement d'extrême-onction et répondit lui-même à toutes les prières. Le jour suivant qui fut le 7 mars, il rassembla autour de son lit l'évêque de Terracine qui l'était venu voir, l'abbé de Fossa-Nuova avec ses moines et ses frères convers, un assez grand nombre de dominicains, quatre ou cinq religieux de l'ordre de saint François, une centaine de personnes en tout. Par une touchante disposition de la Providence, c'était un de ses vassaux, frère Pierre du Mont-Saint-Jean, jeune religieux de l'abbaye, qui se tenait près de lui et le servait en ce moment suprême ; le dominicain Benoît du Mont-Saint-Jean était aussi agenouillé à son côté. Une joie très-douce illuminait son beau visage. La paix de l'éternelle patrie semblait déjà descendue en son cœur. Il poussa un dernier et léger soupir, et son âme monta aux cieux.

## XII.

Au moment où Thomas d'Aquin passait des ombres de la vie mortelle aux splendeurs de la vision béatifique, l'aurore éclairait de ses premiers rayons les cimes des montagnes qui avoisinent Fossa-Nuova. Le sous-prieur de l'abbaye, dom Jean de Ferentino, depuis longtemps privé de la vue, se faisait amener aux pieds du docteur angélique pour les baiser dévotement comme les autres moines ; puis, appliquant ses yeux malades sur ceux du saint que la mort venait de fermer, il recouvrait soudain la lumière.

moment de l'élévation, la seconde partie du *Te Deum* qui commence à ce verset : « O Jésus-Christ, roi de gloire, Fils éternel du Père ! »

Le lendemain, il demanda le sacrement d'extrême-onction et répondit lui-même à toutes les prières. Le jour suivant qui fut le 7 mars, il rassembla autour de son lit l'évêque de Terracine qui l'était venu voir, l'abbé de Fossa-Nuova avec ses moines et ses frères convers, un assez grand nombre de dominicains, quatre ou cinq religieux de l'ordre de saint François, une centaine de personnes en tout. Par une touchante disposition de la Providence, c'était un de ses vassaux, frère Pierre du Mont-Saint-Jean, jeune religieux de l'abbaye, qui se tenait près de lui et le servait en ce moment suprême ; le dominicain Benoît du Mont-Saint-Jean était aussi agenouillé à son côté. Une joie très-douce illuminait son beau visage. La paix de l'éternelle patrie semblait déjà descendue en son cœur. Il poussa un dernier et léger soupir, et son âme monta aux cieux.

## XII.

Au moment où Thomas d'Aquin passait des ombres de la vie mortelle aux splendeurs de la vision béatifique, l'aurore éclairait de ses premiers rayons les cimes des montagnes qui avoisinent Fossa-Nuova. Le sous-prieur de l'abbaye, dom Jean de Ferentino, depuis longtemps privé de la vue, se faisait amener aux pieds du docteur angélique pour les baiser dévotement comme les autres moines ; puis, appliquant ses yeux malades sur ceux du saint que la mort venait de fermer, il recouvrait soudain la lumière.



Un religieux qui priait dans l'église et s'y était endormi voyait en songe une étoile brillante tomber sur le monastère et remonter ensuite vers le ciel, accompagnée de deux autres qui semblaient la conduire et lui faire un cortège d'honneur. Se réveillant au bruit de la crécelle funèbre qui annonçait le trépas du docteur angélique<sup>1</sup>, il s'expliquait aussitôt le sens de sa vision. En même temps, une flamme extraordinaire qu'on avait vue briller pendant trois nuits au-dessus du couvent s'éteignait pour ne plus reparaître.

Les funérailles se firent avec une extrême solennité. L'évêque franciscain de Terracine et de Piperno présida, entouré de moines de son ordre, de cisterciens et de dominicains venus de toutes parts. La noblesse de la campagne romaine y fut présente ainsi qu'une foule immense attirée par l'éclat des vertus de saint Thomas plus encore que par la gloire de sa famille. La com-

1. « Cum evigilasset a somno, audiens pulsare tabulam, signum obitus doctoris. » (G. de Tocco, *ap. Boll., tom. cit., p. 677.*)

tesse Françoise de Maënza et deux de ses amies avec elle, ne pouvant pénétrer dans l'intérieur du cloître, obtinrent du moins que l'on apporterait jusque sur le seuil la dépouille sacrée de l'Ange de l'Ecole ; en l'apercevant, elles poussèrent des cris de douleur qui brisaient l'âme des assistants. La tradition, suivie par Guillaume de Tocco et conforme d'ailleurs à une multitude de faits miraculeux que le moyen-âge a vus et constatés, raconte que, violemment troublée par ces lamentations, la mule qui servait de monture à notre saint avait alors brisé ses liens, s'était précipitée vers le cercueil de son maître, et s'était affaissée sur elle-même en expirant.

Le corps virginal du docteur fut inhumé devant le grand autel, « dans un sol marécageux, dit Barthélemi de Capoue, près d'un verger appartenant à l'abbaye et traversé par un ruisseau dont les eaux sont élevées au moyen d'une roue hydraulique pour arroser toute la prairie. » Frère Raynald fut contraint par un des moines à prononcer l'oraison funèbre de son maître, de

son ami, de son père; et ensuite il se retira dans une cellule silencieuse afin d'y pleurer sans témoins « cette lumière de science, comme parle un biographe, cette fleur de pureté, cet oracle de doctrine, ce modèle de sainteté, cette source de douceur et de suavité, » que le monde et lui-même venaient de perdre.

La tombe de saint Thomas d'Aquin fut visitée et changea même de place plusieurs fois. Avant que d'aller reposer définitivement à Toulouse, à Salerne et à Paris, on vit ses reliques à Piperno, à Fondi, au château de San-Severino; et des milliers de témoins purent admirer en elles un privilège anticipé de la glorieuse résurrection; car elles furent longtemps inaccessibles à la corruption, répandant une odeur toute céleste et une lumière que le grand logothète de Sicile comparait à la lueur d'une lampe renfermée en un vase d'albâtre.

D'innombrables miracles corporels et spirituels ayant été obtenus par l'intercession de l'illustre docteur, le procès de sa canonisation

commença en l'année 1318, et la sentence définitive fut rendue par le pape Jean XXII, le 18 juillet 1323, dans la cathédrale d'Avignon.

La mort n'avait point détruit les liens de tendre amitié qui unissaient Thomas d'Aquin aux plus grands hommes de l'Eglise. Dès le 7 mars 1274, frère Paul d'Aquila, lecteur en théologie au couvent de Naples, eut une apparition qui lui apprit le deuil immense de son ordre : il voyait le docteur angélique dans sa chaire de professeur, recevant la visite et les louanges de saint Paul et de plusieurs saints, et puis emmené par eux jusqu'au ciel. Le même jour, à Cologne, Albert-le-grand éclatait en larmes pendant le repas et disait au prieur de la maison : « Voici de graves rumeurs! Frère Thomas d'Aquin, mon fils en Jésus-Christ, la lumière de l'Eglise, vient de mourir; et Dieu me l'a révélé. »

Peu de temps après, frère Albert de Brescia apercevait en esprit saint Augustin revêtu de ses ornements épiscopaux, et saint Thomas d'Aquin couronné d'un diadème d'or et de pierres pré-

cieuses, portant un collier d'or, un autre d'argent, et sur la poitrine, une grande pierre précieuse qui éclairait l'Eglise entière; son manteau était tissu de perles; son scapulaire et sa tunique avaient la blancheur de la neige. Or, saint Augustin prit la parole et dit à Albert : « Je suis venu pour te révéler la science et la gloire de frère Thomas qui est avec moi. Car il est mon fils, ayant suivi en tout la doctrine des apôtres et la mienne. Il a illuminé par sa science l'Eglise de Dieu, comme l'indiquent les pierres précieuses dont il est couvert, surtout celle qu'il porte sur la poitrine, et qui signifie sa droiture d'intention en toutes les œuvres qu'il a entreprises pour la défense de la foi. Ces diamants sont encore le symbole des livres qu'il a composés. Il est mon égal dans la gloire, mais il me surpasse par l'aurole de la virginité. »

Un bénédictin renommé pour son savoir et sa sainteté, dom Grazia de Brescia, disait à un dominicain de ses amis, témoin au procès de canonisation : « Mon fils, j'ai vu et Dieu m'a

révélé que le bienheureux Augustin et frère Thomas sont au même rang et inséparablement unis dans les splendeurs du Paradis; et je sais que saint Thomas a été d'une extrême pureté ici-bas. » Un religieux franciscain, nommé Eleuthère, embarrassé par de graves difficultés théologiques et négligeant de chercher la vérité dans les livres de l'angélique docteur, eut recours à Notre-Seigneur et à saint François. Celui-ci lui apparut avec saint Thomas dont le manteau était semé de brillantes étoiles; au-dessus d'eux, la Sainte Vierge avec son Fils les couronnait de diadèmes splendides. Alors, François d'Assise montrant Thomas d'Aquin : « Croyez-en à sa parole, dit-il, car sa doctrine ne défaillera jamais. »

Quand Guillaume de Tocco, favorisé lui-même de semblables visions, vint à l'abbaye de Fossanuova pour l'enquête des miracles qui devaient servir au procès de canonisation, un des moines cisterciens aperçut en songe saint Thomas revêtu des habits sacerdotaux, et beaucoup de dominicains avec lui qui entraient, comme pour

célébrer la messe, dans le chœur de l'église; il lui demanda la cause de son arrivée et reçut cette réponse : « J'ai appris que le souverain pontife ordonne une enquête sur ma vie et je suis venu pour cela. » Le moine reprit : « Est-il vrai qu'on doive vous canoniser? Frère Pierre de Mouron ne l'a été qu'après sa mort et vous êtes encore vivant. » Saint Thomas répondit : « Mon fils, nul ne peut être canonisé, s'il n'est vivant : frère Pierre de Mouron est vivant et c'est pourquoi il est canonisé. » Et le docteur parut s'incliner et se prosterner comme faisait saint Pierre Célestin dans sa cellule. Il ajouta : « Frère Pierre a été canonisé parce qu'il a été fort dévot dans l'oraison. Or, vous chanterez désormais tel invilatoire; » et il le lui indiqua, mais le moine ne put s'en souvenir à son réveil.

Plus tard enfin, après les démarches qu'il avait faites pour recouvrer le corps de saint Thomas, frère Raymondi, maître-général de l'ordre dominicain, ayant eu quelques doutes sur l'authenticité des reliques dont il venait de

prendre possession, vit apparaître devant l'autel la noble et gracieuse figure de l'Ange de l'Ecole; et il en fut rempli de certitude, de consolation et de joie.

La mémoire de l'illustre docteur est demeurée chère à toutes les générations mais principalement aux étudiants chrétiens dont il a éclairé l'intelligence et fortifié le cœur.

Dès le treizième siècle, les annalistes et les chroniqueurs enregistrent son nom et les traits les plus éclatants de son histoire. Cinquante ans après sa mort, Tolomeo de Lucques, évêque de Torcello, Guillaume de Tocco, prieur de Bénévent, Bernard Guidonis, évêque de Lodève, et d'autres encore ont déjà écrit le récit de sa vie, de ses miracles, de son procès de canonisation ou des premières translations de son corps. Dans les siècles suivants, il aura de nombreux biographes, tels que saint Antonin de Florence et le sénateur Morosini de Venise. On se rappellera qu'il a été l'un des grands poètes du moyen-âge, et sa vie sera chantée en

plusieurs poèmes<sup>1</sup> mais surtout en la divine *Commedia* de Dante qui est seule digne de lui<sup>2</sup>. L'Alighieri lui donne pour séjour le soleil même. Il le fait parler en maître, au nom d'une phalange de saints docteurs. Par une délicate pensée, il met sur ses lèvres l'histoire et la louange de saint François d'Assise, comme il mettra l'éloge de saint Dominique dans la bouche de saint Bonaventure. La voix de Béatrice, de cette gracieuse personnification de la théologie qui répand tant de charme sur l'œuvre dantesque, ne diffère aucunement, dit le poète, de la voix du docteur angélique<sup>3</sup>. En effet, il prête à celle-

1. Pour les poèmes en l'honneur de S. Thomas d'Aquin, cf. Echard, *tom. cit.*, p. 282; A. Daniel, *Thesaurus hymnologicus* (Hall, 1841-1848), tom. I. p. 279-280; F. J. Mone, *Latvische Hymnen des Mittelalters* (Fribourg, 1853-1856), tom. III. p. 517-520: *Il giglio della purità* (Rome, 1857) *passim*; on sait qu'un abrégé de la Somme théologique a été même composé sur le rythme du *Lauda Sion*. Dans sa légende de S. Thomas, G. de Toeco affecte souvent de donner à sa prose des formes rythmiques parfois agréables, comme il s'en trouve en plusieurs offices liturgiques du moyen-âge. — Pour les œuvres poétiques, réelles ou supposées, du saint docteur, cf. Echard, *tom. cit.*, p. 340; A. Daniel, *tom. I.* p. 251-256, 352, *tom. II.* p. 97-100; F. J. Mone, *tom. I.* p. 253, 275, 278; *tom. II.* p. 237 seq. 377 seq. — On attribue à Santeuil, et ce serait sa meilleure gloire, d'avoir préféré une seule strophe de S. Thomas, (*Se nascens dedit socium*, etc.) à toutes ses hymnes pseudo-liturgiques.

2. *Paradiso*, canti x, xi, XIII.

3. *Ibid.*, canto XIV, v. 5-8.

ci de si nobles accents qu'ils feraient aisément croire que ce n'est plus Dante, mais saint Thomas lui-même, qui dicte ces strophes immortelles.

Les artistes catholiques du moyen-âge sont peut-être plus dévoués encore à la gloire de l'Ange de l'Ecole. Au quatorzième siècle, dans la chapelle *des Espagnols* de Santa-Maria-Novella de Florence, Taddeo Gaddi, le disciple préféré de Giotto, représente saint Thomas d'Aquin environné des anges du ciel; les prophètes et les évangélistes l'appuient de leur autorité et l'éclairent de leur science surnaturelle; il foule aux pieds les ennemis de la foi qu'il a vaincus: Arius, Sabellius et Averroès. Au dessous de lui, quatorze figures symboliques, auxquelles répondent quatorze personnages historiques, forment une sorte de concile des arts et des sciences dont il est le prince<sup>1</sup>.

Stefano, autre élève de Giotto, avait peint aussi dans le couvent de Sainte-Marie-la-nou-

1. Gruyer, *Essai sur les fresques de Raphaël au Vat'can*; *Chan' res*, p. 99, note. — Rio, *De l'art chrétien*, tom. I. p. 216.

velle deux images grandioses de l'illustre docteur; l'une d'elles le montre encore méditant au pied d'un calvaire en face de son glorieux père saint Dominique. Un tableau de Traïni, conservé à Sainte-Catherine de Pise, le représente écrasant les hérésies et recevant de Notre-Seigneur des flots de divine lumière qu'il transmet à son auditoire où se distinguent des religieux, des évêques, des cardinaux, et même des souverains pontifes<sup>1</sup>. Un siècle plus tard, Benozzo Gozzoli traite le même sujet dans une composition exécutée pour le Dôme de Florence et transportée au musée du Louvre; mais il y introduit la grâce mystique de fra Angelico de Fiesole, avec d'heureuses innovations : ce n'est plus Averroës, c'est Guillaume de Saint-Amour qui est humilié aux pieds du défenseur des ordres religieux; auprès de ce groupe, l'on voit le pape Alexandre IV par qui fut portée la sentence décisive contre les sectaires de Paris, le

1. Rio, *Ibid.* p. 221.

2. *Ibid.*, p. 240.

franciscain saint Bonaventure et Albert-le-grand; diverses inscriptions rappellent l'approbation que la doctrine de saint Thomas reçut de Notre-Seigneur, et son excellence au multiple point de vue du gouvernement ecclésiastique, de l'ascétisme et de la perfection religieuse<sup>1</sup>.

En 1489, dans l'église de Sainte-Marie-sur-Minerve à Rome, Filipino Lippi décorait la chapelle consacrée au docteur angélique par le cardinal Olivier Caraffa; le triptyque de l'autel représente le saint et le donateur aux deux côtés de la sainte Vierge; la fresque de la voûte a pris le nom de *Dispute* de saint Thomas, parce qu'il y est figuré parmi plusieurs images symboliques de vertus et de vices<sup>2</sup>.

L'école d'Ombrie était plus capable que toute autre de comprendre le vrai caractère théologique et mystique de frère Thomas d'Aquin;

1. Rio, *tom.* II. p. 401-402.

2. *Id.*, *tom.* I. p. 396. — Le mot italien de *disputa* s'applique à toutes les discussions solennelles, à toutes les argumentations académiques.

malheureusement, les peintures que Giovanni Santi lui avait dédiées dans l'église de Saint-Dominique d'Urbin sont aujourd'hui perdues pour l'art et la piété<sup>1</sup>. Mais il nous reste les chefs-d'œuvre du dominicain fra Angelico, du *Beato*, comme l'ont surnommé l'enthousiasme et la vénération des peuples. Qui n'a entendu parler des merveilles que son pinceau a réalisées en l'honneur de l'Ange de l'Ecole, dans le cloître de Fiesole, dans le couvent de Saint-Marc de Florence, et sur ces toiles ravissantes dont l'une, transportée en Angleterre, reproduit la scène de la prison où Thomas d'Aquin fut revêtu de sa blanche ceinture de virginité<sup>2</sup>?

Enfin, le divin Raphaël lui-même devait à jamais illustrer cette grande mémoire, si toutefois elle le pouvait être encore par les hommes.

Au Vatican, dans la chambre de la *signature*, la fameuse *Dispute du Saint-Sacrement* nous montre l'auteur de la Somme théologique, parmi

1. *Ibid.*, tom. II, p. 481.

2. *Ibid.*, tom. II, p. 357, 372, 373, 376.

l'assemblée des saints docteurs, près d'un autel où est exposée l'adorable eucharistie; debout, le visage plein d'une majestueuse autorité, la main placée sur sa poitrine, il semble redire la profession de foi par laquelle il termina sa vie<sup>1</sup>.

Quoique moins habiles et moins illustres, d'autres artistes chrétiens ont mieux exprimé encore ce grand caractère du maître angélique, en le figurant assis dans sa chaire de professeur, couvert de la barrette doctorale, argumentant ou feuilletant les volumes de la Somme, ayant auprès de lui le crucifix, son oracle, et portant sur la poitrine un soleil lumineux. N'est-ce pas ainsi qu'il nous apparaîtra au jour de la glorieuse résurrection?

« O docteur excellent, ô lumière de la sainte Eglise, bienheureux Thomas d'Aquin, vous qui

1. Gruyer, *op. cit.*, p. 48, 54.

avez tant aimé la loi divine, priez pour nous le Fils de Dieu! » Par votre angélique influence, qu'il rende aux arts la pureté et la sainteté de Jean de Fiesole; à la poésie, la force et la sublimité de Dante; à la science humaine, la solidité des principes et cet amour du vrai qui ne se contente pas de considérer les choses par la surface; à la théologie, la puissance de pénétrer plus avant dans l'intelligence des dogmes, sans demeurer toujours sous les portiques extérieurs de la foi; à la morale, la droiture et la suavité de vos décisions; aux ordres religieux, un complet détachement des biens de ce monde et un rapide progrès dans la perfection surnaturelle; à tous les hommes enfin, une absolue et fraternelle union dans l'amour de Jésus-Christ au Saint-Sacrement et de son Vicaire à Rome!

FIN.

## SOMMAIRE

Ce que S. Thomas d'Aquin a légué au monde : ses reliques, 2 ; ses exemples et sa doctrine, 3 ; éloge que font de celle-ci l'université de Paris, 4, et l'Eglise même, 5-8 ; les attaques dirigées contre elle lui suscitent un défenseur dans Albert-le-grand, 9-10 ; son influence universelle, affirmée par Jacques de Viterbe, 11-14 ; décadence de son autorité coïncidant avec la décadence des sciences métaphysiques et des mœurs, 14-16 ; symptômes de renaissance, 17 ; la célébration d'un centenaire de reconnaissance, de regret et d'espérance, est donc pleinement justifiée, 17-20, bien que cette fête survienne en des conjonctures déplorables, 20-21 ; motif et but de cette nouvelle histoire de S. Thomas, 22-23.

De quelle famille est né S. Thomas, 25-26 ; portrait de son père et de sa mère, 27-30 ; ses frères et sœurs, 30-35 ; autres parents, 35 ; ses sentiments pour les siens, 36.

Naissance du docteur angélique, 37 ; présages de sa grandeur future, 38-39 ; son éducation au Mont-Cassin, 39-41, et à Naples, 42 ; sa vocation religieuse, 43.



avez tant aimé la loi divine, priez pour nous le Fils de Dieu! » Par votre angélique influence, qu'il rende aux arts la pureté et la sainteté de Jean de Fiesole; à la poésie, la force et la sublimité de Dante; à la science humaine, la solidité des principes et cet amour du vrai qui ne se contente pas de considérer les choses par la surface; à la théologie, la puissance de pénétrer plus avant dans l'intelligence des dogmes, sans demeurer toujours sous les portiques extérieurs de la foi; à la morale, la droiture et la suavité de vos décisions; aux ordres religieux, un complet détachement des biens de ce monde et un rapide progrès dans la perfection surnaturelle; à tous les hommes enfin, une absolue et fraternelle union dans l'amour de Jésus-Christ au Saint-Sacrement et de son Vicaire à Rome!

FIN.

## SOMMAIRE

Ce que S. Thomas d'Aquin a légué au monde : ses reliques, 2 ; ses exemples et sa doctrine, 3 ; éloge que font de celle-ci l'université de Paris, 4, et l'Eglise même, 5-8 ; les attaques dirigées contre elle lui suscitent un défenseur dans Albert-le-grand, 9-10 ; son influence universelle, affirmée par Jacques de Viterbe, 11-14 ; décadence de son autorité coïncidant avec la décadence des sciences métaphysiques et des mœurs, 14-16 ; symptômes de renaissance, 17 ; la célébration d'un centenaire de reconnaissance, de regret et d'espérance, est donc pleinement justifiée, 17-20, bien que cette fête survienne en des conjonctures déplorables, 20-21 ; motif et but de cette nouvelle histoire de S. Thomas, 22-23.

De quelle famille est né S. Thomas, 25-26 ; portrait de son père et de sa mère, 27-30 ; ses frères et sœurs, 30-35 ; autres parents, 35 ; ses sentiments pour les siens, 36.

Naissance du docteur angélique, 37 ; présages de sa grandeur future, 38-39 ; son éducation au Mont-Cassin, 39-41, et à Naples, 42 ; sa vocation religieuse, 43.

Persécution maternelle, 45-47; Thomas d'Aquin est arrêté et mis en prison, 47-49; fruits de sa captivité, 49-51; la grande victoire de sa chasteté, 52-53; il est enfin délivré, 53.

S. Thomas fait ses vœux de religion, 55; il va à Paris et à Cologne, 56; ses études à l'école d'Alberic-le-grand, 56-60; il étudie à l'université de Paris, 60; on s'efforce de le ramener dans le monde ou de lui faire accepter l'abbaye du Mont-Cassin, 61-62; il commence à professer à Cologne, 62-63, puis à Paris, 64; caractère de son enseignement, 65-66; G. de S. Amour l'empêche de prendre sa licence, 66-68, à laquelle il se prépare avec un secours miraculeux d'en haut, 69-70; le chancelier de Paris et le pape veulent l'élever au doctorat, 71-73; il va en Italie défendre les ordres religieux mendiants contre G. de S. Amour, 73-76; il combat également les fraticelles, 76-79; son amitié avec S. Bonaventure, 79-80.

Occupations de S. Thomas devenu docteur, 81-82; ce qu'en pensait Gilles de Rome, 83; il préfère un ouvrage de S. Jean Chrysostôme à la ville de Paris, 85; ses prédications, 86-89; il est miraculeusement guéri, 89-90; séjour à Valenciennes, 91; sa lutte contre les averroïstes, 91-93; *L'Ange de l'École*, 93.

S. Thomas revient à Rome où il exerce les fonctions de maître du sacré-palais, 95-96; ses travaux scientifiques, 97; la *Somme contre les gentils*, 97-99; défense de l'Église romaine contre les sectes orientales, 100; l'Office du S. Sacrement, 101-102; comment cet Office fut la rançon du corps de S. Thomas lui-même, 102-107.

La *Chaîne d'or*, 109-110; le château de la Molara, 111-115; voyages en Italie, principalement à Anagni et à Bologne, 116-118; les *Opuscules*, 118-120; nouvelle lutte contre G. de S. Amour, 120-122; projet et commencements de la *Somme théologique*, 121-125; S. Thomas refuse l'archevêché de Naples, 126.

Retour en France au milieu d'une tempête, 127; continuation des travaux universitaires et scientifiques du docteur, 128; assistance surnaturelle pour l'explication des saints Livres, 129-130; S. Thomas dicte à plusieurs secrétaires, 132; son merveilleux esprit de contemplation, 132-134; admirables traits d'humilité, 134-139; le docteur angélique choisi comme arbitre par tous les maîtres de Paris et loué par N.-S. lui-même, 139-142; il entre dans les conseils de saint Louis, 143, et invité à sa table il y est tout abstrait, 143, de même qu'un jour à Capoue, devant un cardinal, 146.

Le docteur angélique abandonne sa chaire de l'université de Paris, 149; revient à Rome où il opère une guérison miraculeuse, 151; ses sermons, 151; son professorat à Naples, 152-154; N.-S. approuve de nouveau sa doctrine, 155; une étoile miraculeuse apparaît au-dessus de lui, 156; apparition de la sainte Vierge, 157; phénomènes diaboliques, 158-160; apparition de frère Romain, 161; carême

prêché à Naples et extase du jour de la Passion, 162-163; derniers voyages et derniers travaux, 163-165.

Portrait physique du saint, 168; sa pureté virginale, prouvée par divers témoignages même miraculeux, 168-173; sa science, d'origine surnaturelle, 174-177; nature de son esprit, 177; ses relations avec le prochain, 178-180; combien il aimait son ordre et les pauvres, 180-181; ses mortifications, 181; emploi de sa journée, 182-184; son double progrès, 184.

S. Thomas appelé au concile de Lyon, 185; il cesse d'écrire et d'enseigner, 186; ses adieux à sa sœur; 187-188; il part pour Lyon, 189; conversations de voyage, 190; sa maladie au château de Maëna, 191-193; il arrive à Fossa-Nuova, 194; comment il y est accueilli, 195; exposition du *Cantique des cantiques*, 196; dernière confession et adieux à Raynald, 197; il reçoit le viatique, 198; après avoir reçu l'extrême-onction, il meurt en paix, 200.

Miracles qui accompagnent sa mort, 201-202; ses funérailles, 202-204; privilèges divinement accordés à son corps, 204; sa canonisation, 205; il apparaît à divers personnages, 205-209; ses biographies, 209-210; poèmes en son honneur, 210-211; sa mémoire conservée par les peintres de l'école italienne, 211-215; comment il le faut représenter, 215-216; demandes que l'auteur adresse au docteur angélique, 216-217.

DU MÊME AUTEUR :

**Saint Rouin et son pèlerinage** ; 1 vol. in-18 ; Verdun,  
Ch. Laurent, 1872.

**N. Arnou, dominicain verdunois, philosophe  
et théologien du XVII<sup>e</sup> siècle** ; 1 broch. in-8<sup>o</sup> ;  
Verdun, Ch. Laurent, 1873.

**Bibliothèque ascétique d'après S. Thomas  
d'Aquin :**

I. **L'état religieux** ; 1 vol. in-12 ; Verdun, Ch. Laurent, 1871.

II. (Pour paraître prochainement) **La Perfection.**